

Debout dans le vide

Michaël Znaty

v. 25/11/2025

À C., qui a donné un poids aux jours.

Préface

– par un marcheur sans nom

(Préface initialement écrite)

JE NE SUIS PAS ÉCRIVAIN. Je ne suis pas historien. Je ne suis même pas certain de ce que j'ai trouvé.

C'était au cours d'une traversée solitaire, dans une vallée reculée que les cartes appellent à peine, entre deux crêtes aux noms effacés par le vent. La pluie m'avait surpris en fin d'après-midi, et j'avais dû me réfugier dans un cabanon de pierre et de bois, visiblement abandonné depuis des années. Une table, un futon pucé, une cruche vide, des disques d'acier qui rouillaient et des cordes qui moisissaient. Et là, dans un coin sec, soigneusement rangé sous une dalle descellée : un rouleau de papier, des feuillets empilés, un carnet sans couverture, et quelques fragments dispersés entre des pierres noircies.

Je n'ai rien déplacé. Je me suis contenté de lire. Toute la nuit. Le feu tenait à peine, mais les mots brûlaient autrement.

J'ignore qui était celui qui a écrit ces pages. Peut-être un an-

cien sabreur, soudainement devenu sans maître. Peut-être un ermite, retiré du monde après l'échec, la défaite ou l'amour perdu. Peut-être un fou. Ou simplement un homme comme les autres, trop lucide pour continuer à prétendre. Il signe parfois « Ganko », mais je ne sais pas si ce nom était le sien, ou un masque — ou étaient-ce les mots de son biographe ? Ce que je sais, c'est que tout y respire l'expérience vécue — non pas l'exploit raconté, mais l'effort intérieur, le doute, la solitude, la fatigue juste. Rien ici ne cherche à convaincre. Ces textes ne sont ni chronologiques, ni organisés. Ils sont jetés là, comme on aurait déposé des cailloux sur le bord d'un sentier, pour dire : « Je suis passé par là ».

Peut-être que cela ne s'adresse à personne. Peut-être que tout était fait pour disparaître.

Mais je n'ai pas pu m'y résoudre.

J'ai donc rassemblé ces écrits, aussi fidèlement que possible. Je n'ai pas corrigé, pas complété, pas expliqué. Ce n'est jamais guère qu'une trace, une voix, une empreinte laissée par un homme que personne n'a cherché à retenir. En cela, il ne faut pas y croire.

(Préface réécrite. L'idée est d'avoir un style qui tranche avec le reste du recueil. Point d'envolées lyriques ou de métaphores, pas de voix dense, tranchante, sûre d'elle – c'est naïf, hésitant, humain, écrit comme un ethnologue amateur parlerait, ou comme le journal d'un explorateur. Cependant. asselineau.gif, j'hésite. Ouvrir le recueil par une double page de formulations un peu gauches, moins sculptées... ? Vraie erreur ou fausse bonne idée ?)

– *Journal d'un marcheur sans nom*

JE NE SUIS PAS ÉCRIVAIN. Je ne suis même pas sûr d'être la bonne personne pour raconter tout ça. Je marche souvent seul, c'est tout. C'est peut-être pour ça que j'ai trouvé ces pages.

C'était hier soir, traversée d'une vallée reculée, mal dessinée sur la carte, un coin où personne ne va sans une bonne raison. J'avais mal évalué le temps. La pluie est tombée d'un coup en fin d'après-midi et je me suis mis à chercher un abri. Au bout d'un éperon rocheux, j'ai aperçu un petit bâtiment : un vieux cabanon, moitié pierre moitié bois, mangé par l'humidité.

J'ai poussé la porte. L'endroit sentait le renfermé. Dans un coin, j'ai vu un futon piqué par les mites, une table bancale, une cruche vide, quelques poids en acier, rouillés aux angles, de vieilles cordes, rien de bien utile.

J'étais trempé jusqu'aux os. J'ai essayé d'allumer un feu. Ça a pris du temps ; le bois était humide. Quand la flamme a tenu, je me suis rendu compte qu'il y avait quelque chose sous une dalle mal reposée. Un rouleau. Puis des feuillets. Puis un carnet

sans couverture. Et quelques pages éparpillées, glissées entre des pierres comme pour qu'elles ne s'envolent pas.

Je n'ai rien déplacé. J'ai juste tiré les papiers vers moi, petit à petit, pour les lire au sec.

Je suis resté éveillé toute la nuit. À cause du froid, un peu. À cause de ces textes, surtout. Je ne sais pas qui les a écrits. Par endroits, on voit une signature : « Ganko ». Est-ce que c'était son nom ? Un pseudonyme ? La main d'un disciple ? Je ne peux pas le dire. Les pages ne suivent aucun ordre. Certaines sont à moitié effacées par l'eau. D'autres semblent copiées d'un original que je n'ai jamais trouvé. Rien n'est clair. On sent un homme qui s'est beaucoup trompé, ou qui a beaucoup insisté.

Je ne prétends pas comprendre ces écrits. Je me suis contenté de les rassembler comme je pouvais, en respectant leur désordre. Je n'ai pas osé corriger les fautes, ni les contradictions, ni les passages incomplets. Je n'ai pas cherché à deviner ce qu'il voulait dire. Je n'en ai aucune idée. Et peut-être que tout cela ne devait pas être retrouvé. Peut-être que l'auteur voulait que ça reste dans ce cabanon, à l'abri de l'air. Peut-être que j'ai fait une erreur en les ramassant. Mais une fois qu'on a passé une nuit entière à lire dans le froid, avec la pluie qui goutte du plafond, on ne peut pas refermer les pages comme si de rien n'était.

Je ne sais pas à qui s'adressent ces textes. Je ne crois pas que Ganko cherchait un lecteur. Alors considérez que je ne suis pas un éditeur, encore moins un gardien. Je suis juste celui qui est passé par là et aime un peu trop fouiner partout. Ces pages sont des traces que je vous livre telles quelles, pour ce

que ça vaut.

Sommaire

La Paroi de l'Offrande	1
Que ma montagne demeure	3
La maison de poussière	6
L'offre	7
La demande	9
Le goût de rien	10
La barbe	12
Les silences vivants	15
Tous les matins du monde	18
L'eau du monde	20
Le bol qui glisse	23
Le jour où rien ne changera	26
L'écho des bruyants	28

Sous les feuilles	30
Une Buhl d'hiver	38
Le rire du corbeau	41
Un aveu muet	45
Le kiai qui ne sort pas	52
Le bruit des pierres	55
À défaut de guerre	58
La flamme qui ne vacille pas	61
Le haiku final	64
L'empreinte du feu	70
À quoi bon vaincre ?	75
L'épreuve inutile	78
Rien n'arrive...	82
La plaine éventrée	82
La chambre immobile	85
Silence de bruit blanc	87
La corde et le néant	90
Après la pluie	93
Le sabre sous la rouille	95
Le murmure et l'éclat	99
Le troisième matin	99
L'écho des cendres	103

Le goût de la rouille	106
Le cri blanc	110
Ce que le silence n'efface	113
La pierre retournée	116
Non, merci!	119
Trois ans — un bilan mitigé	122
La lecture du corps	124
L'inhumation par la fonte	128
Un autre souffle	130
La mue	133
La prison de l'éternité	134
Le creux de la fête	136
obZen	140
Un royaume de rien	143
Décadanse	154
Le deuxième matin	162
Ce qu'il reste de l'Offrande	169
Trop droit	172

Le vacarme des autres	175
Pour la dignité des faibles	175
Moraline	179
Les Justes et l'Indifférent	184
Du haut de la montagne	191
Oiseaux de nuit	194
Le thé du silence	197
Sans troubler le monde	199
La tache	201
Ciel de bille	204
Ce qui tient encore	207
Ne pas être (une) commode	212
Façonner les ruines	217
Visiteurs d'altitude	220
Aurore — Le rire du précipice	220
Matin — Partita pour piolet solo	224
Midi — Confessions d'un miroir	227
Apraïme — L'élégance de continuer	233
Crépuscule — La joute des absents	239
Nuit — La morsure du vivant	245
Aube — L'abîme	250

La Paroi de l'Offrande

NUL NE SAVAIT depuis quand elle s'élevait là, tranchant des brumes d'avant le monde, souvenirs de *kami* silencieux : la muraille de Shidoku, dressée comme le flanc oublié d'un dieu mort, rongée par les siècles, léchée par les vents. On racontait qu'elle avait autrefois été vivante — qu'elle battait, lentement, comme le cœur d'un monde ancien, et que ses plis de roche portaient encore les rides d'une souffrance sacrée.

Ganko, fils sans nom d'un clan sans héritiers, s'était présenté devant elle à l'aube du cinquième mois, vêtu de son armure écarlate, qui n'était qu'un vieux harnais de cuir et un casque rouge, usé par les batailles perdues contre l'existence. Il avait pour seule lame sa volonté acérée, et pour bannière la mémoire d'un serment qu'il ne récitait plus que pour ne pas l'oublier.

Le monde, répétait-il, était vide. Mais c'était précisément parce qu'il était vide qu'il fallait grimper.

La paroi ne promettait rien. Elle n'offrait ni sommet, ni gloire, ni oracle. Elle ne répondait pas. Elle restait là — noire, lisse, veillée par les gouffres et les corbeaux. Pourtant, à chaque

solstice, un homme ou une femme venait, et tentait. Ceux du feu, comme on les appelait. On se souvenait uniquement de leurs noms, une fois qu'ils avaient échoué.

Ganko planta ses doigts dans les premières stries — des veines de quartz glacées, aussi acérées que le regret. Chaque mouvement était un poème court, un haiku inscrit dans la chair. Il ne combattait pas la gravité ; il la séduisait. Il priait les aspérités comme on prie les divinités — non pour obtenir, mais pour honorer leur mutisme.

À la troisième longueur, celle des morts oubliés, la paroi devint hostile. Les gouttes d'eau suspendues dans la pierre formaient des larmes figées. Il avança en dülfer, en écartant ses bras comme les ailes d'un vautour crucifié, en pressant sa jambe contre une faille trop étroite pour l'espoir.

Son souffle devint un chant, chaque mètre gagné comme une purification. Le rocher épure, pensa-t-il, m'arrache au sol, à la vallée vulgaire, m'obligeant à abandonner toute distraction, à me délester de tout mensonge. « Valse pour Manon », une chorégraphie verticale, face à l'infini du néant.

C'est là que la roche, d'un murmure inaudible, le refusa.

Pas un cri. Pas une chute héroïque. Juste un geste, mal interprété. Une main qui glisse. Un pied qui n'écoute plus. Et Ganko, figé un instant dans le ciel, comme un idéogramme d'échec noble, suspendu dans l'oubli.

Il ne tomba pas. Il s'offrit à l'absurde.

Et dans la vallée, les vieillards gravèrent plus tard sur une pierre : « Il n'a pas vaincu la montagne. Mais il l'a comprise. »

Que ma montagne demeure

LE SENTIER était plus étroit qu'il ne s'en souvenait. Il y a longtemps, il l'avait descendu à grandes enjambées, essoufflé, jeune encore, le cœur chargé d'une fièvre confuse — peur et orgueil, devoir et colère — et aussi stupidité d'inexpérience. Aujourd'hui, Ganko grimpa lentement, la main sur la garde de son sabre, comme si le bois silencieux allait, d'un instant à l'autre, recracher un phantôme du passé.

Autour de lui, les pins étaient identiques, les branches étaient les mêmes. Un peu plus touffues, un peu plus épaisses, sans doute. Le monde n'avait pas tant changé, finalement : c'est lui qui n'était plus le même. Il gravit, en silence, les pentes qui le ramenaient vers le lieu.

C'était là, ou non loin.

Une prairie entre deux rocs, comme une cuvette. Il y avait eu un duel. Non, un massacre. Ou était-ce une simple leçon ? Ou peut-être un moment décisif, un mot qu'on lui avait lancé et qui l'avait fissuré. Il ne savait plus très bien. Il ne chercha pas à

se souvenir exactement : il voulut ressentir ce qu'il était alors, pas comprendre ce qu'il s'était passé.

Et pourtant, même cela lui échappa. « Ça aussi, ça passera. »

Le ciel grisonnait autant que ses cheveux. Une lumière sans ombre s'étala sur les pierres. Il posa son baluchon, s'assit à genoux. Le vent bruissa dans les hautes herbes.

Il ferma les yeux.

Il se souvint qu'il avait pensé que sa vie aurait un sens, à force de discipline.

Qu'il suffirait d'être pur. Qu'il suffirait d'être intransigeant.

Qu'il suffirait d'aimer la lame, la neige, les gestes parfaits.

Qu'il suffirait de se tenir droit.

Mais les jours ont passé, les années avec.

Il a combattu. Il a perdu. Il a fui parfois. Il a abandonné des amitiés par lassitude, par rigidité. Il a blessé ceux qui voulaient l'aimer, non par cruauté, mais parce qu'il ne supportait pas qu'ils ne le comprennent pas exactement.

Et maintenant, il était là.

La montagne au loin, haute et vaste, le regardait.

Elle n'avait pas bougé. Lui si.

Il se leva enfin.

Il ne savait pas ce qu'il était venu chercher. Peut-être rien. Peut-être un apaisement qu'il ne méritait pas.

Ou peut-être simplement ce murmure au fond du cœur : il avait changé. Il était resté seul, sans amertume, mais sans joie non plus.

Juste seul.

Il se retourna une dernière fois.

La vallée était vide.

Le passé était vide.

Et toujours, la montagne demeure.

La maison de poussière

QUAND LE SEIGNEUR GŌIN déclara la guerre à son frère, il fit ce que font tous les ambitieux sans histoire : il convoqua des sabreurs, dont la mort parlerait à sa place.

Non des soldats. Non des braves. Il voulait des noms et des gestes capables de plier le destin.

Trois jours durant, les messagers traversèrent les provinces. Ils chuchotèrent les anciens exploits, brandirent les bannières du pouvoir, promirent or, renom, terres et femmes. Beaucoup vinrent. Certains furent bons. Quelques-uns furent terrifiants.

Mais un nom revenait, toujours en dernier, comme une superstition ou une brûlure : *Ganko*.

On disait qu'il vivait seul dans les ruines d'un *dōjō* oublié peuplé des phantômes du souvenir, que la pluie y tombait en silence, comme si elle savait que le bruit était de trop. On disait qu'il ne parlait plus depuis douze ans, sinon à ses livres, ou à un kitsune de passage, mirage de son inconscient peuplant sa solitude. Qu'une odeur de pain chaud sortait de son cabanon, sans jamais qu'il n'en fasse commerce. Qu'il continuait de s'en-

traîner chaque matin, bien après que ses muscles eussent cessé de croître, bien après que le monde eut cessé de le regarder — si on l'avait jamais regardé d'ailleurs.



L'offre

Ils arrivèrent au matin. Trois cavaliers, vêtus de soie et d'armures brillantes. L'un d'eux portait un rouleau d'appel, frappé du sceau du fief de Gōin. Le deuxième tenait une lance cérémonielle, le fer dans un fourreau confectionné à partir d'une peau de tigre. Le dernier, jeune et arrogant, la main sur la poignée de son sabre, ricana en voyant la bâtisse en ruine.

Des pierres fendues, des poutres noircies, une cour balayée par le vent, des détritrus dans un coin, un banc croulant sous des années de poussière. Et là, au centre, un homme, torse nu, sabre en main, qui répétait lentement un seul mouvement.

Il ne s'interrompt pas. Même quand les sabots crissèrent sur le gravier. Même quand le nom de Gōin fut crié.

Il continua. Lente coupe descendante. Geste fondamental. Respiration. Transition. Retour. Encore.

— Est-ce que c'est lui ? demanda le plus jeune.

— Tu doutes ? dit le lancier. Regarde ses pieds : la terre s'est creusée sous ses pas. Il fait ça depuis vingt ans.

— Il est fou, cracha-t-il.

— Non, conclut l'ancien moine. Il est vide. C'est plus dangereux encore.

Ils attendirent en silence, les sabots des chevaux trahissant l'impatience de leurs maîtres. Enfin, le sabre s'arrêta. Ganko essuya la lame, puis releva les yeux. Calme, sans mépris, mais sans chaleur. Une expression comme une montagne, imposante, inamovible, sans méchanceté, inaccessible et dangereuse, qui existait là, parce que c'était sa nature.

— Seigneur Gōin exige votre aide, annonça le messager. Une guerre s'annonce. Les plus grands noms sont déjà à ses côtés. Il vous offre terres, titres, argent et la place de général si vous la souhaitez.

Un long silence.

Puis Ganko prit une longue inspiration... Et ne répondit rien.

Le plus jeune éclata de rire.

— Tu refuses le pouvoir d'un seigneur pour rester ici, à danser dans la poussière comme un vieux spectre ? Toi qui n'as plus de nom ?

Ganko le regarda. Pas de colère. Juste un mot :

— Hmm.

Puis il tourna les talons, rentra dans son cabanon. La porte se referma derrière lui, comme un battement de paupière.

Ils ne le revirent jamais.



La demande

Chaque matin, il se levait avant le jour. Il faisait bouillir de l'eau pour le thé. Il nourrissait les oiseaux, les rares encore assez téméraires pour se poser près de lui. Il pétrissait son levain, pour parfaire son art. Il réparait les planches, mal. Il recousait ses vêtements, mal. Il prenait soin de lui, mal. Il tranchait le silence, bien.

Le sabre, lui, restait impeccable — pas pour la guerre, pas pour l'argent, pas pour la gloire ; pour quelque chose de plus ancien que tout cela : la forme juste.

Chaque geste était une prière sans dieux. Chaque coupe, une réponse à une question jamais posée.

Il n'attendait rien. Il ne préparait rien. Il ne guettait rien.

Mais il était là.

Et c'était tout.

Et quelque part, dans un château lointain, un seigneur perdit une guerre.

Le goût de rien

L JEÛNA — il avait perdu le goût.

Et il se dit : « Si je ne peux plus manger avec plaisir, alors je dois m'en éloigner — pour mieux y revenir. » Alors il attendit. Un jour. Deux. Trois. Ce n'était ni une ascèse, ni une punition, rien que du temps qui passait.

L'estomac vide, il sentait la fatigue, la lenteur des gestes. Mais il aimait cela : cette sensation d'effacement. La bienvenue dans l'oubli. Son corps devenait léger, presque inutile. Sa présence même semblait rétrécir.

Au cinquième jour, il fit cuire un peu de riz — pas plus d'une poignée. Il se servit un verre d'eau comme boisson, et y ajouta un seul grain de raisin pour dessert.

Rien d'autre.

Il mangea lentement, très lentement. Le goût était là — ténu, comme un souvenir ancien qu'on effleure du doigt. Pas de révélation, pas d'extase ; juste une trace de vivant.

Il pensa alors :

— J'ai même dû m'ôter la vie pour en sentir un fragment.

Et il termina le bol, jusqu'au dernier grain. Puis il le reposa à l'envers, comme on ferme une tombe.

La barbe

IL N'AVAIT PAS TOUJOURS porté la barbe. Autrefois, sa joue rasée brillait comme la lame qu'il maniait chaque matin. Les années avaient passé, la lame était toujours là, mais la joue avait disparu sous un épais mélange de noir et de blanc.

La barbe tombait comme une corde oubliée, lourde par endroits, légère ailleurs, où le vent s'y glissait. Rêche, mêlée de nœuds qu'il ne prenait pas la peine de démêler, elle ne dessinait plus rien, ni virilité, ni mystère, ni sagesse. Elle pendait comme un refus, une guenille de silence. Parfois, une poussière ou une graine y restait coincée plusieurs jours. Cela ne le dérangeait pas.

Ce matin-là, un jeune sabreur vint le trouver, essoufflé par le sentier montant au cabanon. Il s'assit un peu trop près de lui.

— Vous n'avez jamais envie de la couper ? demanda-t-il, en désignant vaguement le menton.

Il n'y avait aucune moquerie, aucun jugement dans sa voix, seulement la curiosité de ceux qui croient encore que chaque geste a un sens clair, ceux qui mélangent l'acte moral et la

pureté spirituelle.

Ganko ne répondit pas tout de suite. Il prit la théière, versa lentement l'eau chaude. Une goutte glissa le long du bol, puis tomba dans les poils emmêlés. Elle disparut aussitôt.

— C'est une déclaration. J'ai quitté le marché. Parce que je ne veux plus plaître.

Le jeune sabreur resta silencieux quelques secondes. Il observa Ganko avec une sorte de retenue respectueuse.

— Pourtant... dit-il doucement. Elle vous va bien. On dirait quelqu'un qui n'a plus peur.

Ganko cligna des yeux. Très lentement. Il voulut détourner la tête, mais hésita. Sa main bougea d'un millimètre, comme pour lisser un nœud de poils, puis se ravisa. Un souffle s'étrangla dans sa poitrine — un bref déséquilibre, comme si son corps venait de se rendre compte que quelque chose avait glissé, le souvenir oublié d'un passé qui n'avait jamais eu lieu. Une fissure, refermée aussitôt.

Le jeune homme, croyant avoir dit une bêtise, se redressa pour s'excuser. Ganko leva la main — un geste bref, sec, qui signifiait aussi bien « Ce n'est rien » que « Tais-toi maintenant ». Il toucha sa barbe, lentement, du bout des doigts. Il n'était pas sale, ni las. Il était simplement absent aux jeux des hommes.

— Tu espères encore, conclut Ganko, sans mépris. Quand quelque chose est là depuis longtemps, on s'habitue à sa place.

Il prit son sabre, se leva, et reprit le *kata* du matin. Le mouvement était impeccable, comme toujours. Mais à la deuxième coupe, emportée par l'air, sa barbe s'ouvrit en éventail et

Ganko effleura sa propre joue — un geste instinctif, involontaire, qu'il contenait déjà. Il continua pourtant. Chaque geste retrouvait la pureté des jours anciens. Seule la barbe oscillait encore selon un rythme autonome, comme si elle gardait mémoire du compliment.

À la dernière coupe, il remarqua que le vent y avait logé une brindille.

Il ne l'enleva pas.

Les silences vivants

IL NE RESTAIT plus beaucoup de neige dans le creux des pierres. Le printemps commençait à s'installer, pas encore sûr de lui. Et lui, Ganko, l'ermite sabreur sans seigneur, s'entraînait seul sur la colline nue.

Il ne s'entraînait plus pour progresser.

Il ne s'entraînait plus pour affronter.

Il s'entraînait comme on respire.

Un souffle après l'autre. Un pas après l'autre. Pour maintenir le monde un peu à distance.

Son sabre tranchait l'air avec une précision vide, sans colère ni grâce, mais avec une fidélité presque animale à un rite qui l'avait sauvé — ou plutôt : qui avait retardé sa chute.

Plus bas, le village bruissait. On y dansait. On y criait.

Les amours s'y faisaient et s'y défaisaient, dans l'odeur du *miso* et des premières fleurs.

Ganko n'y appartenait pas. Il n'y avait jamais appartenu. Peut-être n'avait-il même jamais essayé.



Il répéta trois fois le même enchaînement. Au quatrième, il sentit son épaule gauche céder légèrement — une vieille blessure, souvenir d'une ancienne chute, jamais tout à fait soignée. Il n'émit aucun son. Il ne s'arrêta pas. La douleur était devenue une compagnie plus fiable que les hommes — et que les femmes.

Autrefois, il avait espéré. Il avait espéré qu'un regard, un élève, une main posée sur son bras, changeraient quelque chose. Mais il avait appris qu'il était trop rugueux, trop silencieux, trop pénible, trop intransigeant, trop impossible à aimer vraiment.

La solitude, au début, lui avait paru noble, puis utile. Et maintenant, elle était devenue une forme, un pli dans la chair. Il ne savait plus comment vivre autrement.



Un jour, deux silhouettes apparurent au bas de la colline : un jeune sabreur maladroit, et une femme qui riait doucement. Ils s'entraînaient ensemble, dans une lumière dorée.

Ils ne remarquèrent même pas Ganko.

Il les observa un long moment. Il n'y avait aucune douleur, aucune envie, rien que ce goût fade et froid du souvenir d'un désir. Il se souvint d'avoir voulu cela, jadis. Mais la volonté ne suffisait pas, il l'avait appris. On ne partage rien vraiment avec des mots, il faut que quelqu'un vienne. Et personne ne vient jamais vraiment pour ceux comme lui.

Alors il se leva, lentement.

Il rengaina.

Et il partit plus haut, vers les pins.
Là où les rires n'arrivent pas.
Là où les pierres n'exigent rien.
Là où le vent, au moins, ne fait aucune promesse.



Parfois, au village, on parlait de lui à voix basse :

— Ganko ? Il est toujours là-haut, non ?

— Oui. Il s'entraîne encore.

— Avec qui ?

— Avec personne.

Et cela suffisait.

Car certains hommes ne guérissent pas.

Ils deviennent simplement plus silencieux, plus aiguisés, et ils continuent, dans l'ombre des rires, seuls, et debout.

Tous les matins du monde

IL FERMA LA PORTE de son cabanon, doucement, comme on referme un livre qu'on aime. Le bois émit un petit claquement sec, familier. Il passa le sac sur ses épaules, ajusta la *sageo* de son sabre contre sa hanche, et s'immobilisa un instant sur le seuil, le regard tourné vers la lumière du matin.

Il avait entendu l'appel. D'où venait-il, de qui, pour quoi — il ne savait plus. Peut-être un toit à réparer, une récolte à sauver, un enfant perdu dans les bois, une querelle à apaiser, un *dōjō* à nettoyer, une rivière à franchir. Peut-être de jeunes sabreurs à entraîner, une inondation à endiguer, des pèlerins à accompagner dans les profondeurs de la forêt ou les hauteurs des monts. Peut-être rien de tout cela. Peut-être simplement le bruissement du monde, toujours à la recherche d'une main tendue.

Mais il était prêt. C'était tout ce qui comptait.

Il n'avait pas besoin de plan, de liste, de justification. Il lui suffisait qu'un besoin existe, quelque part, pour que ses jambes se mettent en mouvement. C'était cela, sa manière d'aimer — sans phrases, sans projet. Offrir son corps robuste, ses épaules patientes, ses bras entraînés à porter plus que leur lot.

Il avait passé des années à forger cette disponibilité : aucune bravache orgueilleuse — seulement une paix simple, nue, faite d'endurance et de silence. Le pendant d'un corps façonné pour le sacrifice, aiguisé comme un outil, toujours prêt. Il était devenu ce genre d'homme qu'on peut appeler à tout moment, pour n'importe quoi, et qui dira toujours : « J'arrive. », en serrant la corde de son sac.

Il ne savait pas où il allait, mais ses sandales, elles, le savaient. Il les noua d'un geste calme. Puis il se mit en marche, sans hâte, avec cette gaîté discrète, un peu enfantine, que l'on a lorsqu'on s'apprête à jouer. Vers l'inconnu.



Il se dit que, peut-être, il ne servait à rien. Et que c'était bien. Peut-être la sagesse n'était-elle rien d'autre que cela : être prêt à tout, même au rien.

Marcher pour rien. Porter un sabre pour le plaisir de sentir son poids. Être utile, ou inutile, avec le même regard sur soi. Offrir sa présence comme on offrirait une tasse vide : parfois, c'est le vide qui désaltère.

Il s'arrêta pour aider un choupisson à traverser le chemin. Puis il reprit sa marche, un peu plus gai, un peu plus léger. Comme un homme qui aurait eu la confirmation discrète que tout allait bien, justement parce qu'il ne se passait rien.

L'eau du monde

LA VAPEUR FLOTTAIT, immobile, au-dessus de la surface. Dans le bassin extérieur du *onsen*, l'eau était claire, brûlante, venue directement des entrailles de la montagne. Elle glissait sur la peau comme une main invisible, ni pressée ni distraite.

Ganko se lavait rarement. Il se disait que l'eau pure ne méritait pas d'être gaspillée pour un corps inutile. Et surtout, il savait peupler de ses voix intérieures le silence des jours, jusqu'à s'y croire moins seul. Mais le tumulte de la cascade balayait ces illusions : le fracas de l'eau recouvrait son imagination, et il n'avait plus que lui-même. Pourtant, aujourd'hui, il souhaitait se rendre acceptable, et était descendu au village pour s'imposer un bain public.

Il se déshabilla lentement dans le vestiaire. Les hommes autour parlaient bruyamment, se penchaient pour se frotter vigoureusement au savon avant de plonger. Les frêles tabourets grinçaient sous leur poids. Les seaux claquaient contre la pierre.

Il se lava comme il le faisait toujours : quelques éclaboussures,

un geste rapide pour enlever la poussière du chemin, puis il entra dans l'eau. Sa nuque se détendit. Les muscles, un instant, cessèrent de peser. Il ferma les yeux.

— Vous ne vous êtes pas lavé, fit une voix derrière lui.

Il tourna légèrement la tête. Un homme, plus jeune, le regardait, debout à demi dans le bassin, les bras croisés. La serviette posée sur sa tête gouttait.

— Je me suis lavé, répondit Ganko.

L'autre secoua la tête.

— Ici, on se lave avant d'entrer. Bien. Longtemps. Sinon, vous salissez l'eau des autres.

Ganko baissa les yeux vers l'eau qui ondulait autour de ses genoux. Elle n'avait pas changé. Elle restait claire, fraîche, vivante. Il pensa aux torrents où il s'abreuvait parfois, aux pluies qui lui coulaient sur le visage sans demander la permission. Il savait qu'il serait sale à nouveau dès demain — une légère fierté dans chaque respiration, à humer les résultats de ses entraînements incessants.

— L'eau ne garde rien, dit-il doucement. Elle passe.

L'homme fronça les sourcils. Il resta immobile un moment, puis s'agenouilla et plongea les mains dans l'eau, comme pour tester sa pureté.

— C'est pour le respect, ajouta-t-il. Pas seulement pour la saleté.

Ganko hocha la tête, mais ne bougea pas.

Un silence tomba. La vapeur s'épaissit. Le bruit régulier des

seaux contre la pierre continuait derrière, dans la salle de lavage.

L'homme finit par s'asseoir à l'autre bout du bassin, sans quitter Ganko des yeux. Chaque fois que Ganko bougeait un bras ou une jambe, il sentait ce regard comme une pression contre sa peau. L'eau n'avait plus la même douceur. Elle était devenue tiède, alourdie du poids d'un jugement invisible.

Après quelques minutes, Ganko sortit du bassin. Il se rassit sur un tabouret, prit un seau, fit couler de l'eau chaude dessus, savonna ses épaules. Il sentit le jeune homme détourner enfin le regard. Il se rinça lentement, puis retourna dans le bassin. La vapeur, à nouveau, était légère. L'eau avait repris son goût de pierre et de ciel.

Mais sur la surface, l'ombre du regard flottait encore, comme une tache que le courant n'avait pas su emporter.

Le bol qui glisse

GANKO N'ATTENDAIT PERSONNE. Il avait nettoyé sa lame, frotté le bois de sa cuisine, noué sa ceinture avec la précision calme des jours ordinaires. Le soleil rasait les bambous. Il avait prévu de s'asseoir, de boire un peu d'eau tiède, de contempler la pluie d'hier sur les feuilles du kaki. Rien d'autre.

Alors, quand la silhouette apparut, il ne bougea pas tout de suite. Une ombre souple, légère, familière. Une femme. Plus jeune que lui — mais pas trop. Trop libre pour être disciple, trop juste pour être amante. Une présence rare. Il ne savait jamais si elle venait par hasard, par amitié, ou pour le mettre à l'épreuve.

Elle entra sans dire un mot. S'inclina brièvement. Ganko répondit de la tête, raide. Il voulut l'honorer. Il se leva.

— Tu es venue. Tu as faim ?

— Non. Mais j'ai soif de silence, répondit-elle en souriant.

Il décida donc de lui servir le thé.

Le vieux bol était fêlé, le fouet en bambou piqué de moisissures, il le savait. Il voulut faire au mieux malgré tout. Il prit la spatule.

Fit glisser la poudre. Ajouta l'eau — un peu trop vite. Une goutte éclaboussa la table. Il la vit. Il faillit la sécher avec sa manche. Il s'en abstint, par fierté. Il fouetta. Trop fort. L'écume déborda. Il voulut la calmer — le bol lui échappa. Juste un instant. Mais assez pour qu'il le rattrape maladroitement, de travers. Le thé tomba en filet vert sur sa main gauche. Il ne dit rien.

Il reposa le bol. Il était à moitié vide, tiède, un peu mousseux. Il le tendit pourtant. Le geste était digne.

Elle le prit. Elle observa la surface. Une bulle flotta. Puis elle sourit, doucement :

— On dirait un sabreur qui rate sa coupe, mais qui continue jusqu'au bout du *kata*.

Il cligna lentement des yeux. Elle ajouta :

— Tu es trop droit, Ganko. Même tes maladresses veulent être parfaites. Tu devrais apprendre à rater avec grâce. C'est plus difficile que de réussir.

Il ne répondit pas. Il s'assit. Elle but le thé sans grimace. Il la regarda du coin de l'œil. Elle conclut, en posant le bol vide :

— Ce n'est pas bon, mais c'est sincère. Et puis, ça change du goût du sang.

Il détourna la tête. Peut-être pour ne pas rire. Peut-être pour ne pas pleurer. Ou peut-être pour ne pas lui donner raison.

Le soir tomba plus vite que d'habitude. Elle partit sans bruit, en le saluant de la main. Ganko rangea le bol. Il resta longtemps à le frotter, lentement.

Puis il murmura :

— Le geste, même raté, compte plus que la perfection.

Et pour la première fois depuis longtemps, il versa un peu de thé dans un bol pour lui-même. Il le but tiède. Et il sourit — à peine. Mais il sourit.

Le jour où rien ne changera

ILS ÉTAIENT TROIS autour de la table, avec leurs conjoints à côté. Le vin avait déjà rougi leurs joues et délié leurs langues.

- Un jour, tu verras, ça arrivera.
- Faut juste garder espoir, ajouta l'un, la bouche pleine.
- Et puis, elle viendra quand tu t'y attendras le moins, dit l'autre en riant.

Les têtes hochèrent, complices. Les mains se posèrent sur des épaules aimées. Les verres tintèrent.

Ganko se contenta de sourire. Il savait que c'était sincère, comme on peut l'être en parlant de la pluie ou d'un arc-en-ciel. Une sincérité pleine d'une générosité de politique, qui ne coûte rien à celui qui la profère.

Ils parlaient comme si l'univers tenait une liste et distribuait les rencontres par ordre d'inscription. Comme si l'attente seule avait une vertu magique. Comme si le temps n'usait pas, ne

creusait pas. Comme si l'espoir était une position rationnelle. Ce qu'ils ne voyaient pas, c'était que lui avait cessé de marcher vers qui que ce soit. Qu'il s'était assis, il y a longtemps, et qu'il ne bougeait plus. Pourquoi cela changerait-il ? Il n'avait semé ni promesse, ni appel, ni trace visible, comme un sentier sans panneau.

Il rentra seul ce soir-là. Sur le seuil de la maison, il aperçut une tasse ébréchée, renversée sur le côté. Elle était là depuis des semaines. La pluie l'avait lavée cent fois.

Il la ramassa, sentit le bord tranchant sous son pouce. Il pensa qu'elle pourrait encore servir. Mais il la reposa, exactement comme il l'avait trouvée.

Le vent passa et fit rouler la tasse d'un demi-tour.

Ganko entra, referma la porte, nourrit son levain, caressa le kitsune, et ne regarda pas en arrière.

L'écho des bruyants

C E SOIR-LÀ, Ganko redescendit sans raison précise. Il s'était même baigné, pour l'occasion. Peut-être pour vérifier qu'il pouvait encore marcher dans un lieu où l'on vit ; ou pour s'assurer qu'il savait encore parler.

Il se retrouva assis près d'un feu, en bordure du village, avec trois hommes qu'il avait croisés autrefois — sabreurs médiocres mais amicaux. Ils riaient. Parlaient fort. Une cruche tournait entre eux.

Ils lui firent une place, par habitude. Peut-être par politesse. Probablement par gêne.

Il écouta sans vraiment entendre. Des histoires de commerce, de femmes, de repas, de canicule. Des banalités.

Mais il sentit en lui une crispation monter. Non pas contre eux, mais contre ce bruit qui ne disait rien, cette chaleur qui lui semblait fausse.

À un moment, l'un d'eux dit :

— Et toi, Ganko ? Tu t'entraînes toujours ? On dit que tu pourrais couper l'air en deux.

— L'air n'a pas besoin d'être tranché, répondit-il. Vous confondez la précision et le spectacle.

Le ton était tombé. Un silence pesant. Puis un autre osa une blague — pour détendre.

Et Ganko, à voix basse, coupa :

— Vous parlez trop ; et vous pensez trop peu. Votre rire n'est qu'un mur contre le vide — votre vide, pas une joie. Je préfère le silence. Et les morts.

Il se leva. Lentement.

La cruche tourna encore une fois.

Mais lui ne reviendrait plus.

Sous les feuilles

IL Y EUT d'abord l'ombre. Celle des feuilles, larges, profondes, immobiles. Suspendues au-dessus du sol comme les pensées d'un homme qui ne veut plus choisir. Ganko était assis sur une pierre ronde, les jambes croisées, le dos droit sans effort. Le soleil filtrait par éclats, sans l'atteindre. À ses pieds, une fourmi portait une aiguille de pin trois fois plus longue qu'elle. Il la suivit des yeux un moment, puis détourna le regard. Rien ne l'obligeait à agir. C'était un après-midi d'été, de ceux où le temps semble trop plein pour avancer. Les cigales scandaient un chant sans urgence, et le vent ne s'était pas encore levé.

Ganko avançait comme on rature un poème : sans remords, sans hésitations. Il n'avait pas d'objectif, seulement une direction — celle qu'on ne choisit pas, celle que l'on suit parce qu'elle résonne avec ce que l'on est quand il ne reste plus rien.

Chaque pas était une parole sans langue. Il ne parlait pas ; depuis des jours, peut-être des semaines, il n'avait plus adressé la parole à un autre être humain. Dans ce silence, il entendait des phrases d'une rare netteté, des souvenirs ramenés par la chaleur d'été, des ordres anciens que personne ne donnait

plus. Il les accueillait tous avec la même douceur : comme on accepte la morsure du froid ou la brûlure du thé.

Un goupil le croisa. Ils se regardèrent brièvement. Ni peur, ni complicité. Deux formes qui se reconnaissent étrangères au silence. Il disparut dans les fougères, et Ganko continua, l'esprit légèrement plus calme — ou plus vide, au choix.

Il parvint à un vieux *torī* à demi écroulé. Il s'inclina, sans raison apparente. C'était un geste inutile, et c'est pour cela qu'il le fit.

Quelque chose pourtant se leva en lui, une inclinaison, comme celle du bambou avant la brise. Il tourna légèrement la tête. Quelque part, au loin, un oiseau s'était tu au milieu d'un cri. Ce silence bref fut une fracture dans le monde. Il se leva, ajusta la ceinture de son sabre. Son manteau de toile glissa sur ses épaules. Il n'avait pas de destination. Il n'en cherchait pas. Et déjà, son pas le précédait.

Il marcha longtemps sans regarder l'horizon. Les pierres sous ses pieds étaient brûlantes et la poussière collait aux chevilles. Son corps transpirait sans se plaindre. Le ciel s'était couvert d'un gris opaque, épais comme la cendre, n'en tirant aucun présage. À chaque détour, il entendait le monde s'alourdir. Les arbres tendaient leurs branches comme pour se défendre. Même les insectes semblaient marcher plus lentement.

Puis la pluie tomba, d'un seul coup, sans préambule. Un rideau de perles épaisses, sans pause, sans rythme. Elle frappa le sol, le dos, les cheveux, les paupières. Elle pénétra tout. Elle lavait le monde sans le purifier. Ganko ne ralentit pas. Il ne leva pas les yeux. Il ne protégea pas son visage. Ses pas s'ajustèrent à

la boue, ses épaules s'arrondirent sous le poids. Rien à faire. Rien à fuir.

Il avait appris, très tôt, à ne pas courir sous la pluie. Ce n'était pas une posture ou une sagesse acquise. C'était une reconnaissance muette de la vérité : on ne sort pas d'un orage sec. Alors, pourquoi hâter sa chute ? Il fallait marcher, tête haute, comme si l'on avait choisi d'être là. Parce qu'au fond, c'était c'était le cas.

Il se rappelait d'un passage d'un vieux parchemin, lu dans la pénombre d'un *dōjō* désert, alors qu'il était encore jeune et impatient, et que tous ses camarades jouaient ensemble à l'extérieur :

« Lorsqu'il pleut, il ne faut pas chercher à éviter les gouttes. Il faut marcher droit et se faire tremper. Car au final, on est mouillé quand même. »

La forêt s'enfonça en lui comme l'encre dans du papier ancien. Les troncs ruisselaient, les feuillages dégorgeaient leur trop-plein. Il s'arrêta un instant pour observer une libellule immobile sur une flaque, ses ailes battues par la pluie mais toujours là.

Le vent se leva enfin, une main immense et froide qui effleura sa nuque avant de saisir sa gorge. Les pins pliaient. Les fougères tremblaient de tout leur corps vert. Ganko avançait encore, par vérité plus que par bravoure. Il n'avait pas choisi cette tempête, mais il l'avait reconnue. Elle faisait partie de lui, comme la cicatrice sur son flanc gauche, comme la soif qu'il ne cherchait plus à étancher. Une branche claqua près de

son oreille, tranchant le silence comme un sabre mal rangé. Il ne sursauta pas.

C'était cela, *l'attitude de l'orage* : ni ignorer la peur, ni feindre le courage, mais laisser la peur faire son travail, et continuer malgré elle. Traverser. Laisser les choses advenir.

Un grondement lointain roulait dans les entrailles du ciel. La lumière pâle, déformée par les nuages, n'appait les arbres d'un éclat d'acier. Il avançait. Sa main touchait parfois les troncs, un salut à des camarades silencieux. Le tonnerre n'était pas une menace, juste un battement, plus fort que d'habitude, dans le cœur du monde.

Il songea alors que les orages extérieurs n'étaient là que pour révéler les orages intérieurs, et que ceux qui paniquaient dans la pluie étaient souvent ceux qui redoutaient le tumulte de leur propre sang. Lui avait appris à ne plus lutter contre la tempête, ni à l'adorer — rien qu'à l'habiter.

C'était cela, l'équilibre. La paix est un mensonge confortable pensa-t-il, il cherchait donc l'accord, le ton juste, l'harmonie entre ce qu'il était et ce que le monde exigeait à l'instant exact. Une forme de danse, très lente, très grave, avec l'invisible.

À un moment, le vent se fit plus fort. Les feuilles commencèrent à tournoyer. Les branches grinçaient, mais ne pliaient pas. Ganko s'arrêta sous un grand cèdre. Il ne cherchait pas d'abri ; il voulait simplement partager l'instant avec quelque chose de plus ancien que lui. Le tronc portait une entaille, peut-être un vieux coup de hache, cicatrisé depuis longtemps. Il y posa la main.

Il pensa : « Je suis aussi cet arbre. »

Chair. Fissure. Silence. Résistance sans bruit.

Une bourrasque le fouetta, lui rabattant les pans de son vêtement. Il ne réagit pas. Il ne s'était pas préparé à affronter la tempête — il s'était préparé à ne pas en être séparé. Cela faisait toute la différence.

Il se remit en marche. Un cri perça l'air, lointain, perçant. Peut-être un rapace, peut-être un souvenir, peu importait. Il l'accueillit comme on accueille la douleur familière d'un muscle endolori : preuve qu'il est encore là, preuve que l'effort a eu lieu. Puis, sans crier gare, le ciel se déchira de plus belle. Une pluie large, drue, droite. Une pluie de fin de monde, ou de commencement. Elle tombait sur tout, avec équité. Pas de pitié. Pas de préférence.

Ganko ne hâta pas le pas. Il ferma les yeux une seconde. Et il se dit : « Voilà. Je suis là. Que cela me lave ou m'efface, je ne m'écarterai pas. »

Il savait que c'était cela, être vivant : ce point de tension calme où l'on cesse de vouloir vaincre et où l'on commence à traverser.

Et dans cette pluie, il sentit une chose étrange : une paix, oui, mais plus encore — une certitude. Celle que tout cela, la marche, l'orage, les silences, même la solitude, n'étaient pas des poids, mais des bénédictions sévères. Comme une voix rugueuse mais juste, qui lui disait :

« Reste droit. Tu n'as plus besoin d'espoir. Seulement de clarté. »

Il avançait encore, mais plus lentement. Son corps connaissait déjà ces lassitudes et les avait apprivoisées, et, par-delà la fatigue, il se chargeait de souvenirs. Ils revenaient comme la pluie : sans contour, sans autorisation. Et Ganko se dit que tous les hommes qui avaient choisi d'habiter la peur, au lieu de la fuir ou de l'adorer, disaient au fond la même chose. Il ferma les yeux un instant, sous l'assaut de la pluie. Elle ne lui faisait plus rien. Elle était. Et lui aussi. Une voix venue d'un autre monde, d'un autre désert, se forma dans son esprit :

« Je n'ai pas à fuir. Je n'ai pas à magnifier. Je n'ai pas à fanatiser ni à craindre les prophètes. Là où la pluie passera, je resterai. Je ne chercherai pas à me protéger, ni à me justifier. La peur a un visage : le mien, quand je le regarde en vérité. Elle passera. Et je serai là. Dépouillé, mais réel. »

Il crut alors percevoir, dans une fulgurance tautologique qui s'impose d'elle-même tant elle est évidente dès qu'on la conscientise, une platitude puissamment descriptive de banalité, que la pluie et la peur ne sont jamais qu'un même fond d'expérience vécue ; plutôt qu'une maîtresse ou une ennemie, ce n'est jamais qu'un passage obligé vers la réalité nue, deux façons de désigner le même sabre invisible : celui qui ne sert pas à tuer, mais à trancher l'illusion de la maîtrise.

Et dans le tonnerre, il ne distingua plus le monde extérieur du monde intérieur. L'orage n'était plus autour de lui. Il était en lui, et lui-même en était une partie.

Il ne récita rien, et marcha avec le rythme d'une prière :

« Je suis la peur, et je suis le calme.
Je suis le passage, et la trace qu'il laisse.
Je suis l'eau sur le front du mourant,
Et la pierre que l'on embrasse en silence.
Je suis ce qui reste quand tout a cédé. »

Lui qui avait été biberonné aux récits d'illuminations brutales, voilà qu'il sentit simplement qu'il n'avait plus besoin de devenir plus fort. Il devait seulement laisser passer la vie à travers lui, sans la contenir.

Et puis, comme toujours, cela cessa.

Il émergea dans une clairière que la pluie venait de quitter. L'air y était tiède et lourd. L'herbe fumait. Tout brillait d'un éclat silencieux. Il ôta son manteau trempé et le posa sur une pierre moussue. S'assit en tailleur. Ferma les yeux. Respira. Rien n'avait changé. Sauf peut-être lui. Sauf peut-être le monde entier.

La lumière déclinait. La fatigue ne venait pas. Seul un calme, plus profond encore, commençait à s'installer dans ses membres. Le genre de calme que l'on n'apprend pas. Celui qu'on ne mérite pas non plus. Celui qui reste lorsque plus rien ne presse.

Il s'arrêta sur une crête. Le paysage s'étendait jusqu'à l'horizon. Des montagnes effacées. Des forêts gorgées. Le monde, intact et indifférent. Il se tint là, immobile. Le vent passait à travers lui comme à travers les herbes. Un oiseau chanta. Ce n'était pas une fin, seulement un chant.

Il se releva. Épousseta ses genoux. Replaça le sabre contre sa hanche. Et marcha, à nouveau. Et il comprit que la tempête n'avait pas été une épreuve, ni une expérience, ni une métaphore. Elle avait été un miroir. Et Ganko était désormais devenu un peu plus vide pour ne plus s'y réfléchir.

Une Buhl d'hiver

IL N'Y AVAIT AUCUN CHEMIN.

La neige tombait, drue, lente, sans violence, le poids patient du silence sur le monde.

Ganko marchait.

Le sabre dans le dos, inutile. Le manteau élimé, lourd d'eau fondue. Et dans chaque main, une boule de neige compacte, roulée serrée comme un fruit d'hiver.

Il ne les serrait pas par jeu. Il ne les portait pas pour un rite, ni pour une leçon, ni même pour un souvenir. Il les tenait, et voilà tout.

Cela faisait trois jours qu'il répétait le même geste. Chaque matin, à l'aube la plus grise, il sortait de son cabanon et gardait deux pelletées blanches entre ses paumes calleuses. Il marchait ainsi, plusieurs heures, les bras ballants, les doigts bien ouverts pour laisser le froid pénétrer, broyer, engourdir jusqu'à l'os. Quand la neige était fondue, il rentrait.

Il ne s'était fixé aucun objectif. Aucune progression, aucune victoire à arracher, aucune gloire à poursuivre.

Il ne cherchait pas à s'endurcir pour le combat. Il n'y avait plus personne à combattre, pas vraiment. Pas d'adversaire, sinon lui-même — et celui-là, il avait cessé d'être impressionnant, tant il se savait médiocre.

Il ne souffrait pas. Ou plutôt : il souffrait sans révolte. Il laissait le froid faire, comme un menuisier laisse le bois craquer. Il ne combattait pas la douleur, il l'habitait. Pourtant, il guettait une réponse muette : si ses mains — ses lourdes mains noueuses, ces outils de la guerre, de la cuisine, du thé, du silence — pouvaient continuer à donner, même insensibles.



Un jour, il trébucha.
Un rocher sous la couche fraîche. La douleur fut vive, d'un rouge net au genou. Il resta au sol.
La neige fondait doucement dans ses mains, plus vite à cause de la chute. Il les ouvrit. Il vit ses doigts : boursoufflés, écarlates, comme s'ils ne lui appartenaient plus.

Et il rit.
Un petit rire sec, creux, presque honteux. Il pensa à l'idiotie de son acte. À l'inutilité parfaite de ce manège.
Il se releva. Essuya ses mains sur sa veste. Puis roula deux nouvelles boules de neige. Et repartit.



Le soir, il s'assit près du brasero éteint.
Il ne voulait pas se réchauffer.
Il regarda ses mains. Elles tremblaient, un peu. Certaines pha-

langes devenaient bleues. Il sentit le picotement sinistre de la nécrose poindre, comme un avertissement. Ou alors était-ce le fourmillement de la vie qui revenait.

Il ne sourcilla pas.

Il toucha les cicatrices anciennes sur ses avant-bras, ses paumes, ses doigts. Il n'avait jamais été tendre avec lui-même. Un corps est un vaisseau fait pour être utilisé — tout comme un navire n'est pas fait pour rester paisiblement au port.

Ce n'était pas de la haine. Juste une exigence muette. Il fallait bien que quelqu'un le soutienne — et il n'y avait que lui.

Il songea aux moines qui se flagellaient dans le secret des cellules. Aux paysans qui labouraient jusqu'à mourir, sans savoir pourquoi. À tous ces êtres qui, sans spectateur, se faisaient rudes pour honorer un pacte que personne ne leur avait demandé de signer.

Et il trouva cela beau. Beau, dans l'inutile. Beau, dans l'absurde offert sans témoin. Beau comme une révolte quotidienne contre la banalité du monde.



Le lendemain, au lever du jour, il prit deux boules de neige.

Et marcha.

Le rire du corbeau

LA PREMIÈRE FOIS qu'il l'entendit, Ganko pensa à une vieille serrure qu'on aurait forcée au burin : un croassement écorché, sans rythme, sans grâce ; un bruit de gorge fendue, comme si l'oiseau s'essayait à parler humain et ratait lamentablement.

Il leva les yeux. Le corbeau était là. Noir comme il faut. Moins majestueux que prévu. Il n'y prêta pas plus d'attention. Après tout, un oiseau est un oiseau, même quand il ricane.

Le lendemain, même cri, même heure. Même branche. Même regard de juge fatigué — même oiseau.

Ganko soupira. Non parce qu'il était contrarié, plutôt par habitude — comme on soupire quand le monde recommence. Il refusa d'y voir un signe, ni un message des dieux, ni un présage. Ce n'était même pas poétique. Rien qu'un corbeau, noir comme tous les autres, un peu trop matinal, un peu trop sonore, qui avait décidé, pour une raison qu'il gardait soigneusement pour lui, d'accompagner le sabreur sur les sentiers de brume, de sueur et de boue.

Le surlendemain, l'oiseau revint. Et les jours suivants aussi. Toujours au matin. Toujours un seul cri, un dialecte de crocs et de ciel. Toujours ce regard — pas hostile, pas complice non plus. Un regard de vieux professeur qui vous observe rater une tâche simple, avec une pointe d'affection non assumée.

Ganko, bien sûr, ignore tout ça. Il continuait ses journées comme si de rien n'était ; il faisait comme toujours : il ne faisait rien — mais avec méthode. Il n'y avait rien à tirer de cette relation, pensait-il. Aucune sagesse cachée, aucun destin à découvrir, aucune révélation. Juste un oiseau qui était là. Comme certains hommes, parfois. Ou certaines pensées. Ou certains regrets.

La quatrième nuit, il rêva du corbeau.

Pas un rêve symbolique. Rien de mythologique. Le corbeau ne parlait pas. Il ne portait pas de message. Il s'assit simplement sur son oreiller et le regarda dormir.

Ganko se réveilla avec la désagréable impression de ne pas être à la hauteur.

Les jours suivants, les visites continuèrent. L'oiseau semblait s'installer. Il changeait parfois de branche. Il observait les gestes de Ganko avec une attention à peine polie. Celui-ci sentit monter une irritation étrange — pas contre l'oiseau ; contre lui-même — de le remarquer autant.

Il tenta de l'ignorer plus fort. Il fit des exercices absurdes : marcher à reculons, soulever des pierres trop lourdes, mâcher des brindilles en les regardant fixement... Mais l'oiseau, imperturbable, restait là.

Il croassait.

Un seul son.

Puis le silence.

Ganko finit par lui parler :

— T’as rien d’autre à foutre ? lui lança-t-il un matin.

L’oiseau ne bougea pas. Il pencha légèrement la tête. Comme s’il se disait : *Voilà. Enfin. Tu t’y mets.*

Les jours suivants, le dialogue s’ouvrit. À sens unique, certes. Mais Ganko avait cessé de faire semblant. Il racontait. Des bribes. Des souvenirs. Des idées idiotes. Il se surprit même à lui lire des passages de ses carnets. Des fragments. Des phrases avortées. Le corbeau écoutait. Ou faisait semblant. C’était suffisant.



Un matin, il ne vint pas.

Ganko sentit quelque chose dans la poitrine. Une petite chaleur acide. Un pincement ridicule.

Il haussa les épaules. Prépara son thé. Reprit sa routine.

Mais l’absence faisait du bruit.

Et le surlendemain, il était revenu. Ganko ne dit rien, mais il ricana. Un rire bref. Un peu nerveux. Le corbeau croassa en retour. Une sorte de cri fracassé, ridicule, presque humain. Ganko rit plus fort. Il n’avait pas ri depuis des mois. Un rire sans raison, irrationnel, sans sagesse ni spiritualité.

Le soir, il écrivit une phrase dans son carnet, une seule.

Il me manque quand il ne gueule pas. Son silence
est plus lourd que son vacarme.

Puis il se coucha.

Le corbeau n'avait rien dit de plus ; mais il était toujours là,
dans l'arbre. Et il veillait.

Alors Ganko put reprendre son chemin. Il ne cherchait rien,
mais il continua à parler.

À personne.

Ou à qui sait entendre.

Un aveu muet

LA PREMIÈRE FOIS, ce fut un rouleau. Simple, mince, glissé dans un tube de bambou. Il n'y avait pas d'expéditeur d'inscrit, mais Ganko sut de qui il s'agissait — plus personne ne lui envoyait plus de courrier — une ancienne élève, qu'il avait éconduite il y a plusieurs mois. Sur le parchemin, quelques caractères tracés avec soin, sans fioriture mais avec retenue et timidité, témoins d'une chasteté illégitime. Ganko le trouva posé devant sa porte, un matin où la neige avait cessé de tomber. Il ne le déroula pas. Il le déposa contre le mur, sous l'auvent, et passa son chemin.

Les jours suivants, d'autres suivirent. Toujours sans fracas. Parfois, c'était un ballot de riz soigneusement ficelé, accompagné d'un petit sachet de sel. D'autres fois, une brassée de fleurs — trop éclatantes pour la saison — que l'on avait cueillies au prix d'un long détour, et qui, déjà, s'affaissaient dans l'air froid. Il y eut un jour une boîte laquée, contenant des gâteaux de haricots rouges aux formes parfaites ; un autre jour, un éventail brodé, plié dans un linge parfumé.

Au début, l'amas formait une ligne discrète contre le bois

sombre de la façade. Mais très vite, l'espace se remplit. Les rouleaux se mirent à s'appuyer les uns contre les autres, les fleurs à perdre leurs pétales sur les ballots de riz. Des rubans glissèrent, se tachant du jus sucré des gâteaux oubliés. Le parfum se mêla à d'autres odeurs, plus lourdes : l'amertume de l'humidité, la fermentation du grain, l'acidité des tiges pourrissantes.

Ganko ne touchait à rien.

Il sortait chaque matin comme si de rien n'était, enjambant les présents, refermant la porte derrière lui avec la même précision qu'à l'accoutumée. Quand il revenait le soir, il constatait simplement que le tas avait grossi. Il n'y voyait pas des preuves d'amour, ni même des tentatives de séduction, mais un murmure qu'il refusait d'entendre. Il ne voulait rien avoir à faire avec elle, s'opposait à ce qu'elle entre chez lui, même par l'intermédiaire d'un simple bouquet — elle n'était pas la bienvenue dans sa vie. Alors il laissait les choses suivre leur cours naturel : le riz durcissait, les pétales tombaient, les rouleaux se gondolaient à l'humidité, et parfois, un souffle de vent emportait une feuille de calligraphie qui allait mourir quelque part dans la vallée.

Au bout de plusieurs mois, le seuil ressemblait à un autel abandonné.

Les fleurs formaient une couche pâlie, écrasée par le poids des nouveaux bouquets déposés par-dessus. Les offrandes alimentaires avaient perdu leur éclat, devenant matière inerte, refuge des mouches trop précoces. Les rouleaux, gonflés d'eau, se détachaient parfois de leurs tubes et s'ouvraient au hasard, dévoilant à demi des phrases interrompues.

Et toujours, chaque matin, un nouvel objet venait se poser au sommet de cet amas hétéroclite. Le geste était obstiné, presque cérémoniel. L’auteure des offrandes ne se montrait pas, mais sa présence se lisait dans cette constance, dans cette volonté de remplir l’espace jusqu’à forcer la réponse. Comme si, à force d’objets, on pouvait bâtir un pont vers un homme qui ne voulait pas le traverser.

Ganko, lui, ne donnait rien à ces présents. Ni parole, ni regard prolongé. Il vivait dans sa maison comme dans une forteresse dont la porte n’ouvrait pas. « Celui qui entre me fait honneur, celui qui n’entre pas me fait plaisir ! » avait-il répété dans le passé — quoiqu’il recevait bien plus de visiteurs alors.

Le seuil, devenu un champ de lente décomposition, n’était pas pour lui un affront — seulement une réalité qu’il tolérait, comme on tolère la pluie ou la poussière. Il savait que tout ce qui est déposé finit par se dissoudre. Que rien n’a besoin de sa main pour disparaître.

Et chaque soir, il éteignait la lampe sans jeter un œil à ce qui l’attendait dehors.



Ce matin-là, un vent discret soulevait par intermittence des lambeaux de pétales bruns et de papier boursoufflé, qui retombaient mollement sur le tas d’offrandes défraîchies.

Le seuil de Ganko, saturé, ressemblait désormais à l’avant-scène d’un drame dont l’acteur principal avait quitté la pièce depuis longtemps.

Par-dessus cette couche de fleurs fanées, de ballots raidis et de

rouleaux ternis, elle avait déposé un petit paquet ficelé d'une corde fine. Le papier qui l'enveloppait était immaculé, presque insolent de propreté au milieu de ce champ de restes. Sur le dessus, un caractère tracé d'une main sûre : *son nom*.

Pas d'ornement, pas de sceau. La sobriété même, à croire que celle qui l'avait écrit avait enfin compris que tout le reste — les bouquets, les gâteaux, les éventails — n'avait pas franchi la porte.

Ganko trébucha presque sur le paquet en ouvrant la porte. La corde qui le liait s'était coincée entre deux offrandes racornies, comme si elle avait voulu s'agripper pour ne pas tomber. Il n'avait plus aucune curiosité pour ces frivolités, et faillit l'écartier d'un geste, comme il le faisait toujours ; mais ce matin-là, il sentit la tension s'accumuler dans sa nuque, une crispation qui n'avait rien à voir avec le froid.

Depuis des semaines, elle déversait sur son seuil riz, fleurs, étoffes et mots qu'il ne demandait pas. Depuis des semaines, elle transformait sa porte en autel à ses propres phantasmes. Il était resté muet. Elle avait pris son silence pour un rôle. Et il en avait assez.

Il saisit le paquet, arracha la ficelle d'un geste sec. À l'intérieur, un rouleau unique, protégé par une fine doublure de soie, qui tomba au sol en se déchirant. L'écriture était dense, appliquée, régulière, chaque caractère ayant été poli avant d'être offert. Il déroula, prêt à y trouver l'ultime effronterie — prêt à répondre, à rendre le coup.

Il lut.

Elle écrivait qu'elle pensait encore à lui.

Qu'il avait été, dans sa jeunesse, un repère — non pas un modèle, mais une ligne droite dans un monde sinueux.

Elle disait qu'elle l'avait aimé, du bout des lèvres, avec cette pudeur obstinée qui ne s'avoue qu'en tremblant.

Qu'elle s'était tue, par peur de troubler l'ordre du monde — de son monde — pourtant bien rempli : un mariage, deux enfants, une maison, une vie.

Mais voilà — dans cette vie emplie, il restait un espace.

Un espace à sa taille.

Elle disait qu'il aurait pu être une vie.

Elle ne lui demandait rien, ajoutait-elle.

Seulement de savoir qu'il restait aimé quelque part.

Ganko relut.

Une fois.

Deux fois.

Puis encore, sentant à chaque mot sa colère s'émousser.

Et une dernière fois, pour mesurer combien ils étaient différents, et combien elle ne comprenait rien.

Il ne leva pas les yeux vers la montagne.

Il ne soupira pas.

Il laissa simplement le rouleau pendiller, tandis que le vent commençait déjà à soulever les pétales autour de lui.



Il resta un moment à fixer la lettre ouverte.

Il imaginait la femme penchée sur sa table, traçant ces lignes avec application, pesant chaque mot pour ne pas blesser, pour ne pas brusquer, mais espérant quand même. Il l'imaginait

réfléchir aux mots qu'elle écrirait, puis les alignant à la hâte, pour ne pas être découverte par la bienséance. Il la voyait, certaine de sa sincérité, pourtant aveuglée par ses illusions.

Il ne voyait pas la femme derrière les mots — seulement la silhouette confortable qu'ils décrivaient : un toit solide, un mari, deux enfants, des repas chauds, des pièces pleines de rires convenus. Elle avait tout ce qui occupe une vie — et pourtant, elle cherchait ailleurs. Pire : elle ne cherchait pas vraiment. Elle ne tendait pas la main vers lui mais vers un rêve, effleurant à distance, tout en gardant les deux pieds dans le même sol. Elle n'avait ni le désir de rompre, ni le courage de perdre. Alors elle s'offrait, de loin, le frisson d'une passion impossible, se faisant héroïne de ses romans gluants de sentiments mièvres.

Ce qu'elle croyait aimer n'existait pas. Elle aimait l'idée qu'elle se faisait de lui : un homme retiré, hors du tumulte, intègre et indomptable — figure commode à admirer précisément parce qu'elle restait inaccessible. Elle n'aimait pas l'homme réel, celui qui se levait chaque matin dans un cabanon glacial au plafond troué, qui mangeait frugalement, qui s'entraînait sans raison, qui risquait sa vie pour connaître sa valeur, et qui portait la solitude comme on porte une armure. Celui-là, elle ne l'aurait pas suivi. Elle n'avait jamais vu Ganko. Elle n'avait vu qu'un reflet. Et ce reflet, lui, ne vivait pas ici.

Il roula la lettre avec soin, remit la soie autour, et alla chercher dans la cabane un petit récipient de métal. Sur le seuil encombré des offrandes mortes, il alluma une flamme. Le papier se recroquevilla aussitôt, libérant une odeur brève d'encre et de poussière chaude. Il ne détourna pas le regard. Quand il ne resta plus qu'un amas de cendres grises, il versa le tout dans

le vent. Les particules se mêlèrent aux pétales fanés et aux feuilles séchées qui jonchaient déjà le sol. Ce n'était pas un geste d'orgueil ; c'était une forme de lucidité.

Dans le village, on verrait peut-être la fumée, on se dirait qu'il avait enfin répondu. On penserait à une scène, à un échange. À une fin heureuse, de celle qui font les romans. Mais il n'y avait pas eu de scène, pas de dialogue.

Seulement le silence.

Le même silence qu'il offrait à tous les parasites — et qui, pour lui, valait toutes les réponses.

Le kiai qui ne sort pas

GANKO EN ÉTAIT ARRIVÉ à la seule conclusion logique : il ne sera plus de ceux qu'elles regarderaient avec ce silence ému, ce battement de paupière plus long, cette façon d'étirer le souffle comme pour prolonger la proximité.

Il avait aimé. Pas à demi, pas avec mesure, pas avec prudence. Il avait offert tout ce qui, chez lui, pouvait l'être : des silences pleins de présence, des attentions muettes, des détails insignifiants mais hurlant de symboles, et cette tendresse rugueuse qui fait la pudeur des hommes qui se pensent droits.

Et elle était partie. Pas par colère, pas par trahison. Par lassitude, peut-être, ou par ennui ; ou alors avait-elle trouvé mieux que lui — était-ce si compliqué ?

Simplet, un jour, elle ne revint pas. Il n'y eut pas de lettre. Pas de mots, juste un vide — un très long vide. Une absence sans contours, qui n'appelait même plus de questions.

Les saisons s'étaient empilées comme les feuilles mortes aux abords du *dōjō*. La poussière recouvrait le tombeau de ses souvenirs. Les araignées l'avaient habillé de dentelle.

Il avait tenté, un peu. C'était difficile, alors il avait essayé de rigoler pour que personne ne s'ennuie. Il a raté, mais personne ne pourra dire qu'il n'avait rien fait. . . Une *geisha* au rire fluide. Une jeune veuve au regard trop doux. D'amples amantes dont les bras qui les étreignaient ne leur importaient guère tant elles voulaient être mères. Pour finir, des nuits achetées dans les ruelles de Yoshiwara, où le parfum d'encens couvrait mal l'indifférence.

Mais tout avait ce goût fané de théâtre sans texte. Même au plus profond de l'extase, il était extérieur, observant ses mains posées sur d'autres hanches, comme on regarde des outils utilisés par un autre.

Ce n'était pas la solitude qu'il redoutait. Elle lui allait bien. Mieux : elle l'améliorait. C'était toujours dans la solitude qu'il avait réussi à se dépasser, à devenir qui il était.

Comme un *sake* à base de riz non poli, capiteux et lourd, ou comme une bière de monastère, qui remplit la bouche, s'y répand, puis tombe d'un coup au fond du *hara*, assoit son homme, le berce, avant de remonter jusqu'aux yeux pour y faire poindre la lueur spirituelle des esprits civilisés — ce qu'il avait dû avaler, pourtant c'était la certitude que plus jamais on ne l'aimerait. Pas vraiment, pas avec cette clarté qui vous rend meilleur malgré soi.

Parfois, il rêvait d'elle. Pas comme avant. Non. Il rêvait qu'elle le croisait dans la rue. Qu'elle ne le reconnaissait pas. Qu'elle l'ignorait, encore un peu plus.

Il se réveillait alors, sans colère, guère qu'avec cette impression tenace que le rêve avait eu lieu dans un autre monde, plus vrai que celui-ci.

Il s'était replié, pas sur lui-même mais dans un recoin de l'existence, là où plus personne ne vient. Simplement pour ne pas constater que, même au carrefour des routes, personne ne venait lui parler.

Parfois, un kitsune aux yeux bleus apparaissait au bord du chemin. Il ne savait plus s'il était réel. Parfois, il lui parlait. Parfois, non. L'avait-il apprivoisé, ou était-ce un fragment de son imaginaire ? Ou de son espoir.

Il avait cessé de lutter contre cette chose fluide et vaste, le réel. Ce n'était pas un renoncement. Il n'avait pas abdiqué. C'était comme le vent dans les pins — ça passe. Comme l'eau dans le bol qu'on incline — ça s'écoule.

Ganko ne demandait plus rien.

Il vivait, en attendant la mort. Et peut-être, pour cela, était-il encore plus vivant que les autres.

Le bruit des pierres

IL AVAIT COUPÉ toute musique. Depuis des jours, depuis des semaines ; depuis des mois, peut-être.

Son cabanon ne portait aucun son. Le bois ne craquait plus, les souris elles-mêmes semblaient mortes. Pas un bruissement de vent. Pas une goutte d'eau. Même la rivière, à cette distance, semblait figée. Même la pluie ne coulait plus de son plafond.

Il vivait seul et le savait. Mais il ne l'entendait plus. C'était bien pire.

Contrairement au froid, le silence avait cette qualité sournoise de ne jamais vraiment être pur. Il s'insinuait partout, dans la gorge, dans les orbites, dans les creux du ventre. Ce n'était pas un silence de paix : c'était celui des tombes, des caves profondes où l'on sent encore l'odeur de ceux qui n'en sont pas sortis.

Au début, Ganko avait voulu l'apprivoiser.

Il s'asseyait en *zazen* pendant des heures, laissant les pensées venir et disparaître, sans les retenir. Elles ne venaient plus. Il avait espéré qu'elles reviendraient, comme des chiens battus

finissent parfois par redemander la main de leur maître, mendiant une attention même malveillante. Mais elles s'étaient enfuies pour de bon. Le silence les avait mangées.

Alors il avait arrêté de méditer.

Puis il avait arrêté de s'entraîner. L'acier tombait sur le sol dans un bruit trop brusque ; les gestes du sabre frappaient le vide dans un bruit trop tranchant. Même son souffle lui paraissait obscène, comme une interruption vulgaire dans une cathédrale désertée.

Alors il s'était tu.

Plus un mot, même pour lui. Plus une lecture. Plus un chant, même intérieur. Il avançait dans les jours comme un homme marche dans une neige trop épaisse : les sons sont étouffés, avalés avant d'être entendus.

Et dans ce silence, il commença à entendre... *autre chose*.

Le bruit de ses dents qui grinçaient, quand il ne s'en rendait pas compte. Le craquement de son genou gauche à chaque marche. Le frottement de ses poils contre le tissu rêche de son vêtement. Nu, sa barbe qui crissait sur son torse. Le battement de son cœur, métronomique. Le grondement de son estomac, quand il jeûnait.

Et puis, il y eut les pierres.

Certaines nuits, il avait l'impression qu'elles bougeaient ; pas qu'elles tombaient ou qu'elles roulaient, mais l'impression qu'elles se déplaçaient lentement, dans la terre, entre les racines, avec une volonté minérale, sourde, déterminée. Et ce bruit — ce froissement étouffé de roches qui se tassaient, qui

poussaient — lui revenait la nuit, long râle impossible à localiser, comme un secret que la terre chercherait à lui avouer.

Il savait que ce n'était pas vrai.

Mais il l'entendait quand même.

Un jour, il prit son sabre. Il sortit ; et il cria.

Un hurlement unique, profond, strié de larmes contenues, long comme un jet d'acier en fusion. Il ne criait pas pour extérioriser sa peine ; il ne criait pas pour annoncer un défi contre des forces insoupçonnées. Il ne criait pas *contre* quelque chose ; il criait *dedans*. Pour faire exploser le silence de l'intérieur.

Et quand le cri fut passé, tout redevint muet.

Les pierres ne bougèrent plus.

Le monde se referma.

Il sourit, un peu. Ce n'était pas une victoire.

Juste une ponctuation.

Puis il rentra.

Le silence l'attendait, comme un chien fidèle.

À défaut de guerre

IL MESURA LES FEUILLES comme on mesure une distance entre deux douleurs — pas à la pesée exacte, à l'intuition : ce qu'il faut pour tenir. Trois pincées, de longues feuilles fines, vert sombre, roulées comme des aiguilles assoupies d'un pin perdu sur une crête. Il les déposa dans la petite théière de porcelaine, sans bruit. Le *gyokuro* était brut, et ne supportait pas la brutalité. Ganko non plus.

L'eau avait refroidi. Il ne fallait pas qu'elle dépasse soixante degrés. Il attendit, la main sur la bouilloire, sans thermomètre, à l'instinct. Les sens, pour avoir du sens. Le silence était presque trop plein, gonflé de cette attente minuscule qui en cachait d'autres, plus vastes, plus anciennes.

Il versa.

Le parfum monta immédiatement, dense, herbeux, presque sucré. Il referma la théière, posa ses mains à plat sur la table, et attendit. Une minute. Pas plus. L'infusion était fragile, et Ganko aussi.

Il pensa alors à ce qu'il avait lu sur l'Histoire ancienne, autre-

fois, entre deux coups de vent : que la cérémonie du thé avait été inventée pour empêcher des hommes de s'entretuer. Un peu de silence, une température précise et des gestes vides d'autre chose que de présence. On servait le thé aux ennemis pour retarder la guerre. On louait les bols et les théières pour différer les injures. On suivait à la lettre des gestes écrits à l'avance, pour ralentir les escarmouches.

Et lui, qui donc apaisait-il ? Contre qui cherchait-il une trêve ? Il sourit sans joie en se répondant le poncif : « Contre moi-même. » Puis il servit.

Le liquide était d'un vert trouble, presque épais, concentré comme une pluie d'été sur une terre brûlée. Il en observa la surface quelques instants avant de porter le bol à ses lèvres.

La première gorgée était intense, iodée, saline. Elle lui rappela la mer, celle d'un rivage intérieur où il venait parfois s'échouer quand plus rien ne tenait debout. Il but lentement, sans affectation. Ce n'était pas une cérémonie. Ce n'était pas un rituel. Ce n'était pas une tradition. C'était ce qu'il avait trouvé de mieux pour ne pas hurler.

Il pensa aux autres. Ceux qu'il avait connus. Ceux qu'il avait aimés. Ceux qu'il avait fâchés. Ceux qui étaient partis, ou qui n'étaient jamais venus. Il n'avait jamais su faire semblant. Jamais su baisser la voix ou l'exigence pour appartenir. À chaque fois qu'il avait tenté de s'adoucir, c'était son âme elle-même qui s'était effilochée. Alors il avait préféré l'écart. La roche nue. Le matin sans parole. Les gestes précis.

Mais ce matin-là, même le thé semblait fatigué.

Il regarda ses mains. Rugueuses. Calmes. Trop vieilles pour recommencer, trop fidèles pour abandonner.

Il but une deuxième gorgée.

C'était amer, cette fois. Le fond du bol révélait une âpreté que la douceur initiale avait masquée. Comme dans la vie, pensa-t-il, les dernières gorgées sont les plus dures. Et pourtant, c'est là que l'on comprend si l'on est vraiment vivant.

Il reposa le bol, les yeux un peu vides.

Il ne se sentait pas triste. Pas vraiment. Ni en paix, ni en colère. Juste... séparé. Comme une lame trop aiguisée pour toucher sans couper, et bien désolée de blesser. Il aurait aimé pouvoir changer. Ou non — pas changer : il aurait aimé que le monde accepte mieux les formes qu'il avait prises. Mais c'était là son erreur, sans doute : attendre que l'extérieur épouse la rigueur de l'intérieur.

Les gouttes de l'orage estival de cette nuit coulaient de son plafond. Il n'alluma pas le feu. Il resta là, devant la table, la théière vide, le bol tiède, et ce silence d'après le sens, d'après les engagements, d'après les illusions.

Et il se dit que peut-être, tout ce qu'il avait fait jusqu'ici — les entraînements, les *kata*, les ascensions, les marches solitaires, les refus répétés de céder à la facilité — n'était qu'une manière de s'éprouver encore vivant.

Une façon de se dire : je suis là. Sans compromis.

Il aurait aimé qu'on frappe à la porte.

Mais il savait que personne ne viendrait.

Alors il se leva. Et il lava son bol.

La flamme qui ne vacille pas

IL ÉTAIT LÀ, yeux mi-clos, en *seiza*. Le sabre nu reposait devant lui, posé sur une peau de loup, lame tournée vers lui — moins pour respecter l'orthodoxie du *kata* que pour le symbole. L'acier captait à peine la lueur de la lanterne. Pas de souffle, pas de vent. Guère que le murmure sec des fourmis dans les jambes, ce picotement d'alarme que le corps envoie à l'homme resté trop longtemps immobile.

Il ne bougeait pas. Nulle fierté ou défi dans son attitude : il avait décidé d'être là. Et qu'à partir de là, il n'était plus question de discuter.

Il contempla la lame à travers ses cils. Ce n'était pas une arme pour un soldat, et encore moins un reflet de soi — cette image était pour les poètes. La lame, ce soir, était simplement l'image du tranchant pur : ce qui coupe entre deux façons de vivre.

Il songea à la discipline.

Plutôt qu'une vertu, c'était une amante : âpre, austère, dure,

sévère, cruelle — mais fidèle. Toujours là. Même quand tout s'effondre.

La motivation, lui avait-on dit autrefois, était ce feu qui pousse à agir. Il avait cru cela un temps. Il avait cru aux discours, aux encouragements. « Il faut toujours y voir un élan », lui avait-on seriné, sourire enthousiaste aux lèvres.

Mais ce feu-là était léger. Il s'éteignait dans la pluie, dans la difficulté, dans le doute, dans l'absence d'yeux pour applaudir. Il ne réchauffait pas longtemps. Il vacillait.

La discipline, elle, ne vacillait pas.

Elle n'avait pas besoin d'être admirée, ni comprise. Elle ne se nourrissait pas du regard des autres. Elle était là, même quand rien n'avait plus de sens. Elle prenait le relais quand le corps n'en pouvait plus, quand l'esprit s'effondrait, quand le cœur n'espérait plus.

C'était cela qui le séparait des autres. De plus en plus, sans combat, sans heurt, sans rancune.

Il ne méprisait pas ceux qui vivaient à la lumière de leurs envies. Il les regardait simplement passer, en sachant qu'il n'irait pas avec eux. Pas par choix, pas même par sacrifice. Juste parce qu'il était devenu autre.

Vingt ans qu'il suivait cette voie. Pas tous les jours, évidemment. Mais il y revenait à chaque fois. Et à chaque fois, cela lui permettait de réaliser quelque chose par-delà de lui-même.

Il n'aurait su dire si elle lui avait été imposée ou si elle avait fleuri lentement en lui, comme une graine oubliée. Peut-être était-ce dans sa nature. Peut-être s'y était-il abandonné un

jour, fatigué de dépendre de ce qui fuit. Il savait simplement qu'il appartenait désormais à cette austérité — et que cela lui allait.

Le sang battait sous sa peau.
Les fourmis grimpaient dans ses hanches.
Le silence s'étirait.

Aucune autre pensée ne se formait. Alors, avec une lenteur pleine de soin, il inclina la tête. Puis, d'un geste fluide, sans heurt, il rengaina la lame.

Il ne souriait pas.

Mais il était en paix.

Le haiku final

IL ÉCRIVAIT, un peu, des lettres que personne ne lisait, que personne ne lirait. Simplement pour donner du corps aux voix qui le hantaient quand venait la nuit. Et il enterrait ses écrits, quand il ne les brûlait pas.

Il ne parlait plus depuis des mois. Pas qu'il n'en avait pas la force ; simplement, plus rien ne méritait d'être dit. Il saluait les rares clients de son *dōjō* d'un hochement de tête, exécutait les *kata* avec précision, enseignait par le geste, et tant pis si on ne le suivait pas. Il ne cherchait plus à être accompagné — il se savait de piètre compagnie.

Il vivait seul dans le cabanon de bois et de fumée, au bord de la rivière, près des rochers polis par la pluie. On disait qu'il avait été un très grand sabreur. Il ne disait jamais rien à ce sujet. Probablement parce que c'était faux, mais les gens avaient besoin d'une légende, d'une explication à cet être asocial : il devait être exceptionnel, différent d'eux, anormal.

Parfois, il rêvait encore d'elle.

Un rire entre les feuilles. Des mains brûlantes sur sa nuque.

Le poids de sa tête posée sur son torse.
Puis plus rien. Rien que l'odeur du linge oublié, et la brume,
qui efface jusqu'aux souvenirs.

Elle était partie sans un mot. Un matin, simplement, elle n'était plus là. Pas de lettre. Pas d'explication. Pas de trace.
Depuis, le monde avait perdu sa saveur. Tout était encore là — les murs, le bois, le thé — mais rien n'avait de goût. Tout n'était qu'écho.

Il tenta pourtant.
Il fréquenta les bordels de Shimabara et Shinmachi, les corps parfumés, les voix qui rient trop fort. Mais il n'était jamais que spectateur de ses propres actions. Il regardait sans voir. Touchait sans être touché, à quoi bon l'illusion ?
Il se plongea dans les efforts répétés, dans les risques et les frayeurs, simplement pour ressentir quelque chose. Mais à force d'entraînements, de sueur et de succès, même l'adrénaline perdit son mordant. À quoi bon l'ennui ?

Alors il revint dans son ermitage. Il enseigna. Il s'épuisa à perfectionner un geste qu'il ne pensait plus jamais devoir employer. Il s'usait dans la répétition, encore et encore, cherchant une pureté inaccessible.



Le soleil ne s'était pas encore levé. Sabre dans la main droite, Ganko était là, nu-pieds, et ne portait pas son *hakama* — rien que la tunique blanche, tachée aux aisselles et au col par le sel des jours qui passent, et des entraînements qui s'empilent. Il avait répété ce *kata* des centaines de fois. Un ancien enchaînement, tout en spirale et en rondeur, plein de violence

retenue, dont le dernier mouvement, suivant une coupe droite et implacable, consistait à rengainer dans le même geste, et exigeait donc que le pied gauche soit déjà en place avant que la pensée ne l'ordonne.

Il s'y attela.

La lame glissa.

Le pied manqua.

Le coude hésita.

Et le sabre — qu'il avait volontairement laissé redoutable — dévia hors de son cercle, trouva dans une arabesque grotesque la pulpe de son pouce gauche, et poursuivit jusqu'au poignet.

Ce ne fut pas un choc, mais une ouverture, un vent de dégel, la chair n'attendant que cet instant pour céder, relâchant une tension invisible. Puis vint la chaleur, sourde et immédiate, et le sang jaillit, net, comme une vérité longtemps retenue.

Ganko baissa les yeux. Une ligne rouge s'ouvrait dans sa paume, nette, authentique.

Il laissa tomber le sabre. Il se rassit à genoux et, sans panique, observa la blessure.

Il pensa : Enfin.

Il pensa : Je suis encore fait de chair.

Il sourit.

Pas de triomphe. Pas de fierté. Un sourire d'homme surpris d'être encore vivant. Charnel. Réel. Cela faisait des mois qu'il s'entraînait sans but. Chaque jour, les mêmes gestes. Chaque jour, davantage d'effacement. Il avait atteint cette précision vide où le corps agit sans âme, où la technique devient men-

songe. Il n'apprenait plus rien. Il n'éprouvait plus rien. Il était l'ombre d'un sabre oublié dans la tombe d'anciens rois, rouillé par les ans.

Mais là, dans la douleur simple, dans cette morsure tiède et inattendue, quelque chose revenait. Une sensation. Une preuve.

Il ne banda pas la plaie. Il la regarda saigner longuement. Il pensa à ce petit homme, sabreur génial et écrivain brillant, qu'il avait lu jeune, qu'il avait haï pour son narcissisme puis aimé pour son lucide désespoir.

Et cette phrase lui revint :

*Perfect purity is possible if you turn your life into
a line of poetry written with a splash of blood.*

Ce soir-là il attendit le silence. Il balaya la salle de pratique, rangea les armes, frotta les *tatami*. Puis, dans la pénombre tiède, il s'assit en *seiza*. Il respira lentement.

Il prit un pinceau, du papier de riz.

Il laissa couler une goutte de son propre sang dans l'encre.

Et il écrivit :

Brume du matin —
même l'écho de son nom
a fui le sabre.

Il posa le pinceau. Ferma les yeux.

Le lendemain, il était toujours là.

Assis, droit.

Le sabre devant lui.

Le poignet encore perlé d'un peu de rouge séché.

Et un haiku, sur la table basse.

Un seul.

Une ligne de sang, un souffle de silence.

Et plus personne ne revint troubler le *dōjō*.



Le sabre devenu émoussé reposait encore contre la pierre. Cela faisait des heures, peut-être des jours, qu'il le passait sur la roche, pour l'user, l'éroder, comme on efface son nom du monde. Il ne voulait plus blesser, mais il ne voulait pas désarmer. Il lui fallait une trace — un tranchant sans fonction.

Sous l'auvent du vieux temple, le vent secoua les bambous. L'orage d'été menaçait, mais ne venait pas. Il restait là, immobile, adossé à un pilier moisi. À l'intérieur, le bois pourrissait doucement. Comme lui.

Il avait cessé de parler. Même aux bêtes, même au kitsune.

Elle était partie sans cris, sans adieux, sans haine. Cela l'avait consumé d'abord. Puis vidé. Il ne détesta pas le monde. Il ne s'y reconnut simplement plus. Rien n'était vraiment à sa place — ou bien il n'avait plus de place.

Un papillon blanc se posa sur le fourreau. Il ne bougea pas. Il ne chassait plus. Il ne faisait plus rien. Il ne voulait plus troubler le monde — le monde l'avait assez détruit, et il refusait de se venger.

Puis il sentit la douleur — cette piqûre familière, fine, presque caressante : il s'était encore entaillé, cette fois l'intérieur de la

cuisse, très légèrement, en rengainant son sabre sans attention. Une perle de sang, d'un rouge vif, tomba sur le bois gris du plancher. Elle était belle, cette goutte. Comme un rubis sur un autel de cendres.

Ganko sourit.

Il sortit de sa manche un morceau de papier de riz. Un vieux haiku qu'il n'avait jamais osé terminer. Il le lut à mi-voix, comme pour la première fois :

Le vent d'automne —
dans la main qui ne tient rien
le souvenir tranche.

Mais il manquait quelque chose. Quelque chose d'ultime, d'inutile, d'absolu. Marquant une vie sans cris, mais pas sans éclat.

Alors, avec son doigt rougi, il traça lentement un dernier *kanji*. Une calligraphie tremblante, mais pure. Il écrivit avec ce qu'il lui restait. Il écrivit en sang.

Il laissa le papier sur l'autel abandonné.

Et s'en fut.



Il ne manquait rien. Mais rien ne brillait tout à fait pareil.

L’empreinte du feu

GANKO PARTIT sans rien dire. Pas même un mot au vieil homme qui l’avait accueilli à l’entrée du hameau. Pas de signe pour les villageois dont il avait réparé le pont. Juste un regard à la montagne.

Le sentier s’effaçait dès les premières pentes. Il n’allait pas là où le monde proposait des sentiers balisés aux randonneurs en promenade.

Le soleil d’été devait inonder de chaleur les sommets, mais la nature en avait décidé autrement : la pluie tombait non pas en rideau mais en piques, comme si le ciel voulait lui faire payer quelque chose. Tant pis, il savait pourquoi il partait. Il savait surtout ce qu’il allait chercher — ce que les autres ne comprenaient pas.

Ils pensaient qu’il partait pour se prouver quelque chose. Ou pour s’exiler, comme tous les hommes qu’on n’a jamais vraiment écoutés. Ils n’avaient pas tort, mais ils avaient surtout tout faux.

Il partait pour redevenir vivant.



Les premiers jours furent simples. Frugaux. Le vent cinglait sa nuque, la pluie s'infiltrait sous ses manches et les nuits étaient peuplées de craquements — bois, glace, corps. Il avançait. C'était un mot qu'il avait appris à aimer : *avancer*. Sans projet, sans gloire, sans justification. Juste un pas après l'autre. Chaque prise était un serment, chaque sommet une question.

Il dormait peu. Il mangeait à peine. Son odeur devenait fauve. Ses mains saignaient. Et parfois, au détour d'un col ou sur une crête, il riait sans joie : un rire d'animal éveillé.

Il n'y avait personne. Et c'était très bien ainsi.



Le quatrième jour, il faillit tomber. Une corniche se déroba. Ses crampons n'accrochèrent qu'un souffle de givre. Il s'étala de tout son long. Le vide l'appela, rauque, immense, patient.

Il ne répondit pas.

Mais il resta longtemps, allongé là, face contre terre. Il aurait pu pleurer. Il aurait pu renoncer. Il aurait pu dormir, aussi. Il se contenta de serrer les poings. Et de rire à nouveau, plus bas, plus long. Et il avança.

Ce soir-là, il dormit mal. Le froid lui rongea les orteils, sanguinolents d'ampoules. Il avait faim. Ses rêves furent pleins d'eau chaude, de caresses perdues et d'un bol de soupe dans les mains d'une femme dont il ne voyait pas le visage.



Le sixième jour, il redescendit. Ce fut plus difficile encore que la montée. Chaque appui devenait un piège. Ses jambes tremblaient. La peur revenait par vagues : pas seulement celle de mourir, surtout celle de ne plus ressentir.

Il atteignit enfin la source. Une vieille cabane au toit tordu, creusée à même la roche. Le bois grinçait comme un arc qu'on bande trop loin. L'eau fumait dans l'air glacial.

Il se déshabilla lentement. Sa peau était marbrée de bleus et de griffures. Il sentait le sel, la cendre, la bête. Il n'avait plus de honte depuis longtemps.

Il entra dans l'eau. Et alors, sans un mot — il comprit, dans son corps.

Chaque fibre criait. Chaque nerf fondait. C'était plus qu'un bain, c'était une délivrance. Une épiphanie. Une confession sans langage.

Il se souvint de ce que disait un de ses maîtres, un sabreur immense, un poète tombé pour avoir cru trop fort à ses idées, qui avait vécu sa vie comme il écrivait du théâtre et y avait mis fin d'un coup de poignard dans le ventre : ce dernier parlait d'un boxeur qui, après un entraînement particulièrement brutal, dit à propos d'une femme faisant du yoga : « Elle ne saura jamais ce que c'est que de se mettre sous la douche comme ça. »

Ganko restait là, immobile, le front sur le bord de pierre, les yeux dans le vide, le corps en feu. Il souriait.



Ils ne comprennent pas, pensa-t-il.

Ceux qui regardent, ceux qui commentent, ceux qui « aiment » depuis leur fauteuil. Ils croient que ça se joue là-haut, dans les hauteurs, dans le sommet atteint, dans l'image. Mais non. Ça se joue ici. Maintenant. Dans ce frisson-là. Cette eau-là. Cette douleur-là qui cède enfin.

Les autres vivent dans la mollesse. Ils parlent d'ascèse en buvant leur *macha*. Ils croient au mérite parce qu'ils ont été *Finisher* d'un 10 km avant brunch. Ils s'émerveillent de la pluie derrière une vitre. Mais ils ne savent plus ce que coûte une goutte d'eau chaude sur une peau gelée.

Et alors, pensa-t-il, peut-être qu'il faudrait leur dire. Pas pour les convaincre. Pas pour se glorifier. Il faudrait parler pour ceux qui, quelque part, se réveillent avec le cœur noué. Pour ceux qui devinent qu'il manque quelque chose, mais qui ne savent pas encore quoi. Ceux-là pourraient entendre. Peut-être. Alors voilà le tocsin qui se forma dans la buée du souffle de Ganko :

Va là où ton corps hurle. Va là où ton souffle se brise. Va là où ton estomac se tord de faim et ton front de peur. Va là où chaque pas est une victoire, chaque nuit une supplication.

Et reviens.

Reviens tremblant, fourbu, détruit.

Et entre dans l'eau chaude.

Et tu sauras.

Tu sauras ce que veut dire vivre.



Ganko resta une heure, peut-être deux. Il sortit de l'eau comme on sort d'un rêve, à moitié né.

Puis il se rhabilla lentement. Noua sa ceinture. Ajusta son sabre. Et, sans un mot, repartit.

Demain, peut-être, quelqu'un appellerait. Ou pas. Quelle importance — il savait : les expériences forgent la mémoire ; la réussite engendre la confiance, puis l'ambition ; et l'ambition fait éclater les limites de l'image qu'il avait de lui-même.

Il avait transformé son banal, son trivial en respectable, en tentant quelque chose d'exceptionnel. Il était allé chercher l'expérience là où elle était : au bout. Il ne restait plus qu'à devenir. Il ne restait plus qu'à *avancer*.

À quoi bon vaincre ?

LE CIEL S'ÉTAIT DÉGAGÉ vers l'aube. Une brume basse dormait encore dans le creux des vallons, caressant les troncs humides, alors que Ganko refermait la porte branlante de son cabanon.

Sur son dos, un sac de jute, lesté de pierres. Toujours les mêmes. Ramassées ici et là, soigneusement choisies, pesées, lavées, rangées. Le rituel était ancien, répétitif, sans surprise. Mais dans cette répétition, Ganko avait trouvé un terrain plus vaste que mille batailles.

Il connaissait le chemin par cœur. Une succession de collines, deux douzaines de bosses en enfilade, qui se succédaient à travers la forêt. Il se souvenait de chaque détour, chaque racine sournoise, chaque ruissellement en travers du sentier. Il ne cherchait plus à le dompter — seulement à le traverser. Encore. Et encore.

Le début était facile. Les jambes chauffaient doucement, les épaules protestaient à peine. Le souffle trouvait son rythme. Puis, au fil des kilomètres, le corps s'emplissait de plomb. Les

muscles pompaient de l'acide. Les cuisses brûlaient. Les mains tremblaient. Le cœur cognait comme une forge.

Dans les descentes, il courait. Pieds légers mais sac lourd, tel un torrent chaque pas était une danse avec la chute. Dans les montées, il serrait les dents, haletait sans bruit, plantait ses jambes comme des piliers. Il ne pensait pas. Il avançait. Comme un bœuf. Comme un glacier. Comme un homme vidé de son nom.

Le soleil montait. L'air devenait plus sec. Il avalait sa salive, rêche. La sueur traçait des sillons sur son dos. Ses pensées se taisaient. Il ne restait plus que l'effort. Brut. Pur. Presque saint. Si les dieux étaient encore vivants pour observer.

Puis, soudain, sans raison précise, à quelques centaines de mètres de l'arrivée — là où il savait qu'il pouvait battre son propre record, là où son chronomètre intérieur hurlait encore à la victoire — il s'arrêta.

Pas par fatigue. Pas par faiblesse. Il avait dépassé ces frontières depuis longtemps. Il s'arrêta parce que le but lui apparut soudain inutile. Non pas absurde — mais déjà accompli.

Il savait qu'il aurait pu battre ce record. Il savait que son entraînement portait ses fruits. Il savait que son corps n'était pas celui d'un rêveur. Il n'avait plus besoin de chiffres pour le lui dire. Il n'avait plus rien à prouver à personne.

Alors il se redressa. Il inspira profondément. Retira le sac, le posa au sol. Sortit de sa manche un petit bâton de réglisse, dur et sombre, qu'il mâchonna avec lenteur.

Autour de lui, la forêt vibrait. Les oiseaux s'étaient remis à

chanter, à l'abri du vent. Une mésange s'élança d'un pin, un cri clair dans l'air doré. La lumière filtrait entre les branches, traçant des spirales sur la mousse, immortelle.

Ganko ferma les yeux. Il ne méditait pas. Il ne cherchait pas de sens. Il était là. Entier. Fatigué. Présent.

Le sang pulsait encore fort dans ses tempes. Le silence intérieur l'avait rejoint. Il ne s'agissait plus d'aller plus loin, plus vite, plus haut. Il s'agissait d'être là — jusqu'au bout.

Le bâton de réglisse craqua sous la dent. Sucré d'abord, puis bien vite, trop amer pour être appréciable. Un poncif se forma dans son esprit : « comme la vie. »

Alors Ganko sourit et reprit son sac.

Et rentra.

L'épreuve inutile

ILS S'ENTRAÎNAIENT au pied d'un vieux sanctuaire, là où les érables formaient une voûte naturelle, et où la mousse mangeait lentement les marches de pierre. Le vent descendait de la plaine en pente, tiède et chargé de pollen. Les sabreurs étaient quatre, jeunes, rapides, aux gestes nets et contrôlés. Ils portaient des sabres d'excellente facture, des *kimono* sobres mais visiblement choisis, et arboraient un chignon précisément huilé. Tout en eux cherchait à exprimer la maîtrise — et l'élégance d'en être conscient.

Ganko était arrivé sans bruit, au terme d'une marche. Il n'avait pas prévu de croiser qui que ce soit. Il portait son sabre au fourreau usé, une tenue simple, des sandales poussiéreuses. Son torse à demi dénudé portait les stigmates d'un corps endurci, noueux, tressé de muscles et de cicatrices. Il n'était pas là pour être vu, mais on le vit.

L'un des sabreurs, le plus jeune, le plus nerveux, s'arrêta en l'apercevant.

— Ce n'est pas un paysan, pourtant, dit-il. Ce corps-là ne vient

pas des champs.

Un autre, plus posé, acquiesça.

— Tu portes ta force comme un silence, vieil homme. Tu ne l'exhibes pas. Mais elle se lit partout.

Ganko s'était assis, sans répondre. Il avait posé son baluchon, observé les mouvements. Les jeunes étaient bons. Très bons. Une science du sabre aiguisée, des enchaînements nets, précis, nourris de nombreuses heures d'entraînement. De ceux qu'on forme dans les écoles réputées, qui font de la tactique comme on compose de la musique, qui parlent stratégie comme on récite des poèmes.

L'un d'eux, le plus fin, le plus rapide, s'approcha.

— On dit que tu es sabreur. Certains prétendent que tu fus un maître. Tu n'as pourtant pas l'allure d'un homme d'école.

Ganko haussa les épaules.

— J'ai appris en marchant. Et en tombant. Ce que je sais ne vaut rien s'il n'est pas utilisé.

Un rire discret s'éleva. Pas vraiment moqueur, mais teinté d'incompréhension.

— Tu n'as pas besoin d'un tel corps pour manier le sabre. Tu t'es trompé de voie.

Un autre renchérit, faussement admiratif :

— Quelle discipline, tout de même, pour conserver une telle masse ! Tu aurais pu être lutteur. Ou moine. Ou bûcheron.

Ganko ne répondit pas tout de suite. Il observa le ciel, puis les arbres, puis les jeunes visages tendus vers lui. Il finit par dire :

— Avoir ce corps, ce n'est pas difficile. Il suffit de faire les mêmes gestes, chaque jour, avec la même solitude, et sans chercher de résultat. Il faut simplement chercher à punir ses muscles, et tous ces maîtres qui vous complexifient le récit sont là pour vous vendre leurs fausses expertises. Il suffit d'abandonner le reste : les mots doux, les heures molles, les soirées tièdes. Il suffit de choisir. Moi, j'ai choisi cela. Et vous, vous avez choisi autre chose. Quelle importance ? Ça ne fait pas de moi quelqu'un de meilleur. Je ne comprends pas pourquoi vous me regardez comme si j'avais triché.

Un silence s'installa. Pas hostile. Un silence de décalage. Deux langues qui ne se comprennent plus.

L'un des sabreurs tenta encore :

— Mais ton sabre ? Tu ne veux pas nous le montrer ? Ne serait-ce que pour échanger. C'est ainsi qu'on grandit.

Ganko sourit avec respect, afin de désamorcer un dialogue qui le fatiguait à force de l'avoir.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour grandir. Vous êtes très bons dans votre art. Plus techniques que je ne l'ai jamais été. Plus rapides. Vous avez encore l'envie, la question, la rage. Moi, je n'ai plus que les gestes, et la pluie qui revient chaque saison.

Il se leva, remit son sabre dans son *obi*, prit son baluchon.

— J'ai choisi ma voie : je sais que je ne serai jamais le meilleur sabreur, ni même un grand nom ; vos techniques complexes

me seront pour toujours étrangères ; je ne hisserai jamais mon art bien haut, mais le ferai tout seul. Et oui, je n'ai rien à vous apprendre. J'ai appris à vivre seul, à marcher longtemps, à perdre sans crier, à me taire quand ça hurle en dedans. Ce n'est pas très utile dans un *dōjō*.

Il les salua, sans courbette, rien qu'un signe des yeux. Puis il reprit le chemin à travers les feuilles tombées.

Derrière lui, les sabreurs restaient immobiles. Un peu gênés. Un peu fiers. Un peu envieux.

Et Ganko, lui, pensait :

« Pourquoi veulent-ils toujours être plus ? N'est-ce pas suffisant d'être entier ? »

Rien n'arrive. Rien ne vient. Rien ne part.

La plaine éventrée

LE MATIN S'ÉTAIT LEVÉ sur une plaine éventrée. La brume, lourde et basse, masquait l'horizon. Par instants seulement, un rayon pâle trouait le voile et faisait luire les flaques boueuses, fragments de ciel écrasés au sol.

Les arbres dressaient des troncs nus, privés de branches, silhouettes noires contre la blancheur diffuse. Ils semblaient attendre qu'on les achève. La terre, gorgée d'eau et de sang séché, collait aux sandales de Ganko. À chaque pas, la boue aspirait son pied avec un bruit étouffé, comme si le sol cherchait à retenir les vivants auprès des morts.

Il s'avança dans ce silence saturé, brisé seulement par les corbeaux. Leurs cris rauques se répercutaient contre les ruines, amplifiant l'écho d'une absence. Les maisons n'étaient plus que des carcasses de pierre. Les poutres calcinées, encore dressées, se penchaient comme des prières brisées. Un puits béait

au milieu d'une cour, ses pierres effondrées formant un gouffre noir. Dans une mare, il distingua un jouet : une petite toupie de bois, gonflée d'eau, dont la peinture rouge s'écaillait par lambeaux. Plus loin, une corde pendait d'une poutre éclatée, oscillant au vent comme si elle hésitait encore entre deux mondes. L'air portait cette odeur métallique, mélange de rouille, de sang et de pluie.

Il marcha longtemps. Les champs alentour n'étaient plus que des cicatrices, sillons déchirés, tâches sombres de cendre. Par endroits, l'herbe revenait, timide, maigre, comme si la terre hésitait entre renaissance et abandon. Devant un mur effondré, il s'arrêta. Dans la fente d'une brique, une fleur jaune s'obstinait à pousser. Sa tige fragile se courbait sous le vent, mais ne cédait pas. Ganko s'agenouilla, posa une main contre la pierre froide. La rugosité de la roche, la douceur presque imperceptible du pétale — tout cela paraissait appartenir à un autre monde que celui des cris et des flammes.

Il ferma les yeux. Sa respiration devint lente, régulière. Le monde autour se dissolut dans un grondement indistinct, comme si l'univers se résumait à ce battement calme au fond de sa poitrine. Il resta immobile, absorbant dans son silence les traces invisibles de ce qui avait disparu.

Un souffle glacé passa, fit trembler la fleur, fit claquer doucement la corde plus loin. Ganko rouvrit les yeux. Le ciel s'était assombri ; un corbeau planait, ses ailes étendues dessinant une croix mouvante contre la lumière.

Il resta encore un instant, les doigts posés sur la pierre, comme pour retenir ce fragment de vie au milieu des ruines. Puis il

se redressa lentement. Sa main effleura la garde de son sabre ; dans un geste mesuré, il le remit dans son fourreau.

Ses lèvres s'ouvrirent enfin. La voix, rauque, n'était qu'un souffle, mais il sembla emplir tout le silence alentour :

— Nous faisons face à la violence de ce monde.

Puis il reprit sa marche, silhouette sombre avançant dans la plaine sans fin.



La chambre immobile

LE CIEL RESTAIT CLOS depuis des jours. Un gris sans nuance recouvrait les alentours, uniforme comme une toile trop tendue. La neige, tombée en silence, avait figé les sentiers, les toits, les arbres. Rien ne bougeait, sinon le souffle du vent qui courait parfois dans les fentes des volets.

Dans son cabanon, Ganko s'adonnait aux gestes les plus inutiles. Il taillait un morceau de bois qu'il ne finirait pas. Les copeaux s'accumulaient sur le sol, mais son couteau n'avancait vers aucune forme. Quand il levait la lame, ses yeux n'y voyaient rien de plus qu'un éclat de lumière terne. Il rangeait des pierres par taille, les empilait avec soin, puis les défaisait aussitôt. Le claquement sec de la pierre sur la pierre résonnait dans le vide de la pièce. Puis il recommençait, comme si la répétition elle-même était la seule raison d'agir. Il gonflait le feu d'un souffle mesuré. Ajoutait une branche. La retirait aussitôt. La reposait différemment. Les flammes obéissaient, mais vacillaient sans éclat, prisonnières du froid ambiant.

Chaque geste semblait détaché de son but, comme si l'action ne servait qu'à meubler le temps.

Les heures s'écoulaient sans bruit. Sur une étagère basse, une toupie de bois attendait, couchée sur le flanc. La poussière l'avait prise dans son immobilité comme un insecte dans l'ambre. La bouilloire sifflait à peine, puis s'éteignait d'elle-même. L'eau refroidissait avant même d'être bue. Un bol posé sur la table se recouvrait lentement d'une pellicule grise, mince comme une seconde peau. Au-dehors, un bruit isolé fendit le silence : une branche, alourdie de neige, céda dans un cra-

quement sec. Le son se répercuta dans la vallée, puis s'effaça aussitôt, comme s'il n'avait jamais eu lieu.

Le jour avançait, sans couleur. Les ombres elles-mêmes avaient perdu leurs contours. Le sabre, rangé dans son fourreau, dormait contre le mur, mais même ce sommeil paraissait lourd, oppressé, comme si le métal lui-même s'ennuyait dans son silence. Parfois, un oiseau traversait le ciel, mais son vol se perdait aussitôt dans l'épaisseur du gris. Parfois, un chien aboyait au loin, puis se taisait. Ces sons minuscules semblaient irréels, presque étrangers à ce monde figé.

Ganko restait assis, immobile. Ses mains se posaient sur ses genoux, se levaient, retombaient. Son regard glissait du plancher au feu, du feu à ses propres paumes, de ses paumes à la fenêtre couverte de givre. Tout se ressemblait.

Le cabanon avait cessé d'être un abri : il n'était plus qu'un cercle clos où chaque chose reflétait la même lassitude. Les poutres craquaient parfois sous le froid, comme pour rappeler leur existence ; mais le son se fondait aussitôt dans la torpeur générale.

Dans le gel, les heures s'étaient dissoutes. Il n'y avait ni attente, ni promesse. Seulement un présent qui se repliait sur lui-même, un cercle sans fin. Alors, d'une voix basse, Ganko murmura :

— Nous essayons de supporter l'ennui de la vie quotidienne.

Puis il ferma les yeux, comme s'il pouvait disparaître dans ce cercle, à son tour.



Silence de bruit blanc

LE CHEMIN MONTAIT depuis l'aube. Chaque pas enfonçait dans la neige durcie, qui craquait comme une promesse fragile. L'air, clair et froid, coupait la gorge à chaque inspiration. Les doigts s'alourdissaient dans leurs gants, les jambes s'épuisaient, mais la pente appelait toujours plus haut. La montagne s'ouvrait lentement, par lignes successives.

Au départ, il y avait encore des bruits : le froissement des branches, l'écho d'un oiseau, le ruissellement d'un ruisseau caché sous la glace.

Puis ces sons disparurent un à un, avalés par l'altitude. Ne restaient que les battements du cœur et le crissement des pas. Chaque mètre gagné dépouillait le monde d'une couche. Les forêts sombres s'effaçaient derrière un voile de brume. Les cabanes, les sentiers, les pierres gravées par des mains anonymes depuis des siècles — tout disparaissait.

Plus haut, les rochers nus dressaient leurs arêtes comme des os. Le ciel prenait une couleur plus dure, une clarté sans nuance.

La montée devenait purification : à mesure que Ganko s'élevait, les formes s'effaçaient, les couleurs s'éteignaient, le monde se vidait de ses bruits. Il ne restait que la respiration haletante, le souffle arraché à chaque pas, et la fatigue qui s'inscrivait dans les muscles.

Le vent se leva.

Il balayait la neige en volutes, traçait sur les crêtes des lignes mouvantes, comme si la montagne elle-même cherchait à s'effacer. Parfois, une ombre surgissait sur la pente : un rocher

isolé, une fissure dans la glace, un bloc effondré. Dans l'effort monotone de la montée, un souvenir lui revint : une toupie de bois lancée autrefois, qui tournait sur le sol battu jusqu'à s'immobiliser dans un silence pareil à celui des neiges. Cette image s'effaça aussitôt, balayée par le vent.

Enfin, Ganko atteignit le sommet.

Le soleil, haut déjà, inondait d'une lumière crue les vallées gelées. Mais cette lumière n'éclairait rien : elle blanchissait tout, noyant l'espace dans une clarté uniforme, comme une feuille de papier sans écriture. Devant lui, l'horizon n'était qu'un désert de pics et de creux blancs, sans couleur, sans mouvement, sans fin.

Il s'assit sur une dalle glacée. Ses mains se posèrent sur ses genoux. Le grésil fouettait son visage, chassait le peu de chaleur qui restait dans son corps, piquant son visage de nouvelles marques.

Il attendit.

Car l'ascension promet toujours quelque chose. Au sommet, on doit trouver un signe, une révélation, une réponse au prix de l'effort... comme si l'air devenu pur devait rendre clair le sens de tout.

Il attendit donc. Mais rien ne vint.

Le vide n'offrait rien, sinon lui-même. Ni secret, ni présence. Pas de message caché dans les pierres, pas de voix chuchotée par le vent. Seulement la blancheur écrasante et le silence sans fin, un silence saturé, plus lourd que le bruit. Un silence de bruit blanc.

Ses yeux parcoururent l'horizon, cherchant une trace, une ouverture — il n'y avait rien à voir. Il les ferma alors, et même à l'intérieur de ses paupières, il retrouvait la même lumière diffuse, la même absence.

Alors, d'une voix lente, il souffla :

— Nous essayons, et nous échouons, à donner un sens et des réponses.

Ses mots furent aussitôt happés par le vent, effacés comme s'ils n'avaient jamais existé.



La corde et le néant

LE VENT S'ÉTAIT LEVÉ dès l'aube, brutal et sans répit. Il giflait les parois, hurlait dans les fissures, faisait vibrer la roche comme une caisse de résonance. Chaque rafale traînait avec elle un givre glacé, de minuscules aiguilles qui fouettaient la peau et se perdaient aussitôt dans l'abîme.

Ganko avançait lentement, assuré par une corde rêche passée autour de sa taille. La paroi s'élevait devant lui, verticale, rugueuse, veinée de glace. Ses doigts cherchaient l'adhérence, ses pieds glissaient parfois, et le vide sous ses talons s'élargissait à chaque pas.

La corde tirait contre son torse comme une main invisible. Elle ne sauvait pas — elle retenait, elle contenait. Elle imposait son poids, son frottement, sa tension. Elle le liait à ce qu'il avait quitté plus bas, l'empêchait de se dissoudre dans l'air.

À chaque mouvement, il sentait cette présence. Parfois, la corde se tendait brusquement, grinçait sur la roche, mordait sa chair par l'intermédiaire du nœud. Parfois, elle vibrait par à-coups, comme autrefois la ficelle d'une toupie que l'on tirait trop fort. Souvent, elle pendait molle, inutile, comme une promesse fragile. Mais elle était toujours là : le lien et la contrainte, l'assurance et l'entrave en un seul fil.

Le ciel n'avait pas de couleur.

Un gris trop uniforme, presque blanc, noyait les reliefs. Le sommet semblait se reculer à mesure qu'il grimpait. Il n'y avait pas de fin, seulement une montée interminable, faite de gestes répétés : hisser un bras, chercher une prise, lever un

pied, respirer, recommencer.

Le vide l'appelait sous lui.

Ce n'était pas un appel doux, plutôt une invitation, une ouverture immense, béante, prête à engloutir. Le vide ne promettait rien, il menaçait seulement. Et cette menace tenait le corps crispé, les muscles noués, l'esprit rivé à l'instant présent.

Il monta longtemps, dans ce combat muet contre la paroi et contre lui-même. Ses mains étaient écorchées, son souffle court, ses jambes pesaient comme du plomb. Mais il ne lâchait pas. Chaque geste revenait, inlassable, obstiné, comme un rite sans horizon.

Le temps s'était dissous.

Il n'y avait plus de passé, plus de futur. Seulement la paroi, la corde, le vent, et ce vide en contrebas qui n'en finissait de grossir. L'effort devenait sa propre fin, sa propre justification. L'objectif n'était plus d'atteindre le sommet, mais ne pas descendre.

La corde râpait sa poitrine, marquait sa peau d'un sillon brûlant. Il se figea un instant, les yeux fermés. Dans ce silence saturé de vent, il comprit : ce n'était pas l'espérance qui le tenait, mais la peur. Peur de céder, peur de lâcher, peur de tomber dans un néant qui ne pardonnerait rien.

Ses mains reprirent leur mouvement.

Un pas encore.

Un souffle encore.

Un battement encore.

Il ne lâcherait pas, parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire.

Alors, dans un halètement, il marmonna :

— Nous tenons la corde contre notre peau. Tout cela par peur de sombrer dans l'oubli.

Puis il reprit son ascension, inexorable, comme si cette phrase ne suffisait pas encore à conjurer le vide.



Après la pluie

LA PLUIE ne tombait pas vraiment. Elle hésitait, suspendue dans l'air lourd, s'écrasant en fines larmes sur les tuiles fendues. Les toits de la ville, sombres et luisants, semblaient flotter dans une vapeur grise. Dans une rigole, à demi noyée, gisait une petite toupie fendue. Le bois gonflé s'effritait déjà sous la pluie. Un faucon passa sans un cri, ses ailes bousculant un souffle glacé. Sous les gouttes, les murs portaient des cicatrices : griffures de métal, impacts sourds, traces noires de suie. Les flaques reflétaient des silhouettes tordues, mais jamais de visages. Au loin, une sirène s'étouffa dans un silence épais.

Dans une ruelle étroite, l'eau coulait en filets minces. Elle charriait des pétales fanés, des cendres, une boîte laquée qui scintillait comme un fragment de lune. Le monde avait cette odeur humide de fer et de poussière, mêlée au parfum fragile d'une fleur invisible.

Une façade s'écroula quelque part. La poussière monta, se mêla à la bruine, recouvrit les pavés d'un voile presque doux. Un chat au pelage hérissé, disparut derrière un tonneau renversé. Les jours passaient ainsi : faits de bruits éclatés et de silences trop vastes.

Au sommet d'un tertre envahi de ronces, Ganko se tenait debout. Le vent lui ramenait des échos indistincts — peut-être la plainte d'un animal qu'on ne verrait jamais, peut-être autre chose. Sous ses pieds, la pierre était froide, usée par des pas disparus. Il fixait l'horizon, là où les collines s'écrasaient sous un ciel d'ardoise. La lumière était celle des heures où il n'y a ni jour ni nuit, seulement cette teinte pâle qui ne promet rien.

Entre deux souffles, il sembla peser quelque chose : un poids qui n'était pas dans ses mains mais dans sa poitrine.

Il ne bougea pas lorsque le tonnerre gronda. Ses doigts, posés sur la garde de son sabre, restèrent immobiles. Un filet d'eau descendit le long de sa joue et s'écrasa dans la poussière. Alors, il énonça :

— Rien ne se passe.

Puis il dégaina, et exécuta pour la première fois son *kata*.

Le sabre sous la rouille

LE SEIGNEUR KAGEMORI avait conquis trois provinces. On chantait son nom jusque dans les îles du sud. Il portait toujours, à son côté, le *tachi* qu'il avait reçu de son maître, jadis. Un sabre lourd, brut, rugueux, qui avait tranché la chair comme le doute. Mais dans ses pensées, un autre nom revenait parfois, comme une tache sur la mémoire : *Ganko*.

Autrefois, ils avaient été élèves auprès du même maître d'armes. Rivaux, adversaires, partenaires, frères d'acier, de sueur et de sang. Deux lances qui s'étaient affrontées dix fois, deux sabres qui s'étaient cognés cent fois, deux volontés qui s'étaient mesurées mille fois, sans jamais qu'aucun ne cède vraiment. Et puis, Ganko était parti. Sans un mot, pas même pour leur maître. Il avait quitté le monde des hommes. Disparu. À douter qu'il n'eût jamais existé.



Un jour, un émissaire vint à Kagemori, essoufflé, le front bas.

— Seigneur, dans le district de Yamabe... il y a un homme. Il vit seul dans une mesure en ruines, dont le toit ne retient même

plus la pluie. Il s'entraîne chaque jour à l'aube, cuit son pain, parle à une illusion au pelage de cendre et disparaît pendant des jours. Les paysans l'ignorent ou ne le comprennent pas. Il n'a ni nom ni maître. Mais certains l'appellent Ganko.

Kagemori n'y crut rien. Il chevaucha lui-même, trois jours dans les collines, la pluie dans les bottes, la brume qui s'effiloche sur la selle.

Il trouva le cabanon : il tenait debout comme un cadavre appuyé sur une canne, épouvantant les corbeaux et les passants trop curieux. La porte grinça. Il n'y avait là qu'un homme, vêtu d'un *fundoshi*, le crâne rasé, la barbe hirsute, assis devant un sabre à la lame piquée de rouille, usée comme une vieille pensée lancinante qu'on ne quitte plus que dans l'ivresse.

— Ganko, dit Kagemori, est-ce bien toi ?

L'autre leva un regard las.

— Tu as vieilli, dit-il.

— Comme toi. Mais moi, j'ai fait quelque chose de ma lame.

— Indubitablement, répondit Ganko.

Un silence. Le vent entra par les trous du toit.

— Tu aurais pu devenir professeur, général, riche, célèbre. Tu valais mieux que moi. Pourquoi cette... retraite ? demanda Kagemori.

— Ce n'est pas une retraite, dit Ganko. C'est une absence.

— Tu t'entraînes encore.

— Pour tuer le jour.

Kagemori observa l'épée huilée, le sol creusé de pas répétés, les planches griffées par les sabots du temps. Il dit, presque avec colère :

— Tu refuses l'histoire. Tu refuses de servir un but.

— Il n'y a pas de but. Il y a ce qu'on y fait. Il y a le geste, et l'attente de la mort.

Kagemori s'approcha, tira son sabre, lentement. Le vieux métal chanta.

— Tu veux essayer ? Une dernière fois ?

Ganko se leva et prit son sabre. Et pendant un instant, leurs regards se croisèrent. Deux flammes mortes.

Ils combattirent. Le duel dura moins d'une passe. Il n'y eut pas de gagnant. Kagemori baissa son sabre le premier. Une entaille à l'épaule. Une douleur ancienne. Le sang coula.

— Tu es toujours aussi précis, dit-il, le souffle court.

— Et toi, toujours aussi bruyant.

Un sourire amer, presque fraternel. Kagemori rengaina.

— Tu resteras ici jusqu'à la fin ?

— Elle est déjà là.

Kagemori hocha la tête. Il n'essaya plus de le convaincre. Il comprit que ce n'était pas de fierté qu'il s'agissait, ni de honte, ni même de douleur.

C'était d'un monde que Ganko avait quitté. Par lucidité, ou par fatigue.

Il monta à cheval, s'éloigna.

Le lendemain, un paysan trouva, devant la mesure, un haiku écrit sur un vieux chiffon, posé sur le seuil :

Le vent passe encore —
j'entends mon cœur s'arrêter.
Une feuille tombe.

Et, juste à côté, un petit bol rempli de riz, et deux baguettes plantées dedans.

Le murmure et l'éclat

Le troisième matin

TROISIÈME MATIN DE SUITE qu'il descendait au village. Cela ne lui ressemblait pas.

Le marché, pourtant, était d'une banalité suffisante pour ne provoquer en lui ni joie, ni rejet : quelques cages empilées, des marchands de légumes aux doigts crevassés, des enfants qui couraient après les mouches, des chiens indolents qui dormaient au soleil. Ses provisions ne manquaient pas : racines séchées, bouillon d'os, farine de gland. Il buvait l'eau d'une source glacée, un peu plus haut dans la montagne. Le besoin l'avait rendu économe, et l'oubli l'avait fait économe du reste.

Il fit un tour du marché, et, ayant oublié ce pour quoi il était venu, se mit sur le chemin du retour.

C'est là qu'il la vit.

Une silhouette inconnue. Quelque chose d'absurde dans la clarté de son regard, dans la manière dont elle penchait la tête en écoutant une vieille musicienne — un regard de lumière, comme on en voit après un orage, le soleil trop puissant pour

être arrêté par les nuages noirs. Elle portait une brassée de fleurs sauvages et reprenait le refrain d'une chanson dont il ne reconnut pas les mots, mais dont le rythme le frappa, souvenir lointain d'un rêve oublié. Elle portait des sabots trop petits pour ses pieds, et pourtant cela ne l'empêchait pas de rire.

Elle croisa Ganko. Elle le salua, avec la fraîcheur d'un printemps qui ignore les hivers. Il s'inclina à peine, et voulut poursuivre sa route. Mais elle insista, curieuse de cet homme au visage mangé par la barbe, à la tunique rapiécée, dont l'épée était attachée non par un *obi*, mais par une corde grossière.

Elle lui parla, simplement :

« Je vous ai vu là-haut, un jour. Vous vivez dans la maison de pins, n'est-ce pas ? »

Il ne répondit pas tout de suite. Il hocha à peine la tête. Elle ne s'en formalisa pas. Elle continua, bavarde et calme, pleine d'enthousiasme, la joie simple d'explorer l'éventail infini des possibilités offertes par la vie. Il aurait dû s'en aller — il ne le fit pas.

À chacune de ses réponses, elle riait, et cela irrita Ganko. Non qu'elle fût agaçante — elle était trop légère pour être haïssable. Mais cette légèreté piquait, là où la vie ne laissait plus de nerfs.

Il la reconduisit en silence jusqu'à la lisière. Il s'attarda un peu, puis se força à tourner les talons.

Il ne rêvait plus, depuis longtemps — la nuit était bien trop cruelle. Mais son esprit s'y remit, contre sa volonté, à l'arrière de lui-même, les engrenages de l'espoir se mirent en branle, pesamment, cassant la gangue de rouille dans laquelle ils étaient

pris depuis des années.

Alors, dès le soir-même, en remontant le sentier, il se surprit à imaginer...

Une femme dans la maison. Une cabane rénovée. Une présence autre que l'acier d'entraînement et les soupes de riz. Une épée suspendue, inutilisée, au-dessus d'un âtre fumant. Des escapades à deux. Une estime de lui qui aurait existé, par quelqu'un d'autre. Une voix qui n'aurait pas été celle du vent, mais qui l'aurait traversé tout aussi bien, sans lui frigorifier les os. Elle, qui se serait étonnée de ses silences, mais les aurait respectés. Elle, qui l'aurait touché sans raison. Et à force de mots simples, de regards qui ne jugent pas et d'envie de découvrir, elle aurait installé dans sa solitude une présence presque douce.

Peut-être.

Peut-être qu'il aurait pu.

Elle vint le revoir, quelques jours plus tard. Il se laissa trouver ; il ne voulait pas, mais il ne fuyait plus.

Elle apporta un pain sucré, un thé fumé et de la confiture de prunes. Elle ne savait pas vraiment pourquoi, dit-elle. Elle trouvait seulement sa solitude « touchante » — ainsi l'avait-elle décrite. Ganko la laissa parler, regarder, même fouiller un peu la maison du regard.

Il se surprit à lui sourire. Une seule fois.

Puis, entre deux anecdotes d'enfance et projets de futur, elle dit simplement : « Mon mari aurait aimé cet endroit. Il est marchand de tissus, mais il est souv... »

.

Tout se brisa.

Il n'écouta pas la suite.

Il lui tendit une fleur qu'il avait ramassée ce matin, pour elle, sans y penser, et se détesta de l'avoir fait.

Il serra à peine sa mâchoire, pour se mordre la joue d'avoir été si stupide.

Il ne claqua pas la porte.

Il ne dit rien.

Mais tout se brisa.

Elle ne revint pas.

Et c'était bien ainsi.

Il rentra, coupa du bois jusqu'à en avoir les bras brûlants. Puis il se posa, longtemps. Il ne pleura pas. Il ne le faisait de toutes façons plus, sauf entouré de musiques qui se lamentaient de la mort d'un dieu en qui il n'avait jamais cru, ou devant des poésies qui parlaient de plaisirs qu'il ne connaîtrait plus jamais.

Il reprit l'entraînement, plus méthodique que jamais. Il ne pensait plus à elle. Il ne pensait plus à rien.

Le septième matin, dans la brume, il hésita à aller s'entraîner. Il sortit son couteau, en observa la lame, cherchant à discerner dans l'acier autre chose que le reflet de ses yeux.
Peine perdue — dix de retrouvées.

Il essuya son couteau.

Et sortit dans le froid.



L'écho des cendres

Le fracas de l'entraînement ne lui suffisait plus. Son âme était bouillonnement, et il tenait une forme physique et une volonté capables de supporter à peu près tout ce qu'il pouvait imaginer comme épreuves pour se calmer.

Alors il cessa, quelques jours. Il s'assit près d'un saule, et laissa son esprit vagabonder. Tant pis pour le contrôle.

Cela faisait vingt ans qu'il n'avait pas pleuré. Il le sait : il ne pleurera plus. Pas pour cela.

Il avait aimé une fois. Totalement. Sans défense. Sans stratégie. Dans l'absolu et l'idéal, dans l'intransigeance et la folie, dans la démesure et l'abandon. Dans l'idéalisme héroïque et stupide. Comme une promesse faite dans la ferveur, tenue bien après que tout le reste s'est écroulé. Parce que, très tôt, il avait décidé que ce serait ça, être lui.

Et après cela ? plus rien ne put pousser. Ce n'était pas qu'il ne veut plus aimer. C'est qu'il ne pouvait plus. Comme une terre brûlée, salée. Inapte à toute germination.

La perfide du marché, comment s'appelait-elle ? Hina, quelque chose comme ça... Perfide, vraiment ? À travers les yeux clos de Ganko, assurément — lui qui voyait chaque jours ses espoirs lentement s'éroder contre les récifs du réel.

Mais Hina était restée toujours sincère — sincère dans ce qu'elle pouvait offrir, dans son rire léger, sa curiosité pour cet homme étrange, cet ermite bourru aux gestes polis mais distants. Elle n'avait rien promis. Elle n'avait pas joué. Elle vivait. Et dans cette vie spontanée, elle ignorait tout du gouffre

où elle jeta quelques pétales — croyant égayer un sol sec, sans comprendre qu'elle réveillait des cendres mal éteintes.

Ou bien y avait-il chez elle cette légèreté cruelle des êtres qui se savent plaisants et qui picorent dans les cœurs solitaires comme on jette un caillou dans un lac pour voir les cercles se former. Pas par méchanceté, plutôt par ce narcissisme inconscient de ceux qui ne soupçonnent pas la profondeur de la douleur.

Bah, qu'importe, finalement. Ganko n'était pas amer, et ne chercha encore moins à se venger contre elle. Ce n'était pas tant Hina qui l'avait blessé, mais ce que son cœur avait osé espérer malgré lui. Ce sursaut imbécile, cette faiblesse si humaine, si médiocre, qui, pour un instant, avait cru aux mains tendues, à la douceur possible.

Il était honteux.

Ce n'était pas elle qui l'avait trahi — c'était lui. Lui qui s'était promis d'être invulnérable — mieux, d'être admirable, en tout, pour tout. Lui qui avait enterré son besoin d'aimer sous la cendre des jours sans mots.

Lui qui avait fui le monde pour ne plus jamais se sentir petit, ridicule, amoureux, suppliant — et qui venait, une fois de plus, de se faire le jouet d'un mirage.

Il ne la détesta pas. Il se détesta. D'avoir imaginé.

Et c'est peut-être pour cela que, cette nuit-là, il ne but pas, ne médita pas, ne s'entraîna pas. Il resta simplement là, immobile, à se laisser empoisonner par la honte.

Une honte tranquille, sans cris, sans mots.

Une honte vieille, aux racines profondes, qui lui répéta, lancinante :

Tu n'as rien appris.



Le goût de la rouille

Les jours passèrent, et avec eux, les mots.

Ganko ne parlait plus, ni au kitsune, pas même à lui-même.

Il mangeait peu. Dormait moins. Il s'entraînait encore, mais sans ardeur, par habitude mécanique. Ses gestes étaient précis, mais vides : un moine copiste devenu apostat, recopiant une prière morte.

Il n'attendait plus rien. Ni des autres, ni de lui.

Ganko s'était assis au bord du viaduc de pierre, les jambes pendantes, à plusieurs dizaines de mètres du sol, les yeux rivés sur la façade des arbres devenus noirs. La nuit tombait lentement, pareille à une encre renversée sur la forêt. Il n'avait pas allumé de feu. Pas ce soir.

Le bois craquait parfois sous le vent ; Ganko frissonna, sans s'être accroché à la rambarde, mais il ne bougea pas. Son dos restait droit. Sa nuque tendue. Comme si, à force d'immobilité, il espérait annuler les jours qui venaient de s'écouler.

Il pensa à ses années d'entraînement. Aux jours de jeûne, aux nuits sans sommeil, aux cals dans ses paumes, à l'austérité de la discipline, à la rigueur de ses gestes.

Il avait cru s'être endurci — au point de ne plus ressentir que le métal froid du réel. Il avait cru pouvoir apprendre, changer, s'affiner. Il avait cru que la solitude était une forge.

Et pourtant... Il avait suffi d'une voix douce.

D'un rire dans les fougères.

D'un visage curieux, penché vers lui comme on regarde un chat sauvage.

Et voilà qu'il avait recommencé.

Il avait cru.

Imaginé.

Projeté.

Comme un imbécile.

Elle, elle n'avait rien promis. Rien trahi.

Mais lui, lui, s'était trahi. Lui-même, comme un grand.

Il pensa à ce refrain, entendu jadis, dans un autre monde, seriné en boucle par des saltimbanques hurlant :

If I can change one, I can change two;

If I can change two, I can change four;

If I can change four, I can change eight;

If I can change eight, I can change.

Il avait cru changer, depuis vingt ans de sa vie adulte.

Mais changer quoi ? Il ne parlait à personne. Il n'aimait personne. Il n'influait personne. Personne ne l'écoutait. Personne ne le lisait. Il n'avait changé que son ombre. Sans témoin, que vaut la métamorphose ? Il avait voulu croire que l'isolement était pureté, que la solitude était sagesse, que la discipline était vertu ; mais dans le reflet de cette femme, Ganko a vu seulement le gamin qu'il avait été : crédule, maladroit, blessé.

Et ce soir, son ombre lui semblait aussi ridicule que la première fois où il avait pleuré pour un amour d'enfance.

Alors il resta là, des heures entières, à regarder le vent dans les feuilles. Pas pour y trouver la paix — mais pour s'enfoncer dans la honte, froide, humide, persistante. Une buée sur le miroir de son esprit. La honte d'avoir encore cette part faible en lui — cette part qui rêve d'un lien, d'un feu partagé, d'une

voix dans la nuit. Même s'il avait choisi d'être seul, sec, inutile.

Car dans cette honte-là, au moins, il y avait encore quelque chose de vivant. Dans cette honte, il pouvait se sentir être corrodé, devenir l'ossature nue d'un être, la statue inachevée de soi ; s'effacer : s'éroder, plutôt que hurler.

Il n'avait jamais voulu qu'on l'imite — simplement qu'on l'accompagne. Alors il continuait, parce qu'il ne savait faire que ça : marcher seul, avec une fidélité qui n'a plus d'objet. Par élégance, et par fatigue. Faute d'être un héros, ni même un homme, devenir un résidu d'intention, une ligne droite dans le chaos, qui ne prétend plus rien corriger.

Il regarda les feuilles tomber et ne ressentit rien.

Même pas de tristesse — juste l'évidence d'un monde où il n'avait pas sa place. Pas parce qu'on le rejetait — mais parce que tout ce qu'il était ne servait à rien.

Il n'y avait plus de vengeance, plus de rédemption, plus d'ascension. Il ne cherchait plus à devenir fort, ni juste, ni libre.

Il cherchait à se retirer. À ne plus peser. À s'absenter de lui-même.

Son ascèse n'était plus un exercice de discipline, encore moins un chemin vers la lumière. C'était un jeu de soustraction, une tentative désespérée de retrancher en soi tout ce qui souffre, tout ce qui espère.

Il se dit : « Si j'enlève assez de moi, peut-être qu'il ne restera plus rien qui ait mal. » Et peut-être qu'un jour, personne ne se souviendra de lui — ni de ses combats, ni de ses échecs, ni de ses écrits... ni de son nom.

Parfois, dans la nuit en haut du viaduc, il tendait la main vers le vide, comme pour toucher une forme oubliée. Mais ses doigts ne rencontraient que le vent.

Et alors il restait là.

Immobile.

Comme une ruine.

Ou une tombe.

Debout.

Le cri blanc

LE JOUR n'était pas encore levé. Le ciel, d'un gris homogène, sans contour, semblait étouffer les cris du monde sous une ouate gelée. Le vent ne soufflait même pas. Le silence lui-même était figé. Ganko sortit sans bruit, pieds nus sur des dalles de pierre encore couvertes d'une fine pellicule de givre. Il ne frissonna pas. Il ne s'était pas habillé. Juste son sabre dans la main gauche, comme un geste réflexe, automatique, inutile.

Il descendit lentement vers la rivière.

Elle coulait en contrebas du vieux chemin, à peine visible, entre les arbres décharnés, sous un manteau de brume feutrée. À cette heure, même les corbeaux dormaient. Le sol craquait doucement sous ses pas, froissement étouffé comme une respiration que l'on retient de peur de se faire remarquer. Ganko n'avait rien mangé depuis la veille, n'avait pas dormi. Ce n'était pas une punition, ni même un rituel : c'était une fatigue ancienne, installée en lui comme une lame d'hiver dans la moelle.

Arrivé au bord, il écarta les roseaux d'un geste calme. Il retira son sabre, l'entoura de son *jinbei* en coton élimé, et le posa sur une pierre. Puis, il entra dans l'eau.

Le froid le saisit immédiatement.

Il ne fut pas surpris. Il ne chercha pas à résister. Il se laissa envahir. D'abord les pieds, puis les jambes, puis le bassin. À chaque pas, une brûlure, une morsure nette, cruelle, comme une centaine de fines lames s'enfonçant dans la chair. Mais il continuait, lentement, comme on entre dans une salle vide. Pas à pas, sans prêter attention à ses sensations.

Il s'immergea jusqu'aux clavicules.

Ses muscles tremblaient, involontairement. Il devait se forcer à respirer, par à-coups, comme le jour où il avait reçu cet uppercut au foie. Il ferma les yeux. Le souffle du monde s'éteignait autour de lui. Plus rien ne comptait, sinon ce froid : absolu, sans contour, sans visage. C'était la seule chose réelle. C'était cela qu'il était venu chercher.

Il ne voulait pas transcender la douleur. Il ne voulait pas la maîtriser. Il voulait simplement *disparaître* en elle. Être mangé par ce froid sans mémoire. Ne plus penser, jusqu'à être oublié.

Le froid avait cette vertu rare : il ne laissait pas de place à l'imaginaire. Il *effaçait*.

Il n'y avait plus de regrets, plus de souvenirs d'anciens compagnons, plus de compagnes disparues, plus de silhouettes fuyantes dans les embruns du passé, plus de phantômes du souvenir, plus de lèvres absentes. Plus de guerre. Plus d'échecs. Plus d'amour. Même pas de mort. Rien que cette morsure

blanche, idéale, parfaite.

Il resta là, peut-être dix minutes. Peut-être une heure. Peut-être deux éternités. Le temps ne mesurait plus rien.

Quand il ressortit enfin, il ne se sécha pas. Il reprit son sabre, se força à ne pas en empoigner le fourreau, et reprit le chemin vers son cabanon. Son corps grelottait, ses jambes semblaient appartenir à un autre. Il ne s'en souciait pas.

Ce soir-là, il ne mangea pas. Il ne parla pas. Son corps mit des heures à recouvrer sa chaleur.

Mais en fermant les yeux, il sentit, profondément en lui, le froid. Il ne l'avait pas vaincu. Il ne l'avait pas apprivoisé. Il l'avait laissé *entrer*.

C'était bien le seul invité qui lui faisait encore l'honneur de pousser ses portes.

Ce que le silence n'efface

LE SOLEIL À PEINE LEVÉ n'éclairait qu'à demi la pièce, une clarté pâle glissant sur les murs lézardés et le sol poussiéreux. Dans le cabanon au plafond miteux, il n'y avait rien d'autre qu'un *tatami* râpé, un sabre, un homme — et le hurlement assourdissant de la musique.

Ganko, torse nu, les bras veinés de tension, s'échauffait au ralenti. Dans ses oreilles, les tympanes vibraient d'une fureur qui paraissait venir d'un autre monde. Un chant guttural, hurlé, cisailait l'air : désespoir, nihilisme, refus — cela ne parlait que de chute, de trahison, de désenchantement ; de colère sans cible, de gloire éteinte, de retours impossibles ; d'abandon, de solitude, de disparition. Les *shamisen* électriques grésillaient comme des sabres frottant des pierres de sel, le *taiko* de bronze claquait comme des os brisés, les basses du *koto* grondaient comme une colère trop ancienne pour avoir encore un nom.

Ses pas crissaient sur le sol, son souffle se mêlait aux cris. Il ne se battait pas contre un adversaire. Il se battait pour

ne pas hurler avec eux. Chaque note saturée amplifiait son mouvement, chaque hurlement résonnait dans ses muscles comme une injonction muette : *encore une fois*.

Il ne croyait plus aux batailles. Il n'y avait rien à gagner, rien à protéger. Il n'avait plus besoin de se préparer à quoi que ce soit, ni à devenir plus fort. Seulement ce geste à répéter, ce corps à épuiser, cette journée à traverser sans sombrer. Il préférerait la musique trop forte, parce qu'elle recouvrait le souvenir des silences pleins d'attente, ceux d'*avant*. Avant la lucidité, avant l'abandon. Avant qu'il comprenne que personne ne revient.

Quand il cessa enfin, se rhabillant d'un *keikogi* déjà trempé, collant contre la nuque, il retira les écouteurs d'un geste lent. D'abord, il ne perçut rien. Puis vinrent les acouphènes.

Un bourdonnement, mince, acide, comme un insecte logé à jamais dans ses tympanes. Il le connaissait bien. Ce n'était pas une souffrance — c'était une preuve.

La musique s'était tue, mais elle continuait. Ce bourdonnement-là, lui seul pouvait l'entendre. Il en était fier, en un sens. Comme les cicatrices qui dessinaient des rivières pâles sur ses flancs, comme les ampoules corneuses à ses mains, les acouphènes étaient à lui. Quoiqu'il advienne, rien ni personne ne pourrait les lui enlever. Irréversibles. Il s'était détruit — librement. Personne ne le lui avait imposé.

Il fit couler un peu d'eau froide sur son visage, s'essuya d'un linge rêche, et sortit dans la cour en terre battue. Là, les herbes folles poussaient en silence. Le vent n'avait rien à lui dire.

Alors il reprit le sabre, et recommença le même *kata*, lentement

cette fois. Chaque coupe était nette, posée, mais intérieurement un cri continuait de tourner, obstiné, irréductible.

Il se dit qu'il ne changerait plus. Il n'attendait plus rien. Même le bruit, maintenant, devenait mémoire.

Et dans la nuit venue, étendu seul sur son *futon*, les mains croisées sur le ventre, les yeux ouverts dans l'obscur, Ganko écoutait encore ce bourdonnement. Ce n'était pas un supplice. C'était la voix de son dernier compagnon. C'était une berceuse pour ceux qui n'ont pas su se taire à temps.

La pierre retournée

IL Y AVAIT CETTE CHOSE qu'il n'avait pas dite. Un mot, une phrase, une question restée en suspens, vieille de tant d'années que même son nom s'était effacé. Mais elle demeurait là, comme une lame oubliée sous la peau.

Elle lui revenait au moment précis où il ne la cherchait pas. Entre deux gestes. Entre deux battements de cœur. Il se levait pour boire, elle était là. Il ouvrait une porte, elle passait avant lui. Il s'endormait, elle murmurait.

Ganko n'aimait pas le mot *obsession*. C'était un mot de ceux qui ne savent pas persévérer. Mais il ne pouvait plus nier que cette chose — qu'il ne pouvait pas nommer — le rongait.

Il en vint à organiser ses journées autour de ce vide. Ne rien faire qui puisse évoquer ça. Éviter certains lieux, certaines odeurs, certains mots. Cela allait jusqu'à l'absurde : il supprimait des syllabes entières de son vocabulaire, coupait les pages de certains livres, mettait des cailloux dans ses poches pour se souvenir d'y penser de ne pas y penser sans y penser d'y penser.

Mais plus il tournait autour, plus elle croissait.

Alors il décida de l'affronter.

Il prit une pierre, plate, blanche, qu'il avait trouvée des années auparavant, volée à une montagne. Il se souvenait pourquoi elle avait eu de l'importance : il avait l'habitude, plutôt que des bibelots inutiles, de ramener de ses expériences, outre ses souvenirs, une petite pierre du lieu. Probablement aussi pour suivre la coutume lointaine d'un peuple éclaté, consistant à placer une pierre sur la tombe d'un défunt, comme acte de souvenir — sauf que là, à chaque ascension, c'était le deuil de sa vie qu'il portait un peu plus.

Alors, il posa la pierre blanche sur la table. Et chaque soir, il la fixait.

C'était sa tentative de ritualiser l'obsession, la canaliser dans une forme, dure, froide, inerte — mais inépuisable.

Au bout d'un moment, il cessa de voir la pierre. Il était même passé outre ce qu'elle représentait. Ce qu'il voyait, c'était ce qu'elle *n'était pas*. Tout ce qu'elle refusait de lui dire. Comme une énigme où chaque hypothèse ravive la blessure initiale.

Il en vint à ne plus dormir. Il la gardait devant lui, toute la nuit, dans cette position étrange où le sabreur n'a plus besoin de porter son arme.

Et puis un soir, il la retourna.

Il y avait une inscription. Une lettre, peut-être. Ou une veinule minérale, créée dans l'aléatoire des plissements géologiques. Mais cela suffisait.

Il resta des heures à la contempler.

Et, lentement, quelque chose en lui se déchira.

Pas une délivrance. Pas un apaisement.

Juste un crissement. Un effritement.

L'obsession n'était pas partie, mais elle avait changé de forme.

Ce n'était plus une question — c'était une cicatrice.

Et les cicatrices, il savait quoi en faire.

Non, merci !

LE KITSUNE était retombé en enfance ce soir-là. L'adorable boule de poils gris et blancs s'était muée en démon espiègle, sauvage et cruel.

Dans une de ces crises furieuses qui le prenaient parfois à la tombée de la nuit, entre l'ombre du *tatami* et le miroitement des flammes, il avait bondi sur Ganko avec une exubérance frénétique. Griffes sorties, crocs au jeu, il avait mordu, lacéré, planté ses pattes dans la chair comme dans une terre amie. Ganko avait joué aussi. Sans se défendre vraiment, en lui proposant ses doigts ou ses pieds comme des rongeurs frétilants, arrivant à peine à fuir l'instinct de chasseur du fauve. Puis le calme était revenu, comme toujours, et le kitsune s'était endormi roulé contre son flanc, ronronnant d'épuisement et de conquêtes satisfaites.

Ce n'est que le lendemain que Ganko s'étonna de taches vermillon sur ses draps. Puis, il remarqua les plaies.

Trois longues entailles sur sa cuisse droite, profondes, à vif. La chair béait, rouge et sombre, comme trois bouches qui

n'avaient rien à dire. Il ne grimaça pas. Il ne fit rien. Il se contenta de poser un doigt calleux sur la première et d'observer. Ça saignait encore. Doucement, par pulsations lentes. Il resta assis là, à contempler son sang sortir, comme on regarde une rivière creuser la terre.

Il n'alla pas chercher d'alcool, ni d'herbes, ni même d'eau. Ce n'était pas par négligence, mais par conviction : il voulait savoir. Jusqu'où son corps irait. Jusqu'où il pourrait faire confiance à cette vieille carcasse noueuse et taiseuse, forgée par les chutes, les coups, les privations, les renoncements, les silences.

Le soir même, il dormit sans pansement. Et le lendemain aussi. La douleur était là, certes. Présente comme une vieille amie fâchée, qui refuse de partir mais ne parle plus. Elle pulsa dans la jambe à chaque pas, rappela sa présence à chaque accroupissement, à chaque mouvement de hanche.

Il ne boita pas.

Il n'en parla pas.

Il ne caressa pas le kitsune ce jour-là. Non par rancune — mais parce qu'il ne voulait pas qu'il voie les traces. Les bêtes sentent la culpabilité et il n'avait pas besoin de pitié.

Trois jours passèrent ainsi.

Puis vint la chaleur. Une brûlure sourde, profonde, montant de la plaie comme un brouillard épais. Et la fièvre. Pas le feu clair d'un combat, mais le charbon humide, poisseux, d'une infection lente. Il frissonna la nuit, en silence. Il transpira à grosses gouttes. Il haleta une fois. Juste une. Puis se tut.

Il ne se leva pas ce matin-là. Il resta allongé, les yeux ouverts, à écouter les bruits de son propre corps. L'écho sourd de son cœur, les battements ralentis, la pesanteur de ses bras. Et cette boule, sous la peau, juste à côté de la plaie, comme une pierre tiède : une poche de pus. Une victoire du dehors.

Il sourit.

Le kitsune vint se lover contre lui. Il le laissa faire. Puis, lentement, il posa ses doigts sur la boule, et appuya.

Le pus jaillit en un mince filet jaune et rouge, une odeur âcre et chaude s'échappa. Il n'eut pas de haut-le-cœur. Il observa. Et il pressa encore. Le liquide coula le long de sa cuisse, et il suivit son chemin du regard. Puis il nettoya sommairement avec un chiffon. Sans hâte. Sans soin particulier.

Il se redressa enfin, jambes tremblantes, la plaie encore ouverte, la fièvre se retirant peu à peu comme une marée honteuse.

Il alla jusqu'au seuil de son cabanon, s'assit sur la marche de pierre, et regarda la montagne.

Il pensa à tous ceux qui, dans leur détresse, cherchent un secours, un remède, un baume. Lui n'avait plus besoin de ça. Ou plutôt, il refusait de les utiliser. Tant pour le corps que pour l'esprit.

S'il devait tomber — *quand* il tombera — ce serait sans plainte. Sans appel. Pas par orgueil. Par choix.

Il n'était jamais monté bien haut. Mais au moins, il avait marché seul.

Trois ans — un bilan mitigé

Je suis rentré trop tard ; la porte était ouverte
Et le monde restait exactement le même.
Aucun frisson d'absence, aucun appel. Jour blême.
Rien que l'air un peu froid, et la lumière inerte.

Tu étais là hier. Et ce soir, plus de trace.
Pas de mots en partant. Pas de heurt. Pas de chute.
Rien qu'un vide parfait, un silence sans lutte,
Comme un rêve oublié qu'aucun matin n'efface.

Alors j'ai regardé les murs. Ils n'ont rien dit.
J'ai cherché ton reflet dans les choses banales
Une tasse à demi pleine, une ombre triviale —
Mais tout était rangé, écrit : une tragédie.

Depuis, je ne fais plus qu'un geste sans contour.
Je ne me redresse pas — je me laisse aller.
Pas même à la chute : à l'érosion, aux jours
Qui me creusent, me tirent, sans jamais me taler.

Qu'importe le sens, je n'en ai plus la force.
Tout effort serait faux. Tout sommet dérisoire.
Je ne crois plus aux prises, ni même au désespoir —
Je descends en silence, sans lutte, sans écorce.

Et dans ce monde clos que ta fuite a laissé,
Je façonne les ruines, pierre à pierre, sans fin.
J'assemble les gravats. J'en fais presque un chemin,
Comme si l'éphémère pouvait être fixé.

Ce n'est pas bâtir — c'est bien pire. C'est sculpter
Des éclats d'autrefois, pour qu'ils durent encore,
Pour qu'au cœur de l'échec, quelque chose demeure,
Même un tas de poussière qu'on ne peut habiter.

Il n'y a pas de sens, pas de justice, sauf la Camarde.
Je vais, de chute en chute, au fil des désaveux,
Creusant à mains nues la fosse qui me regarde,
Où je m'allongerai pour y mourir sans vœux.

Chaque pas me descend. Chaque effort me dérobe.
Je suis l'artisan triste de mon dernier repos,
Taillant dans le silence une pierre sans nom,
Et refermant la terre sur mon corps sans écho.

Et parfois, dans le vent, je crois t'entendre, loin.
Mais ce n'est que le vide, ou l'appel d'un ancien.
Tu n'es plus qu'un silence, au bord de mes matins.
Et je te parle encore, comme on sculpte un témoin.

La lecture du corps

IL FAISAIT ENCORE NUIT dans le cabanon. Un de ces silences profonds où le monde semble retenu, suspendu entre deux respirations. Ni le feu, ni les oiseaux, ni même le vent n'osaient troubler ce moment. Ganko était seul, comme toujours, et debout, comme souvent.

Mais il ne bougeait pas.

Dans l'ombre pâle d'une lampe à huile, il ôta lentement ses vêtements, sans hâte ni but pratique, seulement mû par ce besoin étrange de s'observer. Un narcissique aurait sûrement voulu s'admirer, lui cherchait à se reconnaître., comme s'il avait oublié de quoi il était fait et qu'il voulait en avoir le cœur net.

Devant lui, un vieux bouclier retourné lui renvoyait une image trouble, imprécise, mais suffisante. Ce n'était pas un miroir de cour ; il n'en aurait rien tiré. Ce reflet-là ne flattait ni les lignes ni les poses. Il disait la vérité, crue, patinée, inaltérable.

Il n'était pas beau, il n'était pas laid. Il était parlé. Son corps n'était pas celui d'un esthète ou celui d'un soldat. Trop sec

pour la gloire, trop gras pour la pénitence, trop creusé pour l'orgueil. C'était un corps utilisé, traversé, érodé par les jours, poli comme une pierre sous la pluie. Mais ce qui frappait, ce n'était pas sa forme — c'étaient ses marques. Les cicatrices.

Il en comptait une trentaine, peut-être plus. Des visibles et des discrètes, des oubliées, des diffuses, des précises, des que l'on discerne sous le hâle de la peau, des anciennes, devenues presque bleues, ou des plus récentes, encore roses, encore fières.

Sur l'omoplate, la longue entaille d'une chute en paroi, qu'il s'était infligée seul, un jour de glace, en croyant pouvoir résister à une coulée de neige, sans s'assurer. Il avait tenu, tout de même. Il en portait la preuve.

Plus bas, sur la cuisse droite, une cicatrice irrégulière, souvenir d'un combat ivre dans un village où personne ne l'appelait par son nom. Il n'en avait pas honte. Il avait frappé trop tard, mais il s'était relevé.

Encore plus bas, un orteil glabre qui ne ressentait plus rien, preuve d'une succession d'erreurs en montagne, alors qu'il était trop jeune pour se penser mortel.

Son poing portait la trace nette d'une lame. Un duel, autrefois. Un homme trop jeune, trop rapide, qu'il avait dû tuer. Le sabre avait laissé la chair ouverte, mais Ganko se souvenait surtout du regard de l'autre, juste avant. Une peur mêlée d'étonnement, comme si mourir avait été une surprise. Juste à côté, sur la jointure, la brûlure d'un feu de bivouac trop proche, alors qu'adolescent il avalait de l'amour la première arête.

Sur sa poitrine, une marque diffuse, fruit du frottement répété de la corde sur sa peau nue, quand seule la perspective orgueilleuse d'atteindre le sommet comptait, dans la fournaise d'un été caniculaire. Sur ses côtes, une empreinte décolorée : souvenir d'un *shinai* manié par un camarade colossal, qui frappait toujours hors des pièces d'armure. Plus jeune, Ganko avait choisi de ne pas reculer, d'encaisser le coup pour se rapprocher et porter la touche. Le point fut à lui, mais la trace resta.

Un peu plus bas, son flanc gauche arborait une ligne têtue : vestige d'une nuit de chagrin où il avait presque quitté la scène, persuadé que s'ouvrir le ventre semblait être la seule chose sensée pour supporter l'absurdité de l'existence.

Les poils ne poussaient plus sur ses tibias : deux lignes blanches qui suivaient les os, preuves du frottement d'une barre lourde de fonte, levée des milliers et des milliers de fois — punir son corps pour parfaire son âme. Encore aujourd'hui, il s'astreignait à arracher à la gravité des charges qui se comptaient en multiples de centaines de kilos.

Ses mains étaient les plus marquées. Le quotidien. Callosités, brûlures, engelures anciennes, crevasses à peine refermées. Les mains d'un homme qui avait plus serré de bois que de peau, plus tenu d'acier que prodigué de caresses. Le froid, la corde, la roche, l'entraînement, comme des sceaux de solitude.

Il passa les doigts sur son propre torse, sans vanité, comme on parcourt un parchemin ancien. Chaque ligne disait quelque chose. Chaque bosse était une phrase, une intonation. Chaque cicatrice était une preuve — qu'il avait survécu, mais surtout qu'il avait vécu.

Il aurait pu, peut-être, choisir une autre voie. Il y avait songé, parfois. Une vie droite. Une peau lisse. Une route tracée. Des gestes simples, des jours sans heurts, des nuits sans rêves. Une peau sans histoire.

Mais cette idée le faisait doucement sourire, avec une tristesse sans regrets.

Non.

Il préférait ce corps cabossé. Il n'y avait là ni beauté, ni monstruosité. Juste la conséquence d'une vie menée sans repli. Il avait été faible. Il avait été fort. Il avait aimé, haï, chuté, combattu. Il avait échoué. Il avait été naïf. Il avait été grand. Il avait été stupide. Et cela s'était écrit, là, sur lui.

Puis il remit son *kimono*. Le tissu râpeux frotta la peau, s'accrocha aux bords des plaies anciennes. C'était une sensation connue. Une fidélité silencieuse.

Le jour n'était pas encore levé. Mais il n'avait plus besoin de lumière.

Il avait vu ce qu'il devait voir.

L'inhumation par la fonte

GANKO S'ENTRAÎNAIT SEUL. Cela avait été par ascèse, par discipline, par rigueur. Puis par orgueil, la vantardise du coq imbécile et prétentieux perché sur son fumier, qui se pense le meilleur parce que personne ne l'a jamais défié. Probablement aussi qu'il s'entraînait seul car ses rares amis ne l'appréciaient pas assez pour l'accompagner dans ses obsessions.

Maintenant, il soulevait parce qu'il ne savait rien faire d'autre. Parce que dans l'effort, il n'y a plus de questions. Parce qu'à force de poids, il espérait qu'un jour son cœur cesserait de battre sans qu'il n'ait besoin d'y penser.

Les barres étaient chargées au-delà du raisonnable. Disques noirs comme des orbes funéraires. Le métal couinait, se plaignait, hurlait. Ses mains saignaient. Il ne mettait plus de magnésie, encore moins de gants. Il voulait sentir la morsure, la brûlure du fer contre la peau, contre les muscles, contre les os.

À chaque répétition, il s'enfonçait un peu plus dans une torpeur de douleur. Ce n'était pas une punition. Ce n'était même pas une rédemption. C'était une langue qu'il était seul à parler, une syntaxe de tendons et de râles, une prière proférée par les articulations.

Il levait. Il tirait. Il poussait. Il criait.

Il pliait les jambes sous des charges que personne ne lui avait demandées de porter. Il les redressait pourtant. À chaque fois. Il ne s'effondrait jamais. C'est sa seule fierté. Qu'il était seul à observer.

Il connaissait l'instant précis où l'on ne sentait plus le corps. Quand le souffle devenait rauque et mécanique, quand la vision se troublait, quand la volonté ne criait plus mais raclait. Il s'en approchait chaque jour. Il voulait l'habiter.

Il rêvait parfois de ce moment où, sous une dernière répétition, sa colonne céderait. Il ne le redoutait pas. Il l'espérait presque. Pas par masochisme, mais parce que cela aurait eu du sens. Enfin. Un point final gravé dans les muscles.

Mais le corps tenait. Injustement. Cruellement. Il tenait.

Alors il continuait.

Parce que si l'on s'arrête, tout remonterait : les souvenirs, les absences, les paroles jamais dites. Tant que l'on charge, tant que l'on soulève, on ne pense pas. On ne ressent pas.

C'est cela, au fond, que Ganko cherchait : la paix par la charge. Le silence par l'effort. La mort, un jour, par la fatigue.

Et peut-être... peut-être même la délivrance.

Un autre souffle

LE SOIR TOMBA d'un seul bloc, sans nuance, comme un rideau qu'on aurait laissé glisser trop vite. Ganko rentrait lentement. Rien ne pressait, mais tout était lourd. Il avait longtemps marché sous les pins. Arrivé devant son cabanon, une brindille craqua derrière lui — un son bref, sec, comme la vieille serrure qu'on aurait forcée jadis au burin. Il se retourna, un vieux réflexe qui lui restait... mais cette fois, rien sur la branche.

Le silence retomba, plus large qu'avant. Il fit glisser la porte. Le froid entra avant lui. Le cabanon était silencieux, plus grand qu'à l'ordinaire ; ou peut-être était-il simplement trop petit pour contenir le vide du jour.

Il posa son sabre dans son coin, ajusta le bois du foyer, alluma le feu. La flamme tarda. Les brindilles grésillèrent sans s'embraser, comme si elles hésitaient à vivre. Ganko souffla doucement, encore, attendit que le feu reprenne vie, puis encore. Chaque souffle était exact, mesuré, sans impatience.

Quand enfin une lueur rouge monta, il resta accroupi un mo-

ment, à la contempler. Il ne pensait à rien. Ou plutôt : il pensait à « ne rien penser », ce qui était la pire manière de ne penser à rien. Alors, pour tromper son indifférence, il mangea un morceau de viande séchée.

Le goût ne vint pas.

De guerre lasse, il posa le reste près de la porte, dans une assiette en bois ébréchée. Un geste presque automatique, comme on range ou comme on offre — sans savoir à qui. Et partit peupler ses nuits de rêves décolorés.



Au matin, Ganko ouvrit la porte pour remplir sa gourde. La neige avait recouvert le seuil. Un voile blanc, lisse, immobile. Il resta figé. Dans la neige, une série d'empreintes minuscules, aussi fines que des calligraphies hésitantes. Des pattes légères, tournées vers la maison. Puis les mêmes, s'en allant. L'assiette, elle, était vide. Il regarda longtemps. Un léger sourire, rien qu'une respiration un peu plus lente, comme si son corps voulait mémoriser ce moment sans se trahir.

Le soir venu, il posa un autre morceau de viande. Un peu plus gros, sans se l'avouer.



Les jours suivants, les traces revinrent. Toujours au matin, toujours timides. Parfois plus proches, parfois un peu reculées, comme si la neige elle-même hésitait.

Puis un soir, alors que le vent tapait contre les planches, Ganko sentit un souffle différent. Il se tourna et, dans l'ombre du mur,

un goupil gris se tenait immobile. Son pelage clair semblait retenir la lumière. Ses grands yeux d'un bleu pâle le fixaient avec une attention froide, sans hostilité.

Il ne bougea pas. Le félin non plus.

La pluie mit du temps à s'arrêter.

Alors le goupil hasarda à avancer une patte, l'arrêtant en l'air à mi-course. Puis la posa, et acheva son pas. Puis un autre. Puis un troisième, sans lâcher l'humain du regard.

Il s'approcha du feu, lentement, s'octroyant le coussin en tissu, s'y coucha, posa sa tête sur ses pattes, ferma les yeux. Comme chez lui.

Ganko resta debout. Il observa la petite forme grise respirer au rythme du feu. Il se dit que ce n'était qu'une bête affamée, qu'il n'y avait pas lieu de s'émouvoir... Puis il s'assit, à deux pas de l'animal, sans un bruit.

Un long moment passa.

Le goupil ouvrit les yeux, la lueur du brasier reflétée dans ses iris bleus. Il regarda Ganko, sans peur, sans demande — comme s'il reconnaissait cet humain, étranger quelques instants auparavant.

Ganko inclina légèrement la tête, un geste imperceptible et universel, plus ancien que les mots. Le kitsune répondit par le même geste — mais cette fois, avec la grâce d'une chose qui comprend plus qu'elle ne devrait. Juste une solitude qui venait d'en reconnaître une autre — et qui, pour une nuit au moins, avait décidé de s'approcher du feu. Aucune des deux n'avait prévu cela ; mais pour une fois, aucune ne tenta de l'éviter.

La mue

LE MATIN était blanc et rude. Le soleil, haut et sec, frappait la roche comme un forgeron son enclume.

Ganko montait la paroi enneigée sans hâte, sabre au flanc, silence au cœur.

Un homme, en contrebas, lui cria quelque chose — un avertissement peut-être, ou une sollicitude. Sa main agitant un petit flacon : onguent protecteur, écran contre le feu du ciel.

Ganko secoua la tête, sans arrogance. Seulement une décision, tranquille. Il savait ce qui viendrait. Les lèvres fendues. La nuque écorchée. La peau qui se soulève, floconneuse, comme les feuilles mortes à l'automne. Il ne s'en plaignait pas.

Au troisième jour, le vent du col arracha les lambeaux de son visage comme on pèle un fruit mûr. Il les sentit voler dans l'air, tels des aveux abandonnés.

Le soir, accroupi près du feu maigre, il effleura sa joue, nue comme un bol de riz lavé. Et il sourit, un peu.

Ce n'était pas une souffrance.

C'était une mue.

La prison de l'éternité

IL NE SAVAIT PLUS depuis combien de temps il attendait. La lumière avait changé cent fois, passant de l'or au plomb, du feu à l'ombre. Les saisons n'avaient plus de nom, les jours n'avaient plus de contours. Tout s'était étalé, affadi, comme un thé laissé trop longtemps à infuser.

Et Ganko était là, assis, le sabre encore noué à sa hanche. Il ne le portait pas par prudence. Il le portait parce qu'il le devait. Parce qu'on n'attend pas sans être prêt.

Il n'attendait personne.

Ou plutôt : il n'attendait *plus personne*.

Il attendait *quelque chose*.

Un signe. Une rupture. Une voix dans le silence. Un coup frappé à la porte, ou une lame tirée contre la sienne. Mais rien ne venait. Rien ne venait jamais.

Il avait cessé d'y croire, bien sûr. Mais cela n'avait rien changé. L'attente n'avait pas besoin d'espoir pour survivre. Elle se nourrissait de vide, de fatigue, de souvenirs rongés par l'oubli.

Il s'était surpris, un soir, à inventer des histoires. Il feignait

d'entendre des pas, de percevoir une ombre. Il se levait, passait la main sur la poignée. Et restait immobile. Il jouait son propre bourreau, dans une mise en scène absurde où seul le public manquait.

Il se souvenait du *zen*, du sabre, du vide. Mais l'attente n'était pas le vide.

L'attente était un *plein*.

Un trop-plein.

Une chambre saturée d'un air que l'on ne peut plus respirer.

Un jour — ou une nuit — il sortit. Il marcha jusqu'à une jetée. La même où quelqu'un l'avait autrefois accueilli dans sa vie. La même où il avait autrefois dit adieu à quelqu'un. Il ne savait plus.

Le vent était glacial. Il ferma les yeux.

Il ne tomba pas.

Il n'en avait pas besoin.

Il avait compris que ce n'était pas la venue qui comptait, ni l'objet du désir.

Ce n'était pas la personne, ni la parole, ni l'affrontement.

Ce qui faisait mal, ce qui tuait lentement, c'était que l'attente ne finirait jamais.

Car tout ce qui pouvait clore l'attente était déjà passé.

Et lui restait.

Le creux de la fête

LE MATIN ÉTAIT VENU TROP VITE, gris, pointu. Les nuages s'effilochaient sur les toits bas, mêlés aux relents lourds de bière éventée et de graisse figée. Dans les ruelles, l'odeur acide des feux éteints traînait encore, comme un reproche. Ganko, drapé dans sa tunique de toile trop stricte pour l'heure, descendit au village sans savoir pourquoi. Peut-être par nécessité vague : se rappeler qu'il existait encore un monde bruissant, au-delà des pins et de ses *kata*. Ou alors parce qu'il ne s'était pas encore libéré du poids d'être humain.

Il traversa la place lentement. Les étals demeuraient encombrés des restes de la veille : broches calcinées, gobelets renversés, fruits écrasés collant aux planches. Des hommes repus bâillaient derrière leurs tables, leurs ventres gonflés comme des outres. Les femmes, le fichu de travers, riaient fort, appuyées contre les bancs, dans un éclat de voix trop cru pour cette heure. Des enfants couraient en tous sens, chassant la dernière pièce tombée, le dernier bonbon oublié.

Ganko voulut s'asseoir au bord du puits, pour disparaître un instant dans la neutralité de la pierre. Mais une voix s'éleva :

— Eh, l'ermite ! Viens donc parler avec nous, toi qui fais le mort parmi les vivants !

Un homme large, le front brillant de sueur, levait sa chope vers lui :

— Bois avec nous, toi qui refuses tout ! Ici, on ne salue pas le vide : on le remplit !

Autour, les rires crépitèrent comme des bûches encore vertes. Ganko hésita. Pour la première fois depuis longtemps, il n'était pas tout à fait invisible. Cette lumière banale mais crue décapait les restes de silence auxquels il tenait. Il s'approcha pourtant, comme on tend la main vers une flamme qui brûlera.

Un garçon lui lança une galette chaude, fourrée à la viande :

— Prends !

Il avança la main, s'inclina à peine. La farce simple du pain montait à son nez. Mais à peine eut-il touché la croûte que déjà la galette tombait, piétinée dans la poussière. Éclat de rires.

— Faut te baisser, vieil ours ! Tu n'es pas au sommet, ici !

Il aurait pu répondre. Il se tut. Un autre dit, goguenard :

— On dit qu'il chante au vent, celui-là !

Un troisième renchérit :

— Il compte les pierres et croit qu'elles le regardent !

La honte monta, froide, insidieuse. Elle s'insinua dans les jointures comme un hiver hâtif. Ganko sentit le poids de chaque œil sur sa nuque, le picotement de la raillerie sous sa peau,

plus vif qu'une estafilade. Et plus que tout cela, c'était surtout le besoin d'avoir tendu la main, d'avoir voulu, lui aussi, une place dans ce vacarme, qui lui collait piteusement à la peau. Il se savait trop tardif, trop étranger pour les fêtes ; et pourtant, il avait cédé au besoin, encore, d'un peu de chaleur partagée. Voilà la vraie morsure : moins l'insulte, l'aveu qu'il restait humain, trop humain, dépendant, vulnérable au rire des autres.

Enfin, une jeune femme s'approcha. Ses joues étaient rouges de vin, ses yeux brillants de malice :

— Il n'est pas méchant, dit-elle, il est juste... tombé du chemin. T'as perdu le sens de la fête, Ganko, ou bien c'est la fête qui t'a perdu ?

Il tenta de sourire. Le geste fut sec, maladroit, malhabile, comme une entaille mal portée. Il se baissa, ramassa la galette brisée, tenta de recueillir la farce, et serra le tout dans sa main.

— On ne choisit pas le lieu de la fête, murmura-t-il. On habite le creux qu'elle laisse.

Personne ne l'écoutait plus. Déjà la farandole reprenait, éclatante, jetant derrière elle le lambeau du silence. Les rires se diluèrent dans le vacarme, et sa voix s'éteignit comme un écho trop faible. Alors il s'éloigna. Le pas mesuré, sans empressement, gardant la dignité du départ comme on garde la dernière braise d'un feu mort. Les pierres crissaient sous ses sandales. Derrière lui, la musique grossière s'élevait encore, comme une insulte inutile.

Le soir, dans son cabanon, il émietta la galette entre deux

pierres pour les fourmis et tendit la viande hachée au kitsune, appâté par l'odeur. La lune, pâle, filtrait par l'entrebâillement. Il contempla longuement la poussière qui collait encore à sa paume.

— Merci, dit-il tout bas, d'avoir laissé la honte me tenir compagnie. Elle n'a pas ri, elle. Elle est restée jusqu'au bout.

Et ce soir-là, il dormit plus lourdement que de coutume, comme si l'humiliation lui avait enfin rendu un peu de chair.

obZen

LE KITSUNE DORMAIT roulé en boule près de l'âtre, son souffle régulier soulevant à peine sa fourrure grise. La braise se tassait lentement, exhalant cette chaleur qui semble venir d'un autre temps. Ganko, assis juste à côté, prenait soin de son sabre. Les gestes étaient mesurés, presque paresseux, mais sans la moindre approximation : toujours de la garde vers la pointe, huiler, essuyer, observer le fil de la moindre aspérité, recommencer. Les mains, toutes calleuses qu'elles soient, soignaient l'acier avec attention. Les yeux suivaient la lumière qui glissait sur le métal comme on suit un ruisseau.

Une pensée, ancienne et neuve à la fois, vint s'installer : on donne sa confiance comme on agrippe une lame à pleine main. On sait que l'on sera coupé, et on la tend quand même. *Afin* d'être coupé.

Elle appela les souvenirs de la semaine passée.



La première est venue un matin de marché. Un vieil homme s'était plaint de ne plus pouvoir porter ses sacs. Ganko les

avait pris sans un mot et les avait portés jusqu'à sa porte. L'homme avait fermé derrière lui sans se retourner. Ni merci, ni regard. Il n'en fallait pas plus. Ganko avait laissé ses mains vides redevenir légères.

Le deuxième souvenir était moins trivial. Un voyageur, de passage, avait partagé le feu et le *sake*, parlant de fraternité et d'hospitalité. Puis, le matin venu, il était parti avec le petit couteau que Ganko utilisait pour tailler les copeaux d'allumage. Il l'avait pris en le rangeant dans sa propre besace, avec l'assurance de celui qui croit qu'un cadeau tacite lui a été fait. Ganko n'avait rien dit. Ce n'était pas un cadeau. Ce n'était pas un vol. C'était juste la suite logique d'avoir tendu la main.

Le troisième souvenir avait plus de morsure. Un jeune disciple, qu'il avait un peu formé, avait répété en ville une phrase tronquée, lui prêtant des intentions qu'il n'avait jamais eues. Ganko avait appris l'histoire par un marchand, et n'avait pas corrigé. Pourquoi ? Parce que corriger, c'est vouloir rattraper ce qu'on a laissé filer. Et lui avait choisi, dès le départ, de le laisser filer.



Chaque geste sur la lame rendait les souvenirs plus nets, mais aussi plus légers, comme si la patience du métal absorbait le reste. Ganko regarda la porte fermée. Derrière, le monde continuait à trahir, à se dérober, à prendre plus qu'il ne donne. Mais il savait : la confiance n'était pas un marché. Elle n'était pas une naïveté. Elle n'était pas une grandeur d'âme. C'était une *décision*.

On croit, non par ignorance des coups à venir, mais pour

s'exposer à eux. On tend la main, non pour qu'elle soit saisie, mais pour lui rappeler qu'elle peut encore s'ouvrir. On sait qu'elle sera mordue. C'est précisément la raison pour laquelle on l'offre — c'est ainsi qu'on reste vivant.

La lame brillait sous la lueur du foyer. Ganko plia le chiffon, le posa à côté de la coupelle d'huile, et se laissa aller contre le dossier du siège. Le kitsune ronronna doucement, remua un peu dans son sommeil, étira une patte, et retomba dans sa torpeur. La pièce était pleine d'un calme que rien n'exigeait. Dehors, le froid montait. Dedans, il restait la chaleur, et la certitude tranquille d'avoir refusé la paix et la prudence, et d'avoir choisir l'ouverture, même dans la morsure.

Il sortit. Sur le muret, un corbeau l'attendait. Ganko posa à ses pieds un morceau de viande séchée. L'oiseau pencha la tête, happa la viande, et s'envola sans un cri. Sûrement reviendrait-il un jour lui crever les yeux.

Ganko sourit. La main restait tendue.

Un royaume de rien

L' AUBE N'ÉTAIT ENCORE qu'un soupir pâle lorsque Ganko ferma la porte de son cabanon. L'air, humide et coupant, portait une odeur de terre retournée et de bois mouillé. Dans le village, rien ne bougeait : les toits sombres, encore chargés de neige de la veille, semblaient dormir ; une lampe soufflée depuis longtemps gardait au carreau une trace de buée figée.

Il n'avait prévenu personne. Il n'avait aucune raison à donner, aucune explication à offrir. Il avait simplement senti, sans y mettre de mots, un mouvement intérieur : une impulsion, un frémissement presque imperceptible, comme une pensée qui n'aurait même pas eu besoin d'être pensée. Alors il avait noué sa veste, ajusté la lanière de son sac, et était parti.

Les premiers pas le menèrent à travers les ruelles étroites, où le givre craquait sous les sandales. Il traversa la grande place vide, où trônait un vieux pin retenu par trois haubans ; l'arbre oscillait lentement dans le vent, silhouette sombre sous un ciel encore décoloré. Tout au fond du village, le chemin s'incurvait autour d'un temple. Le bâtiment, simple et rustique, portait des offrandes flétries : un bol de riz vidé, une lanterne renversée

par le vent, des rubans déteints. Ganko ne s'arrêta pas. Il jeta un bref regard aux statues endormies sous leur manteau de neige, aux *sūtra* délavés qui pendaient des poutres, et continua sans ralentir. On aurait pu prendre cela pour de la provocation orgueilleuse, alors que ce n'était qu'une naïve indifférence : il n'en attendait rien. Le bois taillé, les cloches, les symboles, les prières... rien de tout cela ne l'avait jamais accompagné dans la vie ni dans la montagne. Les dieux étaient pour les autres. Pour lui, il n'y avait que la pierre, et elle n'avait jamais répondu à personne.

Le sentier commençait juste derrière. Il s'enfonçait dans une bande d'arbres serrés, encore lourds de nuit. La lumière montait lentement, comme si elle hésitait à pénétrer cette forêt. Ganko inspira profondément, sentit l'odeur d'humus et de feuilles en décomposition, et entra dans la pénombre. Un pas puis un autre, la montagne l'attendait. Enfin.



La forêt humide enveloppait tout. Les arbres gouttaient encore de la neige tombée dans la nuit, et les troncs, recouverts de mousse sombre, semblaient absorber la lumière naissante. Le sol était spongieux, couvert d'aiguilles mortes. À chaque pas, la terre cédait légèrement, comme si elle respirait. Ganko avançait sans hâte. Le froid, d'abord discret, glissait par vagues sous sa veste. Des nuages bas filaient entre les branches, effleurant les épaules, les joues, les doigts.

Après quelques heures de montée, la forêt se fit moins dense. Les feuillus cédèrent la place aux conifères élancés, les troncs devenant plus droits, plus secs. La lumière y pénétrait mieux,

mais l'air s'y faisait plus piquant. L'odeur de résine, chauffée par un soleil discret montait par bouffées. On entendait parfois le battement d'ailes d'un corbeau, la chute d'une pomme de pin, le craquement d'une branche trop lourde de neige.

Puis les conifères s'espacèrent encore. Les arbres devinrent des silhouettes isolées dans un vent plus vif. Le sol, couvert d'herbes sèches, s'inclinait davantage ; des touffes roussies par le gel pliaient sous les rafales, dessinant des vaguelettes immobiles. Le paysage semblait respirer autrement, avec un souffle plus long, plus âpre. Ganko resserra la sangle de son sac. Le vent lui fouettait les joues, et son souffle formait de petites volutes blanchâtres qui disparaissaient aussitôt.

Plus haut, l'herbe céda aux pierres. Des éboulis s'étendaient en longues coulées grises, inertes, stériles. Chaque pas y générait un bruit sec, métallique, comme si la montagne sonnait creux sous la couche de cailloux épars. La cadence se ralentissait naturellement ; le sol roulait sous les semelles, les jambes devaient ajuster, corriger, se stabiliser. Il n'y avait plus d'odeurs ici, plus que le minéral, l'air et la lumière.

Il fit une pause sur une dalle plate. Le village avait disparu depuis longtemps derrière les nuages. Devant lui, la montagne se dressait en un immense mur pâle, strié de veines sombres. Aucune trace, aucune présence, aucun chemin. Uniquement cette blancheur désolée, si solidement ancrée et pourtant extérieure au monde.

Il reprit la marche sans réfléchir. Le souffle plus court, le froid plus incisif. Le vent montait des ravines comme un cri étouffé. Les premières neiges apparurent peu après : d'abord

des plaques minces, presque translucides, collées à l'ombre des rochers ; puis des étendues plus épaisses, qui étouffaient les bruits et donnaient au paysage un aspect irréel. Chaque pas y laissait une trace nette, vite déformée par le vent.

Le monde se dénudait. Chaque centaine de mètres effaçait une chose : la forêt, les odeurs, les bruits, puis même les couleurs. Il ne restait bientôt que le blanc, le gris, le souffle.

Ganko ne pensait à rien. Ou plutôt, sa pensée s'effilochait dans le rythme de ses pas, dans la morsure du froid, dans les variations du vent. C'était pour cela qu'il montait : pas pour conquérir quoi que ce soit, pas pour atteindre quelque sommet ou quelque révélation. Il laissait cela aux grands mystiques, à ceux qui voyaient même dans l'acte le plus anodin une inspiration céleste, un message transcendant sur l'existence. Ganko se laissa prendre par la montagne, et entra dans cet espace où le monde ne demandait plus rien et où l'esprit cessait de fabriquer des questions.

Au-delà de la dernière langue de conifères, la montagne changea de visage. Devant Ganko, la montagne ne proposait plus de chemin : seulement une ligne logique, dictée par les reliefs, les couloirs enneigés, les ressauts de roches claires. L'approche prenait fin ici, au pied de ce qui n'appartenait plus au monde des vivants mais à celui des forces impersonnelles — le froid, la gravité, la pente. Il ajusta les sangles de son petit sac, resserra le foulard autour de son cou, puis se lança.

Ce fut d'abord une longue traversée dans une neige irrégulière, parfois croulante, parfois gelée en dalles minces qui sonnaient sous ses pas comme des porcelaines prêtes à casser. Le vent

montait en rafales du fond de la vallée, assez fort pour pousser le corps, pour le déséquilibrer. Chaque souffle semblait effacer la chaleur du précédent.

Au-dessus, un ressaut rocheux. Les doigts cherchaient des prises dans des fissures glacées ; les semelles mordaient mal dans le granit poli par les avalanches successives. La progression était lente, méthodique, sans bravade, dans une attention accrue par le danger.

Plus haut encore, la neige reprit le dessus. Un couloir étroit, incliné, s'ouvrait vers l'obscurité. Le jour déclinait déjà, il fallait trouver un endroit où passer la nuit. Ganko sentit, sans la regarder, l'ombre immense d'un sommet se prolonger au-dessus de lui, comme une masse prête à verser. Il continua malgré tout, jusqu'à ce qu'un replat maigre, à peine élargi par un ancien bloc arraché à la paroi, offre l'illusion d'une plateforme. C'est là qu'il s'arrêta, au bord du vide, au cœur de ce qui n'appartenait plus à personne.



La nuit tomba d'un seul coup, comme une pierre dans un puits. Le ciel, d'abord bleu cendre, bascula vers un noir saturé, silencieux. La montagne perdit sa forme, ne devint plus qu'une masse sans contours, une présence aveugle. À l'abri relatif d'un bloc rocheux, Ganko dut tasser du pied la couche épaisse de neige glacée en surface. Il dégagea une zone pour s'asseoir, posa son sac, souffla dans ses mains pour y ramener un peu de chaleur.

À cette hauteur, les vents de quatre directions se rencontraient pour jouer un contrepoint aléatoire, sifflant dans les interstices

de la roche, frappant les pans de vêtement, faisant claquer les cordelettes de son sac. Ganko tira sa capuche, resserra son manteau, s'assit contre la paroi.

Tout devint immobile.

Il n'y avait plus de lumière. La lune ne voyait pas cette face de la montagne ; les étoiles étaient des points rares, effacés par les nuages qui s'effrangeaient par les sommets environnants. Seules les ombres existaient : longues, acérées, mouvantes. Elles dansaient à la lisière de sa vision, se mêlant aux rochers, à la neige, au rien.

Le froid s'insinuait sous les couches, dans les doigts, entre les omoplates. Les tremblements venaient par vagues. Respirer devenait un effort, comme si chaque inspiration devait traverser une paroi de verre. Ganko serra les genoux contre lui. Il n'y avait personne, rien, seulement ce noir absolu. La solitude n'était pas une impression : c'était une matière, dense, lourde, presque palpable.

Par moments, il lui semblait entendre quelque chose : un craquement sec dans la neige, le grondement lointain d'une plaque qui se détache, un souffle venu de nulle part. Il savait qu'il n'y avait rien —mais le corps, lui, cherchait des formes, des présences, des menaces, et fabriquait des contours dans cette obscurité parfaite. Les ombres se penchaient vers lui, le vent chuchotait à son oreille, les rochers paraissaient avancer d'un pas à chaque rafale. L'esprit peuplait le vide pour résister à la nuit des hauteurs.

Il posa une main contre la roche à côté de lui : elle était glacée, hostile, indifférente. Il ferma les yeux, mais l'obscurité derrière

ses paupières était plus lourde encore. Enfin, une peur primitive, nue, sans visage, se forma dans sa poitrine. Ce n'était pas celle, bien connue, des idées, des phantasmes, des problèmes fabriqués pour se donner de l'importance — c'était celle qui vient de la nature, du corps, du froid, du vide.

Le silence grandit autour de lui, prenant toute la place. Un silence plein, épais, vivant ; un silence qui n'attendait rien, qui ne promettait rien. Qui n'avait besoin de personne. Ganko se laissa aller contre la paroi, grelottant, les dents serrées. Son souffle formait de petites nuées qui se perdaient aussitôt dans la nuit.

Il resta ainsi, immobile, des heures peut-être. Le froid, la faim, la fatigue, la frousse, les quatre *f* qui érodent la volonté : tout se fondit dans un même bloc d'existence. Il ne pensait plus. Il était simplement là.

Il comprit confusément, à cet instant, pourquoi il était monté. Pas pour voir quelque chose, mais pour être vu : éprouvé, dépouillé, jugé.

Et la peur vint. Sans forme, sans raison, une peur qui n'avait besoin de rien pour naître.

Il ne bougea plus jusqu'à ce que le noir commence, très lentement, à se défaire. Très loin, l'aube hésitait encore.



L'aube brisa lentement la nuit, d'abord comme un souffle pâle derrière les crêtes, puis comme une fine ligne d'or qui grignotait les ombres. La montagne reprenait sa forme minérale. Elle n'offrait aucune clémence — seulement des reliefs, des angles,

une rigueur ancienne.

Ganko se redressa, engourdi. Ses doigts étaient raides ; le froid avait gagné les jointures. Il frappa deux fois ses mains l'une contre l'autre, secoua la neige de ses épaules, rangea son sac. La descente pouvait commencer.

La neige crissait sous ses pas. L'air devenait plus dense, et le monde se réchauffait très lentement : un souffle de lumière sur un rocher, un éclat dans une fissure, un corbeau solitaire qui prenait son vol. La montagne, qui la nuit semblait vouloir absorber toute vie, devenait de nouveau un espace de pierre, de vent, de pente — dangereux, certes, mais lisible.

Des heures passèrent. Il laissa derrière lui les pierriers, puis les herbes battues par le vent, puis les premiers arbres. Vers midi, l'air devint plus doux. La neige disparut des branches. La forêt reprit son odeur de terre humide. Ce fut là, en franchissant un sentier bordé de fougères encore alourdies de givre, qu'il aperçut la boule grise qui l'attendait.

Le kitsune était assis sur une pierre plate, queue enroulée autour des pattes, oreilles droites. Ses yeux d'azur semblaient luisants, irrités, soulagés — ou les trois à la fois.

— Je savais que tu reviendrais, dit le compagnon d'une voix tranquille, sans intonation. Il parlait comme on remarque un changement de lumière. « J'ai cherché ton odeur toute la matinée. Je ne la trouvais plus. Et je ne savais pas si c'était la neige qui t'avait effacé... ou autre chose... Tu aurais pu mourir. » Il n'y avait ni reproche ni effroi dans la phrase, seulement un constat nu.

Ganko s'assit sur un tronc renversé, posa son sac à côté de lui. La fatigue retombait lentement, comme une vague qui se retire.

— Peut-être, répondit-il simplement.

Le kitsune remua les oreilles et frémit des mosutaches, irrité par cette réponse trop brève.

— Pourquoi t'être mis en danger dans un endroit pareil ? Le froid, le vide... tu n'es pas obligé. Personne ne t'y poussait.

Ganko contempla un instant la forêt. La lumière passait par plaques à travers les branches, formant des taches mouvantes sur le sol.

— Justement, dit-il. Personne. Pas un seul être ne savait où j'étais. Je pouvais faire demi-tour à chaque instant... ou continuer. C'était à moi de choisir. On croit souvent que notre vie est un cercle fixe, un territoire tracé depuis longtemps. Mais ses frontières sont souples, et il n'appartient qu'à nous de les former, et les déformer. Chaque fois que je fais quelque chose d'inconfortable, d'incertain, d'un peu fou, dont j'ignorais la possibilité... la frontière de ma vie se déplace. Elle s'étire, et ce qui était impossible devient simplement... au bord. Accessible.

Le kitsune se rapprocha, sa queue frôlant la mousse humide.

— Mais pourquoi ce besoin de repousser les frontières ? La vie pourrait être tranquille. Stable, à faire la sieste au coin du feu.

— La tranquillité... c'est un piège. Sans jamais rencontrer une vraie peur, réelle, tangible, alors l'esprit en fabrique. Il invente des peurs à partir de rien, simplement pour se sentir exister. Il s'agite, il se crispe, il souffre pour des choses qui ne méritent

même pas un froncement de sourcil. Regarde les voyageurs au moindre imprévu : un retard, une porte fermée, un contre-temps. Ils paniquent comme s'ils allaient mourir alors qu'ils sont entourés de chaleur, de nourriture, de sécurité. Leur esprit a tellement oublié ce qu'est un vrai danger qu'il transforme la plus petite contrariété en montagne.

Il marqua une pause.

— Regarde-toi : quelques minutes de décalage au remplissage de ta gamelle que déjà tu imagines être condamné aux tourments de la faim éternelle. Moi... je préfère affronter de temps en temps une peur qui a un corps. Une peur qui peut me casser un os, me geler les doigts, me faire tomber. Et ainsi, mon esprit reste tranquille le reste du temps, et ne s'emballe pas pour un souffle de vent ou un bruit de porte qui claque.

Le kitsune observa Ganko longuement, sans cligner.

— Et cette nuit ?, demanda-t-il enfin. Tu as eu peur ?

Le souvenir de la nuit noire sur la paroi glacée revint comme une lame froide. Le vent qui s'engouffrait sous ses vêtements. Le vide invisible. Les ombres qui se déformaient. La peur primitive, totale.

— Bien entendu, répondit-il.

Le kitsune s'approcha encore, posa sa tête contre la jambe de Ganko. L'humain caressa lentement la fourrure cendrée, encore fraîche de rosée. Ils restèrent ainsi un long moment, silencieux, enveloppés par les bruits légers de la forêt.

Puis ils prirent la route du retour.



Le soleil déclinait déjà lorsque Ganko poussa la porte de son cabanon. Le kitsune lui emboîta le pas, secouant ses pattes pour chasser les brindilles. L'intérieur avait l'odeur familière du bois sec et du pain cuit. Une lumière dorée tombait par la petite fenêtre.

Ganko posa son sac, défit sa veste encore humide. Ses épaules brûlaient d'une fatigue lourde mais douce. Il s'assit sur son banc, étira ses doigts encore engourdis. Le silence du cabanon contrastait avec le vide assourdissant de la nuit précédente. Ici, tout était simple. Tout était petit. Tout était sans menace.

Il leva les yeux. Une goutte tomba du plafond. Puis une autre. Deux bruits nets, réguliers, presque sereins : plic... ploc...

Le kitsune redressa les oreilles.

— Tu devrais vraiment réparer ça.

Ganko haussa les épaules.

— Un peu de pluie ne va pas me tuer.

Le kitsune eut un petit rire étouffé.

— Après tout... tu n'as pas peur.

Décadanse

L'AUBE S'ÉTAIT LEVÉE SANS ÉCLAT, plongée dans le brouillard et le silence. Dans la clairière, le sol restait gorgé de rosée. Ganko fit craquer ses jointures, roula ses épaules, déplia ses genoux et saisit le sabre d'entraînement, une rame lourde et excessive en bois massif. Rien d'extraordinaire : un matin comme tant d'autres, un outil ordinaire, un corps déjà fatigué avant même d'avoir commencé. Pourtant, c'était précisément là que tout se jouait.

Il leva la lame. Première coupe. Une respiration. Deuxième coupe. Encore.

Le geste, d'abord ample, cherchait sa fluidité. Les muscles s'étiraient, la chaleur gagnait les tendons, la nuque se déliait peu à peu. Chaque *suburi* n'était qu'un trait d'air, invisible, mais il le vivait comme une entaille réelle, une coupe portée au monde.

Au bout d'une centaine, la sueur perla. Son dos se voûtait légèrement, ses mains glissaient sur la *tsuka*, déjà rougies. Il essuyait d'un revers, reprenait, recommençait. Le rythme était

régulier, presque mécanique : lever, trancher, crier, revenir, inspirer, expirer. Pourtant, dans cette mécanique, il n'y avait pas d'automatisme. Il fallait tenir la présence, ne pas laisser le corps voler seul, sans l'esprit.

Deux cents, trois cents. La respiration devint plus lourde. Chaque mouvement tirait sur les épaules comme une morsure. La douleur s'insinuait dans les poignets, dans les coudes, dans les lombaires. Il serrait les dents, ne ralentissait pas. Plus la brûlure montait, plus il s'obligeait à maintenir le rythme, encore et encore, sans faiblir. Le sabre coupait toujours le même air, mais l'air, lui, n'était jamais le même. L'humidité du matin s'épaississait, chaque expiration nimbait son visage. Ses pieds labouraient le sol humide, creusant une ornière invisible à force de piétiner la même terre. Son corps devenait la trace de sa propre obstination.

Quatre cents, cinq cents. Le souffle arrachait des grognements involontaires. Son épaule gauche craquait à chaque descente, une douleur sourde s'installait dans l'articulation, rappel obstiné du passage du temps. Mais il ne céda rien. Il n'y avait pas d'âge pour lever et trancher : seulement un geste à répéter jusqu'à ce qu'il cesse d'appartenir au corps. Alors, la cadence lancinante se transformé en une sorte de battement. Comme une danse sans musique, ou une prière sans dieu. La lame descendait, remontait, redescendait — toujours identique, toujours différente. Le monde se réduisait à ce balancement de métal et de chair.

À la six-centième frappe, ses mains n'étaient plus que deux blocs de feu. La sueur tombait en gouttes rapides, frappant la terre sombre. Il entendait son cœur cogner à l'intérieur de

sa poitrine, comme un second sabre martelant en écho. Son dos se raidissait, ses jambes tremblaient par moments, mais il forçait à corriger la posture, à rester droit, à maîtriser la contradiction d'être ferme et relâché en même temps.

Il savait qu'aucun spectateur ne viendrait applaudir, que personne ne verrait jamais ces coupes alignées dans l'air du matin. Il savait même que ce geste n'avait aucun but, aucun progrès tangible. Le sabre en bois ne deviendrait pas soudainement plus tranchant, ses bras pas plus jeunes, son souffle pas plus large. Et pourtant, il persistait.

Pourquoi continuer ? Qu'espérait-il atteindre, à répéter mille fois un geste qui n'entaillait que le vide ? Était-ce discipline, habitude, orgueil ? Peut-être rien de tout cela. Peut-être seulement la certitude obscure que ce mouvement, absurde en apparence, portait en lui une vérité que l'arrêt ne révélerait jamais. Alors il poursuivait, coup après coup, comme on s'enfonce volontairement dans une transe. Le sabre dans l'air, le corps dans la douleur, l'esprit suspendu entre fatigue et lucidité. Une danse, oui — mais une danse qui n'amusait personne, qui n'enflammait aucune salle. Une danse dans le vide, pour le vide.

Sept cents. Huit cents. Le bras obéissait encore, mais le corps criait. Les poignets se raidissaient, les doigts perdaient prise par instants. Chaque levée de sabre semblait plus lourde que la précédente, chaque descente arrachait un soupir rauque. Il savait qu'il n'était plus porté par la seule force musculaire : autre chose devait prendre le relais, ou il s'effondrerait.

Alors, sans qu'il ne le décide vraiment, des images vinrent.

Un visage de femme, d'abord — flou, indistinct, mais assez doux pour adoucir une douleur d'épaule. Il y avait eu des matins plus légers, des corps mêlés dans l'ombre, des rires jetés comme des étincelles. À ce souvenir, il souleva la rame une fois de plus, presque avec aisance. Puis d'autres visions surgirent : des montagnes traversées, des parois gravies à force de doigts gelés, le vent en plein visage au sommet. Les muscles se gonflèrent de ces souvenirs, comme si chaque victoire passée injectait une nouvelle énergie dans ses tendons.

Neuf cents. Mille. Il haletait, le front trempé. Mais son esprit appelait encore des mirages pour soutenir l'armature brisée de son corps. Des héros médiévaux, luisant d'armures, qui frappaient dans la poussière. Des dieux sévères, punissant et bénissant tout à la fois. Parfois même une vague promesse de repos éternel, comme si la mort, accueillante, pouvait être l'ultime récompense. Ces pensées n'étaient pas choisies. Elles s'imposaient comme des secours invisibles, des calories mentales avalées sans mastiquer. À chaque image, la fatigue reculait d'un pas, et il pouvait recommencer. Lever. Trancher. Revenir.

Mais bientôt, il surprit son propre esprit à l'œuvre. Il se vit convoquer ces illusions comme on gobe une pilule. Il se vit tendre la main vers les mêmes visions que celles qui bercent les foules : l'amour pour consoler, l'héroïsme pour galvaniser, le divin pour pardonner. Lui qui se croyait différent, lucide, sans fard — il comprit qu'il ne faisait pas autre chose que survivre grâce à des mensonges utiles.

La pensée le mordit plus violemment que la douleur de ses coudes. Était-il donc pareil aux autres ? Un homme qui meuble

la souffrance de songes pour ne pas la voir ? Lui qui répétait mille fois un geste pour se tenir debout, était-il réduit à se nourrir des mêmes phantômes que les veilleurs de temple, que les amants en mal d'éternité, que les vieillards qui se racontent encore qu'un dieu les attend ?

Il voulut écarter les images. Mais déjà elles s'accrochaient : un parfum ancien, une caresse, une victoire, un éclat de rire. Leurs fils se mêlaient à ses muscles, tiraient ses bras, lui donnaient la force de continuer. C'était une évidence : sans elles, il s'écroulerait. Alors il sourit — un sourire bref, amer, mais lucide. Oui, il rêvait pour survivre. Comme tout le monde. Et ce constat, loin de l'abattre, le réveilla davantage encore.

Mille cent. Mille deux cents. Ses bras n'étaient plus des outils, mais deux charbons ardents. Chaque levée de cette rame alourdie arrachait une plainte étouffée, chaque descente mordait dans les articulations comme une scie émoussée. Le corps ne voulait plus. Et pourtant, il continuait, mû par un esprit simplement, puérilement entêté.

Les images revenaient, désobéissantes. Visages, montagnes, éclats de gloire, murmures de divinités. Elles ne faisaient pas disparaître la douleur — au contraire, elles l'aiguisaient. Plus il s'y accrochait, plus elles mettaient en relief le supplice du présent. Comme si le rêve et la souffrance s'augmentaient mutuellement.

Alors la lucidité tomba sur lui comme une pierre : ce n'étaient pas les illusions qui le soutenaient. C'était leur *intensité*. Ce n'était pas la promesse d'un ailleurs — c'était le surcroît de réel qu'elles apportaient, dans leur excès même.

Il comprit que ce qu'il réclamait, ce n'était pas l'évasion, mais l'incandescence. Que ce simple bout de bois lui donne seulement un peu plus de ce qui est. Pas une autre vie, pas un autre monde, pas un dieu ni une chimère : seulement ce surplus de force, de sueur, de feu, qui transforme le supportable en vérité. Son corps martyrisé devint le miroir exact de ce principe. Les épaules, les poignets, le dos criaient de douleur. Mais loin de chercher à les anesthésier, il s'y plongeait plus profondément. La douleur était la preuve qu'il ne fuyait pas. Elle était le réel, concentré, cristallisé. Plus il la serrait, plus elle lui appartenait.

Il continua à lever et trancher. Mille trois cents. Mille quatre cents. Le sabre, lourd comme un rocher, semblait lui échapper à chaque geste. Ses jambes vacillaient, ses mains tremblaient. Mais chaque coup, arraché au gouffre, devenait un éclat de vérité nue. Il n'y avait plus de spectres, plus de rêves, plus de dieux. Seulement le corps en feu, le souffle arraché, la lame qui s'abattait encore. Et dans cet excès même, dans cette répétition jusqu'au délire, il toucha une sorte de présence absolue. Ce n'était pas une victoire. Pas un salut. Rien qu'une lucidité rugueuse : la seule richesse, c'était d'aller plus profond, de serrer plus fort, de souffrir sans détour, et de sentir que dans cette intensité, le monde devenait enfin réel.

Mille cinq cents. Ses yeux brouillés de sueur, il continua, un sourire sec aux lèvres. Ce n'était plus une fuite. C'était une descente — et il avait choisi de ne pas s'arrêter.

Mille six cents. Mille sept cents. Le nombre avait cessé de compter. Il n'y aurait pas d'apaisement : ni le repos, ni la victoire, ni l'oubli. La douleur ne disparaîtrait pas en s'arrêtant, pas plus qu'en se réfugiant dans un rêve. Il le savait mainte-

nant. S'arrêter, c'était consentir à l'anesthésie. Rêver, c'était consentir au mensonge.

Alors il choisit le troisième chemin : continuer. Non pas pour dépasser la souffrance, mais pour l'accomplir. Non pas pour atteindre une délivrance, mais pour creuser jusqu'au fond. La seule vérité se trouvait dans la descente elle-même, dans l'abandon de toute espérance de fin.

Ses *suburi* devinrent autre chose. Ce n'étaient plus des coupes d'entraînement, ni même une discipline. C'était une danse, mais une danse tordue, une danse dans la chute. Chaque mouvement, brisé et tremblant, se chargeait d'une beauté paradoxale : l'élégance des corps jeunes avait disparu, supplantée par la noblesse de celui qui accepte de brûler jusqu'au dernier souffle.

La sueur coulait en torrents, ses mains à vif glissaient sur la poignée, son souffle se déchirait en halètements rauques. Et pourtant, dans ce chaos, il gardait une dignité implacable. Chaque geste arraché devenait une affirmation : je suis encore là, je ne me cache pas, je ne réduis pas le réel pour le rendre supportable. Il ne cherchait plus de sommet, plus de sens. Il avait choisi la célébration du corps qui tombe mais danse encore, la célébration de l'effondrement tenu comme un serment. Pas de salut, pas de promesse — seulement cette intensité nue qui donnait au présent une vérité inattaquable.

Quand enfin ses bras cédèrent et que la lame tomba dans la terre humide, il resta debout un instant, vacillant mais dressé. Le monde autour de lui n'avait pas changé : la brume, les pins, la clairière muette. Et en lui, tout vibrait encore de cette danse

brutale.

Il avait suivi la chute jusqu'au bout. Et dans cette descente, il avait trouvé l'unique chose qui ne pouvait pas lui être enlevée : l'authenticité d'avoir tout serré, sans détour.

Le deuxième matin

LE MATIN NE RESSEMBLAIT JAMAIS au précédent. Si le même soleil se levait, si la même brume se dissipait au-dessus des pins, si les oiseaux répétaient les mêmes trilles, Ganko savait qu'il s'agissait toujours d'un autre matin. Un début neuf. L'esprit du débutant s'offrait à qui acceptait d'entrer chaque jour comme s'il n'avait jamais vécu la veille.

Il se levait tôt, parfois avant même que la nuit ne cède. Dans son cabanon, le souffle du bois craquait dans les jointures. Ses pieds trouvaient le sol froid. Ses mains, presque sans conscience, se posaient sur le sabre. C'était là son premier geste : toucher la lame comme on salue un ami. Elle n'était pas un maître et encore moins un prolongement, mais le rappel que rien n'était jamais acquis à l'homme, et que la coupe du jour commençait à l'instant même.

Dehors, la rosée collait à ses sandales. La terre imprégnait ses pieds nus. Le vent fin passait sur ses épaules encore raidies. Chaque respiration s'éprouvait. Chaque mouvement devait être trouvé à nouveau, comme si le corps, loin de savoir, devait réapprendre. Il n'y avait pas de routine ; ou plutôt, la routine

était l'illusion qu'il fallait briser à chaque instant.

Ganko frappait l'air, lentement d'abord. La lame décrivait un arc silencieux, plus lourd qu'il ne paraissait. Dans l'élan, il ne cherchait pas la perfection, seulement l'oubli du geste d'hier. Les muscles connaissaient, mais l'esprit devait ignorer. Ses mains saignaient parfois, à force de tenir le manche enroulé de cuir. Il ne pensait pas. La douleur appartenait au matin autant que la lumière. Elle ne répétait pas hier, elle indiquait aujourd'hui. Le souffle rythmait tout. Inspirer — monter. Expirer — trancher. Inspirer encore — revenir. Expirer enfin — oublier. À chaque cycle, il naissait. À chaque cycle, il mourait. Le débutant vit mille fois le même geste, mais jamais le même monde. C'est cela qu'il cherchait, dans la patience sèche : le neuf sous le semblant de répétition.

Quand le corps chauffait enfin, il posait le sabre et allait courir dans la forêt. Les branches rampaient sur ses épaules. La sueur perçait les tempes. Les pierres, sous ses pieds, semblaient inventées pour lui à chaque pas. Le sentier ne devenait jamais familier : il se laissait surprendre. Une racine, un trou, un oiseau jailli : autant de coups donnés par le monde pour tester son attention.

Il buvait l'eau glacée de la source, toujours comme si c'était la première fois. Le goût mordait les dents, descendait dans le ventre, réveillait chaque organe. Il restait longuement accroupi, le visage ruisselant, son reflet brouillé dans l'onde. Et chaque fois il se demandait : est-ce encore moi, ce visage ? Ou bien un autre, que je n'ai pas encore rencontré ?

Puis il rentrait et, avant de reprendre le sabre, se tournait vers

son levain. Dans un pot de terre, il entretenait la pâte vivante qu'il nourrissait chaque jour d'une poignée de farine. Là encore, le geste semblait répétitif : mélanger, pétrir, attendre. Mais il savait que rien n'était jamais identique ; le levain respirait, gonflait ou se tassait selon la pluie, la chaleur, le vent, l'heure même. La pâte obéissait et désobéissait tour à tour.

Faire du pain n'était pas affaire de savoir, mais d'écoute. Les doigts devaient sentir la souplesse juste, les narines capter l'acidité, l'œil deviner le moment où la croûte brunirait sans brûler. Un geste automatique, sans attention, suffisait à gâcher le pain — il fallait, chaque fois, recommencer comme si l'on ne savait pas. Et tous ces rituels enseignaient d'accepter la tension entre la rigueur, et la soumission au chaos discret du vivant. Le sabre tranchait, le pain liait. L'un et l'autre, pourtant, réclamaient la même chose : l'esprit neuf du matin.

L'heure avançait, le soleil terminait sa balade — alors commençait le travail du soir. Non plus le geste flamboyant, mais l'attention minuscule : aiguiser la lame, nettoyer ses outils, essuyer la sueur séchée. Le silence s'épaississait autour de ces gestes humbles. Chaque frottement était neuf, chaque éclat sous la pierre d'aiguisage différent.

Ainsi allaient ses jours. À l'extérieur, peut-être, tout se ressemblait : les mêmes mouvements, les mêmes courses, les mêmes rituels. Mais lui savait que rien ne se ressemblait. Il vivait dans le deuxième matin. Pas le premier, celui des aveugles, des ignorants ; pas le dernier, celui des désespérés qui comptent leurs restes ; le deuxième : celui où, après l'oubli, on recommence sans savoir, avec une curiosité intacte.

Le deuxième matin était la demeure de son corps. C'était là qu'il tenait encore debout, chaque jour, malgré l'âge, malgré l'usure. Le sabre l'avait enseigné : ce n'était pas la première fois qui comptait, mais la capacité à voir chaque fois comme une première. Même la fatigue devenait une nouveauté. Même la cicatrice, qui tirait à l'épaule, devenait étrangère si on la regardait comme pour la première fois. Ainsi, avait-il trouvé la seule fidélité qui vaille : la fidélité au recommencement, tel l'instant neuf qui s'ouvre comme une plaie claire au matin. Il y avait dans ses gestes une joie sourde qu'il ne nommait pas, une sorte de naïveté que rien n'avait encore corrompue, ni mémoire, ni projet préconçu. Une ardeur tranquille, plus pure que celle des jeunes qui brûlent vite. C'était cela, son secret : garder vivant en lui l'enfant qui ne sait pas, qui regarde pour la première fois. Chaque jour, dans la solitude, il se donnait le luxe de recommencer. Comme si rien n'avait encore été vécu. Comme si le monde pouvait encore se donner, intact. Comme si le sabre, à force de coupes, ne tranchait que des illusions, laissant nue la vérité d'un simple matin.



Pourtant, au fil des jours, il s'apercevait que tous les recommencements n'étaient pas donnés à chaque domaine de l'existence. Dans l'art du sabre, dans la grimpe glacée, dans le souffle du matin, dans la pâte qui lève ou retombe selon des lois imprévisibles, il retrouvait toujours le tranchant d'un premier pas. Mais dans le regard des autres, il ne rencontrait plus jamais ce neuf qui lui tenait lieu de vérité.

Il en fit un constat lent, comme une pluie qui s'infiltré par les fissures d'un toit. Les années n'étaient pas lourdes en elles-

mêmes : il gravissait encore, il coupait l'air, il veillait sur son levain, il portait le monde en fonte sur ses épaules. Non, ce n'était pas le temps dans son corps qui pesait : c'était le temps dans les yeux des autres.

« L'amour n'a pas d'âge », lui avait dit un ami un jour, comme s'il convenait de patienter. Il souriait de cette formule. L'amour peut-être n'en avait pas, mais lui si. Et c'était assez pour faire toute la différence. Il n'était plus ce que l'on choisit d'abord, dans la maladresse des débuts. Trop tard pour les papillons, trop tard pour l'ivresse naïve des messages interminables, trop tard pour les aveux balbutiés à minuit. L'âge n'avait pas tué sa capacité à aimer, mais il avait fermé la porte de l'innocence partagée.

Les rares rencontres avortées le prouvaient : nul ne venait désormais sans une carte précise, une liste de ce qu'il voulait ou refusait. Chacun arrivait lesté d'expériences, de blessures, de rancunes, et dressait aussitôt des frontières. Il sentait que les gens ne cherchaient plus à découvrir, mais à sécuriser. On ne risquait plus l'inconnu, on négociait un compromis. On ne trébuchait plus ensemble, on choisissait déjà le terrain plat.

Pour lui, c'était là la mort même de l'élan. Tous les sentiments les plus grands devaient s'éprouver à nouveau chaque jour, dans l'incertitude, dans le vacillement. Mais autour de lui, il n'entendait plus que des refus de recommencer, des refus de l'imprévu. À ses yeux, ces refus étaient pire qu'un échec : c'était une abdication.

Il avait tenté parfois, maladroitement, de tendre la main. Mais chaque tentative revenait contre lui comme une ironie cruelle.

On lui reprochait de rêver encore, comme si rêver était une faute de jeunesse qu'il aurait dû corriger. On le renvoyait à son âge, à ses rides, à ses silences trop exigeants. On ne voyait pas l'élan, mais l'écorce. On ne voulait pas de son matin, mais du soir assuré. Alors, il se tenait à distance, par fidélité à ce qu'il croyait, sans amertume. La solitude lui semblait plus juste que la parodie. Il refusait le théâtre social où l'on rit sans croire, où l'on s'effleure sans brûler. Il n'était pas fait pour les accords tièdes ou pour les pactes sans flamme ; car lui continuait à croire en la première fois — et si le monde lui refusait ce partage, il préférerait garder la braise intacte, fût-ce pour lui seul.

Il exigeait une innocence que le monde ne savait plus offrir. Alors, plutôt que de la profaner dans un compromis, il la laissait intacte, comme une relique intérieure. Il n'y avait pas chez lui de résignation ; au contraire, une forme d'héroïsme tranquille. Et tant pis si l'on disait ses idéaux naïfs, anachroniques ou puérils ; il les savait inaltérables. Il ne voulait pas l'amour adulte tel qu'on l'entendait, calculé, administratif, saturé de clauses. Il voulait encore l'élan insensé qui ne projette rien, qui se donne sans filet, qui chute et rit en chutant. « *Fortune and glory, kid.* », proclama-t-il au kitsune en souriant avec goguenardise. Fortune et gloire, pas dans les conquêtes ni dans les histoires bien tenues, plutôt dans la fidélité au risque et dans le refus de l'usure.

Il se leva, saisit le sabre, et sortit dans la nuit. L'air coupait les poumons. Ses gestes reprurent, lents, précis. Chaque coupe était neuve, chaque souffle neuf, chaque douleur neuve. Et dans cette répétition sans lassitude, il trouva sa consolation.

Le monde pouvait bien lui refuser le deuxième matin de l'autre ; lui continuerait à le vivre dans tout le reste. Car il avait décrété que la dignité ne consiste pas à être choisi, mais à ne jamais trahir l'esprit du début.

Ce qu'il reste de l'Offrande

IL Y RETOURNA un matin clair, sans raison. Le sentier était raide, effacé par endroits, à croire qu'il n'était plus utile à personne. Il avançait lentement, sans urgence, ses pas calés sur la pente, ses mains dans les poches. Un sac léger, du thé froid, rien d'autre. Pas de corde, pas d'élan.

Le ciel était lavé, comme s'il venait de pleuvoir à l'intérieur du monde. Le silence, lui, n'avait pas changé.

Il reconnut l'endroit au pli de la montagne, à cette forme bizarre d'un rocher strié, à moitié fendu. Il posa la main dessus. Le froid de la pierre le traversa sans douleur. Il resta là un moment, sans geste, sans mot.

Il regarda la paroi. Elle n'était pas si haute, ni si terrible. Ce n'était pas une paroi de gloire. Guère qu'une falaise brute, nue, dépouillée. Il s'y était autrefois engagé avec une idée floue d'offrande, un besoin de se mesurer à quelque chose de muet. Il avait grimpé longtemps, seul. Puis le vent s'était levé. Il avait

eu froid aux mains, aux pieds. Et puis un pas de travers, une prise qui casse, un souffle coupé.

La chute n'avait pas été longue. Mais elle avait suffi.

Il s'en était sorti, avec des bleus, une côte fêlée, une épaule démise, un regard ébréché. Pas de spectateur. Pas de drame. Juste la douleur dans la poitrine et le goût métallique de l'échec dans la bouche.

Les plaies se sont refermées. Rien n'est resté, sinon une fine cicatrice que personne ne remarquait. Rien, sauf cette honte, étrange et tenace, d'avoir cru pouvoir offrir quelque chose au monde.

Il ne s'était jamais vanté de cette chute. Il ne l'avait jamais racontée, sinon à une paire d'anciens amis qui s'étaient depuis éloignés vers une normalité plus confortable. Il l'avait gardée là, entre deux vertèbres, comme un souvenir mal classé, comme un caillou dans une chaussure qu'on ne prend pas vraiment la peine d'enlever, mais que l'on sent à chaque pas. Elle n'avait rien changé — et tout réorienté.



Il s'assit à même le sol. Le vent lui ramenait l'odeur chaude de la vallée. Il sourit, sans amertume. Il savait désormais que certaines ascensions n'ont pas besoin d'être achevées pour être justes. Il n'avait rien prouvé ce jour-là, ni à lui-même, ni à personne. Mais il avait appris à ne plus attendre de réponse.

Le souvenir du vide ne l'effrayait plus. Il était devenu un outil. Une pierre posée quelque part au fond du corps, sur laquelle on peut appuyer, pour se redresser.

Il se leva, en murmurant : « Je n'ai pas à finir ce qui ne demandait rien. »

Regarda une dernière fois la paroi.

Puis reprit le sentier, sans ralentir, sans se retourner.

Trop droit

IL S'APPELAIT DŌKE. Il avait seize ans, les dents un peu trop grandes pour sa bouche, des grands bras maigres d'un chien pressé, et les yeux pleins de gloires.

La première fois qu'il vit Ganko, c'était un matin brumeux, dans la cour du vieux temple. Le sabreur était venu demander l'hospitalité pour une nuit, et il était reparti sans mot. Mais pour Dōke, ce fut une révélation.

Il observa sa démarche — lente, souple, précise. Il nota sa manière de ne pas regarder les gens, mais de les traverser. Son silence. Son dos, droit comme une promesse. Son épée, acérée comme sa discipline. Et surtout, cette façon de s'incliner à peine, comme si le monde entier n'était qu'un courant d'air à respecter sans trop s'y attacher.

Le lendemain, Dōke s'inclina de la même manière devant son père. Celui-ci lui donna une claque. Mais Dōke ne broncha pas. Ganko non plus, pensait-il, n'aurait pas bronché.

En une semaine, tout le village sut que Dōke s'était « pris pour Ganko ». Il s'habillait d'un vieux *hakama* trop long,

marchait rapidement, parlait le moins possible ; il avait même troué son veston pour lui ressembler. Il tirait sur son duvet naissant pour espérer arborer cette longue barbe de sage trop éveillé pour être compris. Il passait son temps à murmurer des borborygmes sans aucun sens, simplement pour s'habituer à discuter avec soi — la profondeur viendrait avec le temps. Il saluait les enfants avec la gravité d'un prêtre funéraire. Il méditait au milieu des chèvres. Il aiguisait une lame émoussée qu'il appelait « la Continuation ».

Un soir, alors que le crépuscule tombait sur le pont de bois, il s'immobilisa vingt minutes sans bouger. Il déclara ensuite à sa mère qu'il avait « vu l'invisible dans le vide ». Elle lui répondit qu'il avait surtout raté la soupe.

Et puis, contre toute attente, Ganko revint.

Il passa la nuit dans le même ermitage, demanda du thé et un seau d'eau. Rien de plus.

Dōke fut bouleversé. Il resta des heures accroupi près de la porte, espérant un regard, un signe, une transmission muette. Mais Ganko, comme toujours, ne transmet rien.

Le lendemain, Ganko traversa la cour. Il marchait, droit, tranquille. Dōke se plaça devant lui, en miroir. Même posture, même angle du regard, même main sur la *tsuka* imaginaire d'un sabre qui n'existait pas.

Silence.

Ganko le regarda un instant.

— Pourquoi fais-tu ça ? demanda-t-il.

Dōke rougit. Il chercha ses mots. Il voulut parler de la Voie, du silence, du rien, de l'absolu. Mais il ne dit rien.

Alors Ganko, sans colère, dit simplement :

— Marcher droit, ce n'est pas mimer l'ombre d'un homme. C'est porter son propre poids. Même bancal.

Il s'arrêta. Posa la main sur l'épaule du garçon.

— Et tu es trop droit. On voit que tu triches. La posture n'est rien sans la chute.

Puis il reprit sa marche, comme s'il avait tranché quelque chose d'invisible.



Quelques jours plus tard, on revit Dōke. Il boitait légèrement. Son *hakama* était trop court d'un côté. Il riait plus souvent, mais parlait toujours peu. Il avait gardé le silence — mais plus celui des statues. Celui des orages qui passent entre deux rires. On dit qu'il s'entraîna encore, sans plus chercher à être quelqu'un d'autre. Et ceux qui l'observaient juraient qu'en le voyant de dos, on aurait pu croire à Ganko — s'il avait trébuché.

Le vacarme des autres

Pour la dignité des faibles

LE VENT VENAIT DE L'EST, clair et sec, fouettant les grands pins au flanc de la montagne. Ganko était assis à l'ombre oblique d'un rocher, les jambes croisées, les bras posés sur les genoux, les paumes ouvertes vers le ciel. Une odeur de mousse tiède, de terre griffée et de suie planait dans l'air, vestige d'un feu ancien. Rien ne bougeait — sinon le monde.

C'est alors qu'arriva le jeune stratège.

Il portait un *haori* trop neuf, aux coutures encore rêches, et ses sabres brillaient d'un éclat prétentieux. Son visage était lisse, sans ride ni rideau, mais l'arrogance avait creusé des plis au coin de ses lèvres. Il descendit le sentier en laissant claquer ses talons sur les pierres, comme s'il fallait que la terre entière entende sa venue.

— Ganko ! lança-t-il à voix haute, comme s'il s'adressait à une assemblée. As-tu entendu ce qui se passe au sud-est ? Les 23 *daimyō* d'Orient veulent lever des troupes. Il se dit que le clan

de l'Est est impliqué. La tribu au chandelier a commis des exactions. Les collines brûlent. Des enfants. Des femmes. On ne peut rester neutres.

Ganko tourna lentement la tête vers lui, le fixa sans bouger. Il ne dit rien. Le silence fut comme une digue dressée contre les flots indignés du visiteur.

Le stratège continua, enhardi par sa propre véhémence :

— Tu es respecté. Tu sais manier les mots. Tu pourrais écrire une missive. Prendre parti. Rejoindre la mobilisation. Il y a des hommes de cœur, là-bas, qui résistent ! Il faut les soutenir. Il faut...

Il s'interrompit. L'œil de Ganko, fixe, tranquille comme une bête qui observe sans fuir, le dérangeait.

— Ce ne sont pas tes affaires, peut-être ? Tu te crois au-dessus de cela ? Ou bien trop las pour t'en soucier ? demanda-t-il avec un sourire qui tentait d'être moqueur, mais tremblait déjà.

— Dis-moi, fit Ganko d'une voix calme, si lointaine qu'on aurait dit qu'elle ne s'adressait à personne. Quand tu parles, tu veux convaincre qui ? Moi ? Ou toi-même ?

Le stratège resta coi un instant, pris au dépourvu. Puis il haussa les épaules.

— On assassine des idées et des peuples ! Et nous, ici... nous, nous devons choisir un camp.

— Non, répondit Ganko. Il faut se méfier de soi, quand on est sûr du bien-fondé de ses idées. Si on ne les muselle pas, on devient bien vite le même bourreau que l'on se croit légitime

à détruire. Mais plus que cela, il faut surtout se méfier de ceux qui croient que la justice vient en camp. De ceux dont la morale est liée à la mode. De ceux qui parlent fort pour ne pas s'entendre penser. De ceux qui ferment leurs oreilles avec leur bouche. De ceux qui bouchent leur cerveau en criant.

Il tendit la main vers une petite théière noire posée à côté de lui. Elle avait refroidi. Il versa quand même, sans se presser, un peu de thé tiédi dans un bol ébréché.

— Tu n'as pas peur de passer pour un égoïste ? Ou pire... un lâche ? demanda le jeune homme, piqué.

— Non, dit Ganko. Seulement de parler sans savoir. Et d'agir sans pouvoir.

Le jeune stratège s'agita, cherchant dans sa mémoire un argument plus solide. Il cita des noms, des faits, des chiffres. Il brandit des douleurs qu'il n'avait pas vécues. Il invoqua des slogans comme des prières mécaniques. Il s'essouffla. Ses phrases tournaient à vide dans la lumière déclinante. Ganko ne bougeait pas.

— Tu sais ce que je fais, moi ? reprit-il enfin. Je répare la rambarde de mon pont. J'enlève les pierres qui gênent le passage sur le sentier. J'apprends aux enfants du hameau à grimper sans tomber. Et je bois du thé avec les vieux.

— Et c'est suffisant ?

— Jamais assez, répondit Ganko. Ça en est même inutile — mais c'est réel. Et c'est précisément pour cela que je le fais. Je ne prétends pas sauver ce que je ne connais pas, je n'enrobe pas ma peur de vertu. Tu veux choisir un camp ? Commence

par choisir ton voisin.

Un silence plus dense encore s'installa. Le stratège détourna le regard. Pour la première fois, il sembla voir les montagnes autour. Il vit la mousse entre les roches, la cendre dans le feu éteint, le ciel sans bannière. Il baissa les yeux.

Ganko posa sa tasse.

— Tu veux aider le monde ? Fais-le. Mais ne viens pas ici pour que je te dise que tu es un héros. Ne fais pas de ton indignation un collier à exhiber.

Le jeune stratège s'éloigna. Son pas était plus lent, plus souple. Il ne fit pas claquer ses talons sur les pierres.

Quand le silence revint pour de bon, Ganko sentit un petit sourire lui effleurer la joue. Il n'avait pas gagné, mais il était un peu plus seul, enfin. Il reprit sa position initiale. Le vent venait toujours de l'est, mais il était plus doux, maintenant.



Moraline

LE VENT D'AUTOMNE traînait les dernières feuilles dans la cour, soulevant par moments une odeur de terre humide et de bois brûlé. Ganko, accroupi devant un foyer de fortune, alimentait les braises avec des brindilles sèches. La marmite reposait sur trois pierres noircies ; un bouillon y frémissait à peine, exhalant des parfums de poisson séché et d'algues.

Assis sur le banc, un sabre posé à plat sur ses genoux, il en essuyait la lame avec des gestes lents, appliqués, sans jamais presser le métal. De temps en temps, il observait le fil à la lumière d'un soleil tombant, trempait le chiffon dans une petite coupelle d'huile et reprenait le mouvement.

Il entendit les pas longtemps avant de voir la silhouette — des pas pressés qui viennent imposer plus que chercher. Une femme entra dans la cour. Elle portait encore son manteau, les cheveux défaits, la respiration courte. Ses yeux brillaient d'une fièvre qui n'avait rien à voir avec la marche. Elle salua à peine, lança ses phrases comme des pierres : un conflit lointain, des massacres, des innocents pris en étau, et la nécessité — l'urgence — de se positionner. Pour le bon camp, le camp du bien, le sien.

Ganko leva les yeux, hocha légèrement la tête, mais ne répondit pas. Le chiffon glissa encore sur la lame, de la garde vers la pointe.

— On ne peut pas rester silencieux, pas cette fois. Il faut dire où l'on se tient. Il faut choisir.

Ganko reposa le sabre sur ses genoux, saisit la bouilloire, et

remplit lentement deux bols de thé. Il poussa l'un d'eux, à l'email gris délicatement craquelé, vers elle. La femme ne s'assit pas.

— Tu ne peux pas rester en dehors. Ce conflit nous concerne tous. Tu dois dire si tu es avec eux... ou contre nous.

Il souffla sur son thé, but une gorgée, puis ajouta une bûche au feu. Il travaillait avec cette minutie qu'il avait pour tout : retourner un morceau de bois pour qu'il brûle plus complètement, replacer un tison mal orienté, ajuster la hauteur du trépied pour que l'ébullition reste lente. Chaque geste était mesuré, sans hâte, comme s'il avait l'éternité devant lui.

La femme s'impatiente et fit un pas en avant, la voix ferme :

— Ne rien dire, c'est déjà prendre parti. Tu es un lâche.

Ganko releva la tête. Cette fois, il ne toucha plus au bol. Ses mains se posèrent à plat sur le bois du banc. Ses yeux, sombres, restaient calmes — mais la flamme qui dansait devant lui n'était plus seulement dans le foyer.

— Tu veux savoir ce que j'en pense?... Alors écoute bien.

Je m'en fous.

Tu viens ici, avec ton air grave et ta voix qui se brise aux bons moments, pour m'expliquer que je dois choisir un camp dans une guerre dont je ne connais ni les montagnes, ni les fleuves, ni la langue, ni le nom de tes martyrs préférés. Et toi, qu'en sais-tu ? Rien. Tu as commencé à t'intéresser à ce lointain conflit il y a quelques semaines, simplement parce que c'était à la mode, en prenant bien soin de sélectionner les informations qui allaient dans ton sens. Et tu ne connais

toujours rien, rien d'autre que ce qu'on t'a donné à avaler, prémâché, dans ces litanies que tu récites comme des prières.

Tu me demandes de m'indigner ? De crier avec toi ? Tu veux que je mette ma colère au service de ton théâtre ? Je m'en fous de ton conflit. Pas parce que les morts là-bas ne comptent pas — mais parce que tu ne comptes pas plus qu'eux pour les sauver. Je me fous de ton théâtre. Tu ne fais rien. Tu ne peux rien. Et au fond, tu le sais.

Toi, par contre... Tu exiges que chacun choisisse son camp. Tu frappes à chaque porte pour arracher un mot, un geste, un drapeau, une adhésion, mais tu ne fais rien. Tu n'aides que ta personne. Tu ne construis rien, tu ne ré pares pas, tu ne nourris ni ne soignes personne. Rien de concret, sinon porter une jolie écharpe ou parader avec un drapeau — qu'importe sa couleur. Rien qui puisse arrêter la guerre que tu brandis partout comme une bannière.

Si tu voulais vraiment aider, tu serais déjà partie. Tu vendrais tout ce que tu as, tu traverserais les frontières, tu te ferais infirmière, porteuse d'eau, ou même chair à canon si c'est tout ce que tu sais faire. Mais non. Tu préfères rester là, à crier que tu es du bon côté, à t'entourer de semblables pour te féliciter d'avoir choisi les « bons » morts à pleurer.

Tu veux la vérité ? Tu ne veux pas que ça s'arrête. Si ça s'arrête, tu perds ta tribune. Tu perds ton rôle. Alors tu ignores les guerres qui ne servent pas ton discours. Les enfants qui crèvent ailleurs, ceux qui crèvent sous des décombres moins photo-géniques, les famines qui ne cadrent pas avec ton drapeau, les massacres qui ne te donnent pas un ennemi commode...

silence. Rien. Qu'importe si elles font des hectolitres de charnier de plus — tu sélectionnes tes horreurs comme on choisit des fleurs pour une couronne : celles qui te vont au teint.

Et au fond, elle n'a qu'un but : *toi-même*. Toi qui utilises les bébés comme des étendards. Toi qui transformes les cadavres en slogans. Toi qui accroches la souffrance au-dessus de ta porte pour qu'on sache que tu es du côté des anges — et pour mieux détester ceux qui n'ont pas accroché la même image.

Et tout ça pourquoi ? Pour paraître quelqu'un de bien. Pour coller une médaille invisible sur ta poitrine et la faire miroiter à ceux qui ne demandent qu'à croire que tu es meilleur qu'eux, pour avoir sur le monde un ascendant de morale. Ce n'est pas de la justice que tu portes dans ta bouche, c'est un sucre pour avaler ta haine. Et ça te rend fier de haïr.

Pendant ce temps, ceux qui pourraient, eux, mettre fin au carnage — les diplomates, les négociateurs — sont réduits au silence par le vacarme que tu entretiens. Leur métier, c'est de rendre acceptable une capitulation que personne ne veut signer. Déjà, c'est presque impossible. Mais toi... Tu as rendu la chose impensable. À force de hurler qu'il n'existe qu'un camp juste et qu'un camp criminel, tu as bouché toutes les issues. Tu as figé les fronts. Tu as rendu la paix impardonnable.

Et tu voudrais que je parle ? Que je choisisse un camp ? Mais je m'en fous de tes slogans. Je ne vis pas dans tes arènes. Je peux te parler de la vieille qui s'assoit chaque matin au soleil malgré sa hanche cassée. Du gamin qui joue de la flûte en coinçant son souffle entre ses dents. Du chien boiteux qui vient quémander un bout de viande séchée. Ça, je connais. Ça, je peux toucher

du doigt. Ça je peux aider. Mais de tes capitales lointaines et de tes cartes rouges, vertes, noires ou bleues, je ne sais rien. Et toi non plus.

Tu veux que je choisisse ? Non, merci.

Tu veux que j'aie honte ? Non, merci.

Garde tes cris pour toi, et épargne-moi tes sermons. Tes postures ne nourrissent personne, elles ne sauvent personne, elles ne font que prolonger le carnage que tu prétends combattre. La vérité, c'est que tu veux que la guerre continue. Tu en as besoin. Sans elle, plus d'étendard, plus de posture, plus de raison de te sentir du bon côté. Tu utilises les morts pour dominer les vivants, pour imposer ta voix, pour légitimer ta haine en passant pour quelqu'un de meilleur que tu n'es. C'est ça, ta cause.

La phrase s'arrêta net.

Ganko fixa la femme, comme s'il la voyait enfin. Ses yeux étaient secs, sans colère, et durs comme la glace. Il secoua lentement la tête, essuya ses mains sur ses genoux, et se leva.

— Tu es un humain de piètre qualité.

Il tourna le dos, reprit le sabre posé contre le mur et rentra dans son cabanon. La porte se referma dans un souffle de mépris. Était-il bon ? se demanda-t-il. Il ne pensait pas avoir raison. Il pensait juste qu'on devait saigner un peu pour être là, vraiment là. Le reste, c'était du théâtre. Il avait dit ce qu'il avait à dire. Dehors, le monde continuerait à hurler. Dedans, il n'y avait plus que le silence.



Les Justes et l'Indifférent

GANKO AVAIT PASSÉ L'APRÈS-MIDI à tailler un sentier dans les broussailles. Il n'en avait pas vraiment besoin. Personne ne venait par là. Mais il aimait l'idée de dessiner une ligne dans le chaos végétal, une coupe discrète dans le ventre du monde. Il faisait chaud. Ses poignets le tiraient. La sève des fougères collait à ses avant-bras. Il se tenait là, torse nu, entre deux branches courbes, respirant comme un buffle après l'effort. Il sentait en lui cette fatigue profonde, la seule qu'il acceptait sans soupçon : celle qui vient de l'action.

C'est à ce moment-là qu'il l'entendit.

Il était arrivé par le sentier large, vêtu d'un coupe-vent coûteux, d'un sac léger dont les sangles neuves grinçaient sur ses épaules. Il n'avait pas changé : pas vraiment. La même bouche trop bavarde, les gestes trop grands. Mais les années l'avaient empesé d'une gravité nouvelle, d'un sérieux d'apparat. Il ne souriait plus en entrant.

Il avait reconnu Ganko d'un regard et s'était approché, bras ouverts. Le sabreur n'avait pas bougé. Il resta adossé à un tronc, reprenant son souffle. Au centre de la clairière, une théière gisait dans la braise, muette. Son *hakama* était griffé, dévoilant sa cuisse. Une marque s'y dessinait encore, boursofflée, infectée par les jeux trop rudes du kitsune qu'il avait défié quelques jours plus tôt.

L'homme s'était assis sans invitation, en tailleur maladroit. Pourtant jeune, il était déjà voué par une vie qu'il semblait avoir passé à se lamenter. Il prit dans ses mains son visage aux traits lisses, impeccables, sans rides ni ombres, passa une

main dans ses cheveux courts parfaitement coupés, inspira lourdement, et commença :

— Tu sais, Ganko... Je pense souvent à nous, à cette époque. On croyait comprendre le monde. On voulait juste se battre pour être bons. Mais j'ai compris. Ce n'est pas assez d'être bon. Ce n'est pas assez d'être juste. Il faut agir. Il faut se faire justicier.

Il avait commencé à dérouler son chapelet de convictions. Il utilisait des mots puissants, calibrés. Oppression. Réparation. Déconstruction. Écoute. Domination. Il n'avait pas demandé de thé. Ganko l'écoutait sans un geste. Il contemplait la morsure du feu sur la théière recollée, nervurée d'or. À l'orée du bosquet, le vent faisait danser les herbes sèches, comme un soupir.

— Je veux dire... Regarde-moi, Ganko. J'ai tout. Blanc, homme, valide, père, né du bon côté du monde. C'est intenable. Je me réveille parfois avec un goût de bile. Tu sais ce que c'est ? Se sentir complice de tout, rien qu'en existant ? Ça me ronge. Alors je me suis engagé.

Ses mains bougeaient avec ferveur. Il parlait de ses lectures, des conférences de savants qu'il suivait, de ses séminaires sur l'aliénation structurelle. Il expliquait comment il traquait l'ignorance des autres, comment il rééduquait, comment il désignait. Des mots durs. Ceux qui « ne veulent pas comprendre ». Ceux qui « reproduisent la violence ». Ceux qui « profitent sans honte ».

— Ma douleur est invisible, tu vois ? C'est la pire. C'est celle qu'on n'honore pas.

Ganko plissa les yeux, le fixant. Il y avait quelque chose de ridiculement pur dans l'obsession plaintive de son ancien camarade. Il voulait souffrir, oui, pour légitimer son existence... mais sans douleur. Il voulait la dignité de la victime, sans le coût de la plaie. En pensant à tout cela, Ganko caressa avec mélancolie son flanc. Un trait blanc en zébrait le côté gauche. La blessure était ancienne, mais avait été profonde : le soleil s'était gardé de brunir cette frontière. Nul besoin d'expliquer au sabreur de quoi il s'agissait : quiconque qui a tenu une lame une fois dans sa vie a entrevu la possibilité de la retourner vers soi.

— Il faut exposer l'injustice, Ganko. Même si ça blesse. Surtout si ça blesse. Le silence est un luxe des coupables. Il faut que ça se sache. Qu'ils aient honte, qu'ils se justifient. Moi, j'assume.

Il avait baissé les yeux, soudain, attendri par sa propre confession. Il avait sorti de sa poche un bracelet tressé, orné d'un petit mot : « responsabilité ». Il le porta à ses lèvres avec cérémonie.

Ganko se leva sans bruit, s'éloigna vers la source pour chercher de l'eau. Derrière lui, l'homme s'était remis à parler. Plus fort. Il voulait raconter encore. Il parlait pour deux.

Le feu crépitait. Les oiseaux s'étaient tus devant la honte douce de cet enfant gâté pendant que la nuit tombait sans bruit. Le cabanon projetait son ombre de bois sur les pierres plates. Le feu avait été rallumé. Le jeune homme avait déplacé les bûches, attisé les braises. Il voulait du clair, de la chaleur.

Il parlait toujours :

— Je me suis souvenu de ce jour, tu sais. Celui où on avait

fait tomber l'arbre sur le vieux sentier. On croyait jouer, mais c'était une forme de domination. Symboliquement, je veux dire. On s'imposait au vivant. On ne savait pas... Mais ça n'excuse rien.

Ganko, de nouveau assis, gardait les yeux sur la flamme. Il avait tendu un bol d'eau, puis s'était tu. L'autre n'avait pas bu.

Le bois craquait, les murs soupiraient doucement. Dehors, les bêtes nocturnes commençaient leur ronde.

— C'est pour ça que j'ai voulu venir te voir. Tu fais partie de mon histoire. Et je me dis que peut-être... tu pourrais faire partie de mon processus. J'ai l'impression qu'on doit tous, à un moment, faire face à nos complaisances. Regarder ce qu'on a été. Le reconnaître.

Il parlait maintenant plus lentement, à voix basse, comme s'il récitait une litanie apprise. Il évoqua des noms que Ganko ne connaissait pas. Des figures publiques, tombées en disgrâce. Des écrivains à reconsidérer. Des statues à déboulonner. Des estampes à recouvrir. Des musées à fermer. Des créations à supprimer. Il disait : « Il faut tout revoir. Repenser. Démanteler. »

Il s'interrompait parfois, pour observer le feu. Puis reprenait, avec ce ton plus doux, presque intime.

— Je me sens responsable, tu comprends ? Même si je n'ai rien fait. Surtout parce que je n'ai rien fait. Ce silence-là est une violence. Alors je parle. Je signe. Je partage. Je manifeste. J'enseigne. C'est ma manière d'exister.

Il glissa une main dans son sac, en sortit un carnet rouge et

noir. Il lut quelques phrases, qu'il avait sans doute notées pour l'occasion. Il disait que la vertu était un combat. Que tout était une lutte politique. Qu'il fallait l'assumer jusqu'à l'os. Qu'il ne suffisait pas de ne pas être injuste : il fallait se battre contre l'injustice. Il parlait comme on se donne du courage. Comme on se prouve qu'on est encore du bon côté du miroir.

Il releva les yeux, cherchant une approbation dans les ombres :
— Tu as toujours été un peu en dehors, Ganko. Mais je pense que tu comprendrais, si tu regardais mieux. C'est juste que tu es... lent à changer.

Ganko tendit le bras, retourna une bûche. Une étincelle jaillit. L'homme observa le geste, puis sourit tristement.

— J'espère que tu ne m'en veux pas. Je sais que c'est un peu brutal. Mais il faut bien que quelqu'un dise les choses. Qu'on reconnaisse les fautes. Qu'on arrête de fuir. Tu comprends ça, pas vrai ?

Le feu montait doucement. Le silence de Ganko n'avait rien d'hostile. Il occupait l'espace comme un mur invisible. Le jeune homme frissonna.

Il parla encore un peu, mais moins fort. Ses mots s'accrochaient aux poutres, retombaient comme des cendres. Ganko, immobile, fixait la flamme sans un son. Puis, il se leva, et prépara le lit pour son ancien ami, avant d'aller se coucher sur une paille, blotti contre le kitsune au pelage gris.

Le jour se leva doucement, sans triomphe. Un pâle éclat filtrait entre les planches, découpant l'ombre du jeune homme sur le sol de terre battue. Le feu avait cessé de parler dans la nuit, ne laissant que des braises tièdes, rouges comme une mémoire

usée. Le visiteur, déjà debout, réajustait les sangles de son sac. Il avait dormi peu, mal, les phrases encore brûlantes dans la bouche. Il s'était réveillé plusieurs fois, inquiet d'un silence qui ne répondait jamais, comme un vide qui jugeait.

Il regardait autour de lui, le bois brut, les outils posés avec soin, les ustensiles usés, l'ordre discret d'une vie sans spectateurs. Il y avait là une paix qui l'incommodait.

— Je vais redescendre, dit-il enfin, en vérifiant que son coupe-vent était bien fermé. Il fait encore frais, mais le soleil arrivera bientôt.

Ganko était assis sur le seuil. Il avait ouvert un abricot, lentement, avec un petit couteau dont la lame brillait à peine. Il leva les yeux vers lui, sans expression. Le jeune homme attendit, un peu fébrile.

— Je voulais te dire... Je suis content d'être venu. C'est important, ces moments-là. De reconnexion. D'écoute. Même si tu parles peu, je sens que tu... que tu reçois. Et puis c'est beau, ici. Apaisé.

Il ne savait plus trop ce qu'il disait. Alors il meubla.

— Il y a une force dans ton silence. Une forme de présence. Tu ne dis rien, mais on sent que tu penses. Tu penses juste, j'en suis sûr. Ce serait bien que tu écrives, un jour. Ou que tu transmettes. Les gens auraient besoin de voix comme la tienne.

Il s'arrêta, regarda Ganko, cherchant une réaction, une approbation, peut-être même une bénédiction discrète. Ganko mordit dans le fruit, lentement. Puis il essuya la lame de son

couteau sur un chiffon posé à côté.

Il laissa passer quelques secondes, longues comme des heures.
Puis, d'une voix calme, et douce — comme on pose une pierre
sur la tombe d'un mort :

— Tu es resté toute une nuit ici... et tu ne m'as pas demandé
une seule fois comment j'allais.



Du haut de la montagne

IL VOYAIT LE MONDE depuis un peu plus haut, mais ce n'était pas une tour d'ivoire. Plutôt un vieux rocher plat, tiède au soleil, avec de la mousse sur les bords.

Le village en contrebas s'activait comme une fourmilière blessée : on courait à gauche, à droite, en tenant à bout de bras des pancartes, des dogmes, des indignations toutes neuves. Ça chantait, ça braillait, ça proclamait à tout-va. Un jour c'était la planète. Le lendemain la justice, puis les animaux, puis les femmes, puis les frontières, puis les enfants d'ailleurs. L'après-midi même, encore autre chose. Des causes comme des robes de bal. On les enfilait, on les affichait, puis on les jetait, pour en choisir une autre qui collerait mieux à la lumière du moment.

Ganko s'était assis, comme souvent, jambes croisées, un bol de thé refroidi sur les genoux. Il buvait lentement ; on aurait pu croire que c'était par spiritualité — plutôt que boire, ça prenait le temps que ça prenait, et que s'il allait trop vite, il aurait mal au ventre.

Les slogans montaient jusqu'à lui comme une buée chaude. Il y distinguait les mots à la mode, les élans collectifs, les colères de groupe. Et toujours, ça pétaradait de compassion, de morale, d'exigence envers le monde. On félicitait celui qui faisait le mieux semblant.

Il en avait été, autrefois. Un peu. Pas longtemps. Il avait cru que s'indigner rendait juste. Que se mobiliser rendait utile. Mais il avait vu trop de gens défendre des idées avec une flamme qui leur manquait pour défendre leur voisin. Il avait vu des bras tendus vers les côtes lointaines, vers les déserts des cartes ou

les provinces par-delà les océans, mais jamais vers la vieille dame qui glissait sur la mousse du sentier.

Il avait compris. Et il était monté sur sa colline.

On venait encore parfois lui parler. Des gens bien mis, ou bien blessés. Ils lui demandaient ce qu'il pensait de tout cela, s'il soutenait telle ou telle cause, s'il n'avait pas « peur d'être du mauvais côté de l'Histoire. »

Il répondait, s'il avait envie — une phrase, deux tout au plus. Et puis il se taisait. Pas par provocation, simplement parce qu'il n'avait rien d'autre à dire.

Le bruit, il l'avait compris, ne servait qu'à poser des drapeaux dans les têtes, pas à en ouvrir les fenêtres. Leurs discours ne leur servaient qu'à endormir leur intelligence, dans une logorrhée somnifère. Ce n'était jamais qu'un texte à trous, où il convient de placer quelques termes creux, montrer que l'on faisait partie de la même race, et ne pas réaliser ce que l'on dit. Le bruit se dissout toujours dans l'espace — mais le silence, lui, demeure.

Dans son coin, il réparait les clôtures branlantes de quelques champs. Il soignait un chien borgne qui lui rendait la pareille par quelques aboiements honnêtes. Il taillait le bois autour de son cabanon comme on taille sa propre peine, patiemment.

Il ne voulait pas changer le monde, il souhaitait simplement le rendre un peu plus respirable là où il vivait. Et tant pis si personne ne le remarquait. Tant pis si c'était mal fait, pas symétrique, sans grande portée : c'était chez lui. C'était le monde qu'il avait le droit d'aimer, de toucher, d'améliorer. Pas celui des cartes, des slogans ou des cris.

Le soir, il allumait un feu, simplement pour chauffer de l'eau, pour la soupe. Du haut de la montagne, le vacarme des autres n'était plus un obstacle, ni une menace, ni même une épreuve. Il devenait un souffle parmi d'autres, une rumeur passagère, comme le vent qui traverse les vallées sans jamais les posséder.

Et tandis que Ganko regardait l'horizon, il aperçut dans le fracas du monde non pas un fardeau à repousser, mais la preuve qu'il n'était pas seul à porter l'inutile. Alors le vacarme se fit vaste, presque fraternel, et il sut que même son tumulte faisait partie du chant.

Du haut de la montagne, tout vacarme s'épuise.

Du haut de la montagne, il ne reste que l'écho.

Et dans cet écho, enfin, il pouvait se taire.

Oiseaux de nuit

LA NUIT était bien avancée. Le cabanon craquait, sous l'ardeur estivale et les souvenirs.

Ganko ne dormait pas.

Ce n'était pas l'insomnie nerveuse des hommes soucieux, ni l'agitation trouble des amants repoussés. C'était une autre forme d'éveil. Un appel muet, venu du fond de la cage thoracique, un battement sourd dans le ventre.

Alors il se leva. Il s'habilla sans hâte. Pas de sabre ce soir. Pas de rituel. Rien qu'un pas devant l'autre, juste le corps au monde.

Il sortit.

Même au milieu de la nuit, l'air était encore brûlant. Le ciel, dénué de tout nuage, brillait d'un noir poli, percé de quelques étoiles timides. La terre terminait de se délester des dernières effluves de l'agitation de la civilisation, avant d'accueillir dans quelques heures les premiers levés. Il descendit la pente depuis son cabanon, puis ses pas l'emmenèrent vers le fleuve. Il traversa le large pont, l'eau noire sous lui, et descendit vers les faubourgs de Yoshiwara.

Il n'aimait pas courir. Ce n'était pas son exercice. Trop heurté, trop irrégulier, trop loin de l'élégance du sabre, tout dans le flux rythmé d'une danse improvisée des corps. Mais cette nuit, il courait. Lentement - il ne savait faire autrement. Pour sentir ses muscles, pour vérifier que son corps lui obéissait encore, pour se posséder, pleinement, entièrement.

Il arriva dans les ruelles du quartier rouge.

Yoshiwara dormait à demi. Les lanternes finissaient de mourir. Quelques ombres titubaient encore, parfumées d'alcool bon marché et de désirs inassouvis. Les rires étaient étouffés, voilés, fatigués.

Et elles étaient là.

Assises sur les marches, accoudées aux piliers, les femmes aux lèvres peintes et aux regards épuisés. Elles l'abordaient parfois, à mots doux, à mots crus. Lui répondait toujours par une révérence discrète, un « Bonsoir, Madame » murmuré comme un hommage ancien.

Certaines en riaient. D'autres le saluaient aussi. Une ou deux le reconnurent : « Toi, tu reviens parfois... mais tu n'entres jamais. »

Il haussait les épaules. Elles comprenaient. Elles étaient expertes en douleurs qu'on n'explique pas.

Il ne les désirait pas. Il les estimait.

Il savait ce que c'était que de donner son corps quand l'âme n'y est plus. Il savait ce que c'était que d'être un interstice — un creux entre deux mondes, qu'on effleure et qu'on oublie. Elles vivaient cela mille fois par semaine. Il ne s'en moquait

pas. Il s'inclinait devant leur résilience. Il estimait leur capacité à réinventer l'amour cent fois par jour, lui qui était incapable d'en oublier un seul.

Elles, aux corps dénudés que chacun effleurait sans les voir ; lui vêtu de silence et de nuit, pour ne pas briller trop fort. Elles, offertes par nécessité ; lui, retiré par lucidité. Elles, aux visages peints que personne n'admirait ; lui, le sabreur que personne ne pleurait. Elles, qui appelaient des regards qu'elles redoutaient déjà ; lui, qui s'effaçait à l'approche, comme on souffle une flamme trop fragile pour éclairer. Comme si leurs solitudes se reconnaissaient l'une l'autre, cela suffisait pour une forme de fraternité.

Le temps passait. L'aube se levait quelque part, derrière les toits souillés.

Il rentra chez lui.

Le silence l'attendait sur le seuil.

Sa couche, comme toujours, était vide. Mais cette fois, son cœur battait doucement, apaisé. Il s'endormit sans rêve, entouré d'amies qu'il n'avait jamais connues et qu'il n'avait pas cherché à posséder.

Il avait marché avec les oiseaux de nuit. C'était assez.

Le thé du silence

UN MATIN, alors que Ganko traversait les pins, il vit une dépendance au pied d'un temple que plus personne ne visitait. Il s'arrêta et s'en approcha, poussé par sa curiosité. Ou alors était-il aimanté par les ruines de la demeure, semblable à sa propre existence.

Un banc en bois fragile faisait face à un jardin humide, des bassins sans carpes depuis bien longtemps, et toujours la mousse, éternelle, qui proliférait, identique à elle-même. Ganko s'y assit, observant les tourbillons chaotiques de l'eau laissés par les libellules.

Un vieux moine, aux doigts noircis par l'encre et la suie, était assis à l'autre extrémité du banc.

Il vit Ganko, se leva et s'approcha sans un mot.

Observant le sabreur, le moine lui sourit.

Puis, il prit un bol ébréché, un fouet en bambou, une petite spatule, et prépara le thé.

Il le tendit à Ganko, et retourna s'asseoir.

Chacun à leur place, ils burent en silence, contemplant le bassin.

À la fin, le moine revint devant Ganko, et lui parla longuement dans une langue inconnue. Il se tut au milieu d'une phrase, et n'eut comme réponse qu'un borborygme d'incompréhension de son camarade éphémère. Alors, il posa simplement la main sur le sol et, éclatant de rire, lui tourna le dos, et disparut dans les murs délabrés.

Ganko resta assis quelques temps, faisant courir la chaleur résiduelle du bol ébréché dans ses doigts. Au moins était-ce là la preuve qu'il n'avait pas imaginé cette rencontre. Plus tard, continuant sa marche, deux idées contradictoires et complémentaires se formèrent dans son esprit, pour expliquer le geste du moine :

Tu es encore ici, ce n'est pas rien.

Ou bien

Tu seras bientôt là.

Sans pouvoir choisir, il marcha, sans un mot, avec un goût de terre tiède au fond du palais — un goût qui le suivit pendant des semaines.

Sans troubler le monde

LA LUMIÈRE DU FEU projetait sur les murs des ombres lentes. Le bois craquait parfois, soupir profond d'un foyer ancien. Ganko ne bougeait pas, respirait à peine. Depuis des heures.

Sur ses genoux, lové dans un cercle parfait, dormait un petit être de fourrure grise. Le kitsune l'avait rejoint, sans prévenir, alors que Ganko avait prévu bien d'autres activités. Il ronronnait maintenant doucement, les yeux clos, les oreilles à demi couchées, la queue repliée sur ses flancs comme une couverture offerte par la nuit.

Les grandes mains de Ganko reposaient sur lui. Maladroites, râpeuses, balourdes, la gaucherie exacerbée par son envie d'être tendre. Elles le caressaient avec une lenteur presque cérémonieuse, comme si chaque geste avait été longuement étudié pour ne troubler ni le sommeil, ni le silence, ni le fil du monde.

Ses jambes, elles, n'étaient plus que douleur. Engourdis, comprimées, piquetées d'aiguilles invisibles. Il aurait pu se lever, s'étirer, repousser doucement l'animal.

Mais non.

Il restait.

Non par peur de perdre cette présence — il connaissait l'impermanence mieux que quiconque. Tous le fuyaient, même ceux qui promettaient de ne jamais le quitter.

Mais parce qu'il se savait assez fort pour supporter ce que le petit fauve ne pouvait pas. Et que cela suffisait à lui donner un rôle. Une fonction. Un sens.

Il ne servait plus à rien pour lui-même. Ses combats étaient derrière. Ses projets, éteints. Ses joies, muettes.

Il pouvait cependant offrir à cette créature quelques heures de chaleur ininterrompue.

Il pouvait être montagne. Refuge. Rocher tranquille.

Le kitsune remua à peine, dans un soupir minuscule, et enfouit son museau contre le ventre de Ganko. Alors celui-ci, sans un mot, raffermi légèrement l'emprise de ses bras, imperceptible rempart contre le froid.

Et dans l'écho du feu, il songea à cela : le plus grand honneur n'était peut-être pas de dominer ou de vaincre — mais de rester immobile, jusqu'à ce que l'autre, le petit, le vivant, ait fini de rêver.

La tache

IL AVAIT TROP MANGÉ. Pas par besoin. Pas par manque. Ni même par plaisir. Un simple effondrement de volonté.

Un reste de soupe froide, du riz oublié au fond du pot, un œuf, puis un autre. Puis du pain — un quignon, puis la miche entière. Du poisson séché. Quelques haricots. Du chocolat. Une dernière part de gâteau. Rien de raffiné, rien de vraiment bon. Mais il avait tout avalé, lentement d’abord, puis avec une forme d’urgence : la bouche, devenue bête, voulait mordre quelque chose de vivant.

Il n’avait pas eu faim. Et pourtant, il avait tout mangé.

Maintenant, il était là, assis sur le seuil de son cabanon, le ventre distendu. Le ciel était bas, gris de fin d’après-midi. La lumière filtrait entre les troncs avec mollesse. Une pluie fine s’était mise à tomber, chaude, collante, qui ne lavait rien. Il ne rentra pas. Il restait là, à regarder les gouttes picoter la mousse.

Il avait failli. C’était tout. Ce n’était pas grave. Personne n’était mort. Personne n’était là pour le voir. Il aurait pu hausser les

épaules. Il aurait pu dire : demain, je reprends.

Mais c'est justement cela, la discipline : on ne recommence jamais vraiment. On tient, ou on échoue. Et quand on échoue, la tache est là. Invisible. Indélébile.

Il porta la main à son ventre, sentit la peau tendue sous la ceinture. Il n'était pas malade. Ce n'était pas ça. Il avait été injuste avec lui-même.

Il se souvenait de tous ses renoncements.

Les gâteaux qu'on lui avait offerts, refusés avec un sourire.

Le *sake* qu'on lui avait tendu, et qu'il posait sans y goûter.

Les bains quittés avant que la chaleur ne ramollisse l'âme.

Les conventions sociales évitées, pour se concentrer sur une énième répétition du même *kata*.

Des femmes, aussi, laissées à leur vie...

Tout cela pour quoi?

Pour cette sensation, ce sentiment d'être droit. Pas meilleur, pas supérieur, pas profond. Simplement droit, intègre, sincère, fidèle, en harmonie avec ce qu'il souhaitait pour lui-même. Il n'en voulait pas à son corps, ni même à sa faim, d'avoir ainsi cédé, un soir de fatigue. Mais quelque chose en lui s'était dérangé, un petit engrenage intime, la pointe d'un clou qu'il croyait bien planté.

C'est cela que la discipline ne dit jamais : elle ne sauve pas, elle protège encore moins. Elle rend simplement plus lucide, plus à nu, plus responsable. Et chaque faute devient une morsure qu'on ne peut ignorer.

Ganko respira longuement en silence. Il ne se flagella pas. Il ne pleura pas. Il n'eut même pas honte. Ce serait encore un détour — une manière de rendre la faute plus acceptable. Il se contenta de savoir qu'il avait cédé, qu'il avait failli, et que ce ne serait pas oublié.

Alors il se leva.

Et sans honte, sans pardon, sans but — il marcha sous la pluie.

Ce n'était pas une réparation.

Seulement un geste clair, quand l'âme devient trouble.

Ciel de bille

IL MARCHAIT SUR LE CHEMIN, les mains libres, le regard un peu perdu dans la lisière. Le vent secouait les pins, les aiguilles craquaient sous ses sandales. Rien ne l'attendait au village ; rien ne l'attendait non plus dans son cabanon. Alors il marchait, simplement, pour sentir le sol sous ses pas.

C'est là qu'il la vit : une bille.

Posée dans la poussière, à moitié enfouie, lisse malgré ses ébréchures. Le soleil jouait dedans, accroché à une spirale verte et bleue qui, par instants, ressemblait à un ciel en réduction. Ganko se pencha, la ramassa entre ses doigts. Elle était froide et dense, presque lourde pour sa taille.

Un souvenir vint. Il y eut un autre temps, plus lointain que n'importe quelle montagne : celui où il avait couru derrière de semblables éclats de verre. Dans la cour de terre battue, les enfants alignaient leurs billes, tapaient du pouce, criaient de joie ou de dépit. Lui les suivait du regard comme on suit une planète qui roule, hypnotisé par ce petit monde clos, traversé de filons lumineux.

La bille roulait, tombait, se cognait, et c'était tout un univers qui vacillait. Il y avait là une joie brute, sans attente. Dénudé de la tension de l'épreuve, le cœur battait vite, en toute légèreté, poussé par l'impatience de voir où le hasard mènerait le verre coloré. Un rien suffisait : un rayon de soleil, un éclat de rire, une bille qui roule — et le monde avait soudain la taille d'un cosmos.

Ganko serra la bille dans sa paume. L'adulte en lui murmura : ce n'était rien qu'un jeu banal, une bille de verre, un passe-temps d'enfant sans valeur. Mais il sut aussitôt que ce n'était pas vrai. Ce n'était pas banal — c'était *simple*. Et la simplicité, il le comprenait maintenant, n'était pas synonyme de médiocrité. La simplicité, c'était l'art de transformer une poussière en galaxie, un objet ordinaire en émerveillement. Le banal, c'est ce qu'on regarde sans voir. La simplicité, c'est ce qu'on regarde jusqu'à ce que ça brûle d'être là.

Il leva la bille à hauteur d'œil. Par transparence, il vit le chemin, le ciel, les pins se diffracter dans la spirale de verre. Tout devenait autre, sans cesser d'être identique. Il eut presque envie de rire — un rire bref, étouffé, qui l'étonna lui-même. Alors il glissa la bille dans sa poche. Ni comme un talisman, ni comme un fétiche : simplement comme un rappel. Chaque jour, il répéterait ses *kata*, il punirait son corps, il pétrirait sa pâte — il taillerait dans le réel sans illusion. Mais parfois, il lui suffirait de glisser la main dans sa poche pour sentir cette bille, et se souvenir qu'un monde pouvait être à la fois simple et inépuisable.

Ce soir-là, de retour dans son cabanon, il posa la bille sur la table de bois. La lumière du couchant s'y accrocha, alluma une

spirale qui semblait grandir à mesure qu'il la fixait. Pendant un instant, la pièce entière eut l'air d'un ciel de verre, fragile et clair.

Ganko resta là, immobile, le regard suspendu. Et il se dit qu'il n'avait pas perdu l'enfance : elle s'était seulement roulée plus loin, comme une bille qu'il fallait retrouver.

Ce qui tient encore

IL AVAIT POSÉ les morceaux sur la table comme on dépose un corps : avec soin, cérémonie et déférence. Le bol gisait là, fendu en quatre éclats nets, et la cinquième pièce plus petite était logée dans le creux de sa paume, comme un os perdu.

Il avait mis du temps à se décider. Le bol était resté brisé longtemps — des années, peut-être. Il ne savait plus exactement, sa mémoire n'engrangeait plus de souvenir depuis qu'elle était partie, qu'il survivait. Il avait ramassé les différents morceaux un soir de lassitude, alors qu'il cherchait une cuillère à *macha* dans le tiroir et que son regard avait glissé, involontaire, vers la boîte où il l'avait rangé.

Le pinceau était prêt. Le vernis, l'or en poudre. Il y avait sûrement un rituel, mais Ganko n'avait cure pour la liturgie et ne le récitait plus. Il faisait les choses comme on respire quand il fait froid : sans appareil, sans solennité. Il mélangea le vernis et l'or avec un geste lent. Le liquide prenait une teinte trouble, lourde. Il pensa à la vase d'un étang, à la tourbe précieuse dans laquelle on devine encore les reflets du ciel.

Le premier fragment épousa l'autre comme une phrase retrouvée. Il ne pressa pas trop. L'ajustement demandait patience. Il ne fallait pas forcer, simplement proposer.

Ce bol, il s'en souvenait. Trouvé dans une boutique minuscule, dans une rue qui sentait le bois mouillé et les agrumes, il ne s'en était jamais séparé, pas vraiment. Elle avait souri en voyant le bol. « Ce n'est pas très régulier... il te ressemble. » Il avait ri. Elle avait toujours eu ce pouvoir de le faire rire de bon cœur, même en le raillant. Il l'avait pris en main, son pouce glissé dans une encoche grossière et rugueuse. Il y avait trouvé l'étrange évidence des choses faites pour durer.

Ils avaient acheté deux bols. L'autre, plus clair, plus fin, était bien plus travaillé, poli, émaillé. Il le lui avait offert ; il s'était cassé aussi, bien plus tôt, et ne savait plus trop ce qu'il en avait fait. Celui-là, par contre, il l'avait gardé. C'était une promesse idiote — il s'en rendait compte maintenant — mais le cœur, parfois, ne réclame que cela : une forme, une âpreté, quelque chose que l'on peut encore tenir entre les mains.

La deuxième fêlure s'emboîta mal. Il dut reprendre. Il pesta doucement. Il aurait pu acheter un nouveau bol, il le savait. Il en avait d'ailleurs toute une collection, et tous étaient bien plus beaux que ce grès sombre sans émail. Mais il ne buvait pas le thé pour la beauté. Il le buvait pour se rappeler qu'il était encore là, dans ce monde qui n'avait plus grand-chose à lui dire. Un bol neuf aurait menti. Celui-ci au moins connaissait le goût de ses lèvres, la fatigue de ses matins.

Il sourit, de ce genre de rictus lucide que seuls les hommes obstinés savent encore porter. Il ne réparait pas pour revivre.

Il réparait pour ne pas se mentir.

Le pinceau glissa de nouveau. Il pensa à elle. À ses gestes. À sa voix qui lui avait dit, un soir d'été, qu'elle partait. Après des années de vie commune. Sans explication, sans fracas, sans heurt sinon le cœur de son compagnon. Il n'avait rien répondu. Pas même tenté de la retenir. Il la savait trop entêtée pour refuser de revenir sur sa décision — elle aussi.

La lumière tombait à travers le papier des *shōji*. Pâle, filtrée. Le genre de lumière qui efface les heures, qui laisse juste un soupçon d'or sur les bords des choses. Ganko fixa le dernier fragment. C'était le plus difficile. C'était toujours le dernier, celui qui dérape ou qui glisse, qui résiste comme un souvenir trop vif.

Mais il tint. Enfin. Le bol était là. De nouveau complet. Marqué, oui. Rayé d'or comme un vieux guerrier couturé. Mais debout.

Il le posa dans sa paume. Le poids était familier. Il ne pleura pas — il ne pleurait plus. Il ne pensait pas à elle comme à un phantôme. Elle était en lui, comme une cicatrice qu'on cesse de gratter. Présente. Silencieuse. Irréparable.

Il se leva. Fit chauffer l'eau. Prépara les feuilles. Versant le liquide vert pâle dans le bol raccommode, il sentit une paix étrange. Ce n'était pas du pardon. Ce n'était pas non plus de l'oubli. C'était simplement ce qui tient encore.

Il but lentement. Le goût était sucré d'abord, puis amer, comme souvent. Il ferma les yeux. Il était vivant.

Il ne pourra avoir plus. Il ne pouvait espérer mieux.



Le bol était tiède. Entre ses mains, il semblait respirer encore un peu. Ganko le tourna doucement, observant les nervures dorées que la lumière rasante faisait luire comme des veines anciennes. L'or ne masquait pas les fêlures. Au contraire : il les soulignait, les glorifiait, presque. Il savait que dehors, on parlait de résilience, de renaissance, de beauté née de la casse. On disait que les fissures embellissaient les âmes, qu'elles font grandir. Insignifiant mensonge. Rien ne renaît, tout survit ou meurt. Cela l'avait toujours troublé, cette idée du *kintsugi* — vue comme une esthétique de la ruine. La noblesse dans l'échec, finalement. Non pas la noblesse malhonnête que l'on vend aux âmes fatiguées, où chaque blessure serait un progrès. La sienne n'était qu'une addition d'erreurs — et la certitude qu'elles auraient pu, qu'elles auraient dû, l'abattre.

Il leva les yeux. Dans le miroir éteint du meuble, il aperçut son reflet. Les rides aux coins des yeux, qui habillaient une cicatrice au front. Celle à l'épaule qui poursuivait dans le dos, abîmée par une chute d'autrefois. Une fine ligne blanche du côté gauche de son abdomen : lame filante, souvenir d'un combat qu'il avait perdu — ou gagné, puisqu'il était encore vivant. Et toutes les autres, avant-bras, torse, main...

Ce n'était pas différent, pensa-t-il. Ce n'était pas une image, ni une métaphore : c'était la même chose. Ce bol brut, grossier, maintenant recollé aux veines précieuses, c'était lui. Et lui-même, couturé, silencieux, penché sur la vapeur d'un thé amer, il n'était rien d'autre qu'un récipient qui avait tenu.

Il avait voulu faire disparaître certaines blessures, autrefois. Masquer. Durcir. Ne rien montrer. Mais à quoi bon, maintenant ? Il n'y avait personne pour être trompé. Et puis — ces

marques n'étaient pas les siennes seulement. Elles portaient des noms, des visages, des voix. Elles étaient les archives d'un monde qu'il ne voulait pas effacer.

Le bol ne tremblait pas dans ses mains. Ce détail le frappa. Il pensa à tous ceux qui finissent par trembler. Lui non. Ça viendrait, mais pas encore.

Il sourit. Encore ce demi-sourire dur, sans concession. Les hommes croient trop souvent que la solidité est lisse. Que l'honneur est intact. Que le temps épargne ce qui vaut. C'est faux. Rien n'est épargné. Ce qui vaut est ce qui reste — même brisé, même tordu, même seul.

Il passa un doigt sur la jointure du bol.

Puis sur la cicatrice de son flanc.

Même or.

Même feu.

Même silence.

Il ne voulait pas être sauvé. Il voulait être juste.

Il reposa le bol sur la table. La lumière s'était tue. Dehors, la pluie recommençait à tomber, douce et désinvolte, comme si le monde n'avait jamais cessé de tourner.

Il se leva sans hâte. Il irait marcher, dans le sous-bois détrempé, parmi les arbres penchés, les branches cassées et les racines humides. Là où les hommes ne viennent plus.

Il savait qu'il n'y trouverait rien.

Mais il savait aussi que c'était là, au creux du rien, que se révèlent les lignes de ce qui tient encore.

Ne pas être (une) commode

LA VOIX ne venait pas de dehors :

« Et si tu allais parler à quelqu'un ? »

Elle n'avait ni genre, ni forme. Elle était douce, mais tenace, comme une corde qu'on lançait vers le haut d'un puits. Ganko la laissa résonner. Il ne la repoussa pas. Il ne s'irrita pas. Il écouta. Il savait que ce n'étaient que ses souvenirs, de plusieurs conversations avec des amis absents, qui se recomposaient dans son esprit.

« Tu portes beaucoup. Trop, peut-être. Tu sais, il y a des gens, formés, compétents. Ils pourraient t'aider à y voir plus clair. »

Il observa le feu, et dans ses jambes engourdies par l'entraînement exagéré de ce soir, il sentit la pulsation du sang qui affluait dans des muscles endoloris et les courbatures qui commençaient à mordre les cuisses. Il ne bougea pas, en appréciant ces douleurs librement consenties.

« Et que diraient-ils, ces savants si doctes ? Que j'ai été abandonné, que j'ai eu peur, que j'ai été en colère, que je veux de l'amour ? Je le sais. Je le sais si bien que ça me fait rire. Pire, vont-ils invoquer la simplicité en me déresponsabilisant de mon existence et en culpabilisant toute ma généalogie ? Je m'appartiens, démerde-toi. »

Il parlait sans les lèvres, dans l'espace vague entre ses tempes. Il ne se défendait pas. Il constatait.

« Parfois, ce n'est pas une question de savoir. C'est une question d'être entendu. Tu n'es pas obligé de tout affronter seul. »

« Mais si. Je suis obligé. »

Il ne dit pas cela avec fierté. Ni avec douleur. C'était une vérité nue, comme la pluie était mouillée ou le rocher dur.

« Si je tends la main pour mendier, je peux soulager une partie du poids. Mais je perds quelque chose. Je perds le goût exact de ma tristesse. Je perds l'amertume qui m'apprend à être humain. »

Il ferma les yeux. Il se revit, enfant, recroquevillé sous un arbre, les bras en croix pour que la pluie ne tombât pas sur son visage. Il se revit adulte, frappé par l'amour comme par un typhon, et vidé, quelques mois plus tard, comme un coquillage dont on a sucé le cœur.

« Ce n'est pas se trahir que de demander de l'aide. »

« Non. Ce n'est pas une trahison. C'est une autre voie. Une voie douce, balisée, avec des haltes, des tisanes tièdes, des mots

gentils. C'est une voie pour les enfants, qui ne veulent pas être maîtres de leurs existences.

Tu ne me proposes qu'une manière douce de se regarder dans le miroir, sans jamais baisser les yeux, une validation continue, offerte comme un onguent. Tu me proposes de payer pour être rassuré que je n'y suis pour rien, que j'ai raison, que je suis victime, que je suis unique, que je suis intact. Chez toi, la moindre émotion est baptisée trauma, le moindre caprice devient une frontière sacrée, la moindre faiblesse se hisse au rang de mon identité. Et puisqu'elle ferait partie de moi, il ne faudrait surtout pas la dépasser — ce serait une altération de mon essence, de mon cristal sacré que personne ne peut voir, ce petit autel de porcelaine qu'il faudrait adorer.

Tu appelles cela *guérir* ? J'appelle cela être dorloté. Entretenir son propre labyrinthe pour pouvoir y demeurer éternellement confortablement. La guérison doit être inconfortable, gratter sous la peau, déranger les certitudes, obliger à se demander si le problème n'est pas interne — pas son enfance, pas ses parents, pas ses phantômes, plutôt sa lâcheté, son orgueil, ses fuites, son incapacité à tenir ferme quand ça tranche.

Le sabre ne ment pas. La montagne ne ment pas. Le levain ne ment pas. La pluie, le feu, le silence, le kitsune qui griffe quand il le veut... Ils ne rassurent pas, ils ne compatissent pas. Ils blessent sans s'excuser, ils parlent sans flatter — ils forment. Je ne veux pas me sentir mieux, je veux devenir meilleur. Et comment devenir meilleur si je n'ai pas le minuscule respect à me juger capable d'encaisser une critique ?

Moi, je veux devenir qui je suis. Et cela se définit par mes actes,

pas par mon passé. Qu'importe mon origine, qu'importe hier ? J'ai accepté, j'ai pardonné. J'ai fait ma nature profonde, je l'ai bâtie et façonnée comme je le souhaitais. Mes erreurs sont de mon fait, mes doutes me sont propres, mes défaites sont les miennes, et personne ne peut me les retirer.

Moi, je veux être traversé. Je veux savoir ce que mon âme peut endurer. Pas par bravade, pas pour prouver quoi que ce soit. Mais parce que je crois, oui, je crois profondément, que c'est en regardant la bête dans les yeux, sans cage et sans intermédiaire, qu'on devient moins cruel. Que l'on apprend à aimer. Sans condition. Pleinement. »

Il ouvrit les yeux. Le feu avait baissé. Il rajouta une bûche. Elle craqua doucement, puis gémit en se consumant.

« Et si un jour tu ne peux plus ? »

Un souffle.

« Tout le monde a une limite. Tout le monde craque. Sans exception. Moi y compris. Alors, non pas *si*, mais *quand je ne le pourrai plus*, alors je tomberai. Mais ce sera *ma* chute. *Mon* vertige. *Mon* cri. Et si je me relève, ce sera ma main sur la terre, et mon sang dans mes veines. »

Il sourit. Une grimace tordue, cabossée, mais vraie.

« J'ai ri. J'ai hurlé. J'ai voulu mourir, trente fois par jour. J'ai aimé. Je ne veux pas qu'on m'enlève cela. Même pour mon bien. Surtout pas pour mon bien. »

Il se leva. Ses muscles protestèrent. Les courbatures à sa cuisse pompèrent de l'acide, mais le corps travailla. Il vivra. Ou pas. Mais ce sera sans ordonnance, sans verdict. Ce sera sa chimie à lui qui le fera tenir. Seulement par cette rage calme de marcher, tant que ses jambes tiendront.

« Par humanisme, je souffre. Pour ne pas devenir un meuble. Pour ne pas être une peau sèche qui attend qu'on l'étiquette. Je veux être un homme. Entier. Même si c'est à genoux, même si c'est en larmes, même si c'est en sang. Entier. »

Et il s'éloigna dans la nuit, sans avoir convaincu personne.

Façonner les ruines

LE MATIN ÉTAIT FROID, un froid qui s'installe dans les os, lourd, inamovible, comme si la saison avait trouvé dans son corps un gîte commode. La lumière, blanchâtre, effaçait les reliefs. Les arbres du verger semblaient figés dans une peinture ancienne, et les pierres du chemin avaient perdu toute couleur.

Ganko referma la porte. Ses mains tremblaient déjà. Il resserra la ceinture de sa veste avec un nœud patient, recommencé deux fois. Le sabre pendait bas, trop bas — autrefois, un seul geste suffisait à l'ajuster. Il marcha vers le carré d'entraînement, un rectangle de terre battue durcie par le givre, lisse comme de la céramique.

Il tira la lame hors du fourreau. Le geste n'avait plus la netteté d'autrefois, mais il le fit sans hâte, comme on entrouvre un livre qu'on connaît par cœur. Il inspira, leva le sabre, et commença le *kata*.

Le bras montait moins haut, les épaules brûlaient avant le troisième mouvement. Chaque coup froissait plus l'air qu'il ne le tranchait. Mais il continuait. Toujours. Encore. Jusqu'au der-

nier passage, marqué d'une infime torsion du poignet, vestige appris quarante ans plus tôt.

Quand ses mains picotèrent, il rengaina lentement et retourna à la cuisine. Sur la table, un large saladier attendait. La farine formait un cercle blanc. Il y versa l'eau, parsema le sel, et ajouta le levain bien vivant, puis commença à pétrir. La pâte collait à ses doigts. Ses paumes, raides et gonflées, manquaient de force pour replier d'un seul geste. Il poursuivait pourtant sans s'acharner, enfonçant, repliant, enfonçant encore, comme il l'avait fait dehors. Les craquements de ses articulations se mêlaient au souffle étouffé de la pâte écrasée.

Il pétrit longtemps, trop longtemps pour un homme de son âge, jusqu'à ce que la surface soit lisse et tiède. Puis il couvrit le pain d'un linge et s'assit. Le banc grinça sous son poids.

Le jeune Haru entra, les bras chargés de bois sec. Il les posa près du foyer, souffla sur ses doigts rougis, et regarda le vieil homme.

— Pourquoi continuer, maître ? demanda-t-il. Votre force s'en va, vos mains ne tiennent plus... Il y a un temps pour tout, et celui-ci n'est plus le vôtre.

Ganko ne répondit pas. Il se leva à nouveau, reprit le sabre, et sortit.

Haru le suivit jusqu'au carré gelé. Le vieil homme recommença le *kata*, plus lentement encore. Chaque mouvement semblait détaché du précédent, comme si le corps hésitait à se souvenir. Mais aucun n'était abandonné à moitié.

— Vous pourriez vous reposer... murmura Haru. Profiter de

vos derniers jours.

À la fin de la séquence, Ganko rangea le sabre, essuya ses mains sur ses genoux, et se tourna vers lui. Sa voix était basse, presque couverte par le vent.

— On persiste à façonner les ruines. Pour leur donner une forme stable, et espérer qu'elles durent.

Il retourna vers la maison. Haru resta seul dans le froid, observant les empreintes irrégulières laissées sur la terre gelée. Elles ne formaient aucun dessin, sinon celui d'un passage obstiné.

Le pain avait levé. Ganko le déposa au four, remit une bûche dans le foyer, et reprit sa place. Ses mains reposaient sur ses cuisses, immobiles pour l'instant.

Dehors, le gel gagnait encore du terrain.

Visiteurs d'altitude

Aurore — Le rire du précipice

L E JOUR SE LEVA SANS BRUIT.

Une lumière blafarde glissait entre les pins, étirant des ombres longues comme des regrets. Le silence, vaste et nu, tenait la montagne dans sa paume. Pas un cri d'oiseau. Pas de vent. Rien que la neige, fine et timide, posée sur la toiture comme un chien endormi, allongé sur sa niche à rêvasser, la truffe vers les cieux.

Ganko se tenait dehors, pieds nus dans le givre, sabre en main. Le souffle régulier. L'œil fixe. Une ligne droite entre ciel et sol. Il entama un *kata* lent, viscéral, articulé comme un chant sans mots. Chaque mouvement ne ciblait rien. Chaque coupe ne visait que le vide. Chaque geste creusa. Chaque pas épuisa le monde de ses bavardages. L'univers entier, bavard et grossier, semblait suspendu à ses mouvements — comme honteux de sa propre agitation.

Ses pieds s'enfonçaient à peine dans la neige. Le souffle s'élevait en volutes discrètes. Le sabre fendait l'aube, sans rien

troubler. Il était seul. Comme toujours.

Du moins le croyait-il.

Une voix éclata derrière lui, comme un coup de tonnerre.
Grave. Chantante. Fêlée.

— Tu détestes le monde... mais tu n'aimes pas encore assez ta propre flamme.

Ganko ne se retourna pas. La lame s'immobilisa.

Des pas approchèrent dans la neige. Lourds, joueurs, insolents.
Puis une silhouette — comme une bête échappée d'un rêve trop lucide. Un manteau de fourrure fendu jusqu'aux genoux, une chevelure éparse, une moustache comme une guenille fière, des yeux fous comme deux éclats d'ambre.

Il n'était pas jeune, pas vieux. Il était hors du temps, hors du sommeil. Un revenant, oui. Mais pas un phantôme. Un retour.
Un éternel retour.

Il tendit les bras comme un prophète ivre.

— Te voilà donc, ermite d'hiver, sabreur des ruines, adorateur du vide ! Le moine sans temple ! Le muet qui croit qu'il parle plus fort que les autres !

Il leva les bras, grandiloquent :

— Tu t'es retiré du monde... mais le monde rit sans toi ! Tu crois veiller sur le silence ? Le silence n'a pas besoin de toi. Il t'oublie déjà. Tu veux être pierre ? Sois pierre qui roule. Pas pierre qui moisit. Refuser n'est pas créer. Se taire n'est pas penser. Survivre n'est pas vivre. Endurer n'est pas aimer.

Il s'arrêta brusquement.

— Tu ne peux pas fuir à jamais. Le surhumain ne se terre

pas dans la cabane du dernier homme. Tu te retires ? Crée donc, crée ton existence, imbécile ! Tu refuses ? Transfigure ! Tu refuses d'être aimé ? Sois donc admirable ! Tu te crois seul, Ganko, mais tu n'es pas seul. Tu es vide. Et tu appelles ça *paix*.

Il s'approcha. Lentement. Le regard doux et carnassier, il se pencha tout près de l'oreille de Ganko :

— Tu veux être libre ? Alors danse. Danse comme si chaque pas était un adieu. Danse avec le précipice. Ris avec le gouffre. Cesse donc de méditer, et exulte.

Un rire bref, pour lui chuchoter une insulte salulaire :

— Tu n'es pas esclave, non. Tu n'es pas un prêcheur de vertu. Tu ne geins pas, tu ne mendies rien. Très bien. Mais dis-moi, frère de pierre : que crées-tu, là, dans ton silence ? Tu ne mens pas, mais est-ce que tu chantes ? Tu as brisé les chaînes de la morale — mais as-tu forgé ton chant ? Ton éclat ? Ton cri ? Car se tenir droit, sans courber l'échine, c'est noble — mais ce n'est pas encore danser. Il faut plus que du refus pour être libre : il faut oser l'excès, l'allégresse, le débordement.

Le sabre glissa lentement dans le fourreau. Ganko ne répondit pas. L'autre sourit. Un sourire triste, profond, presque paternel.

— Je crains, Ganko, que tu ne sois resté à mi-pente : au-dessus des hommes, oui, mais pas encore dans les cimes. Le surhomme ne médite pas : il invente. Il ne supporte pas : il joue. Il est assez fort pour tout porter, pour tout supporter — et il se déleste du poids de son existence.

Un long silence, brutal, s'abattit.

— Tu crois avoir détruit tes illusions ? Il te reste toujours la patience. Mais pour attendre quoi ? La mort ? Alors, où est ta joie, Ganko ? Celle qui hurle et dévore, celle qui rit au-dessus, au-dessous, *par-delà* de l'abîme ? Pas-science, plutôt *la gaie science* ! Tu as bien vu que tes dieux étaient morts... Mais tu marches encore comme un prêtre. Pas pour danser sur leurs tombes — pour les veiller ! Alors, tu veux être pierre ? Très bien. Mais rappelle-toi : même les pierres tombent. Et tu n'as pas besoin d'un tombeau, sabreur. Tu as besoin d'un volcan.

Et dans un rire clair, tranchant, presque joyeux :

— Allez ! Ris, sabreur ! Ris au-dessus de l'abîme ! Danse sur la corde raide ! Danse sans espoir — mais avec furie ! Danse pour les morts qui t'habitent !

Il rit, haut, fort, brutal. Comme un coup de marteau qui cherche à savoir comment tinte une cloche. Puis il se détourna. Ses pas fondaient déjà dans la neige.

Ne restait que le vent — et Ganko, seul. Le sabre au côté. Le souffle lent. Il murmura, presque inaudible :

— J'ai bien trop dansé, autrefois.

Puis il reprit le *kata*. Plus lent. Plus grave.

Comme s'il tranchait l'aube elle-même.



Matin — Partita pour piolet solo

LE FEU ÉTAIT PRESQUE ÉTEINT dans le poêle. Ganko n'avait pas pris la peine de l'alimenter au réveil. La chaleur ne tenait plus. Elle fuyait comme le souvenir d'un rêve.

Ganko était assis sur le plancher nu, jambes croisées, mains posées à plat sur ses cuisses. Il ne méditait pas. Il attendait que l'absence prenne corps.

Un craquement, soudain. Non : un accord.

Sec. Précis. Comme un doigt posé sur une cicatrice invisible.

Il leva les yeux.

Un homme était là, dos voûté, mains calleuses, le regard d'un brun calme, presque détaché. Il s'assit sans un mot, sur le banc raide à côté du *shōji* entrouvert. Il portait une redingote d'un autre siècle d'où sortaient les manches bouffantes d'une chemise et une perruque bouclée et ridicule.

Il ouvrit une valise de cuir, en sortit une boîte, puis une étrange machine à cordes, au ventre bombé, au bois noir. Il commença à jouer.

Pas une chanson. Quelque chose de plus complexe : une succession de chansons, qui s'entrecroisaient, s'ensevelissaient, se répondaient et se combattaient. Une fugue.

Ganko ne bougea pas. Son souffle devint lent, très lent. Il reconnut cette structure : un motif, puis un autre, qui jouaient, dansaient, s'élevaient. Chaque note semblait contenir toutes les autres, comme si le silence lui-même était composé à voix multiples.

Le musicien ferma les yeux. Son visage ne trahit rien : ni effort, ni doute. Rien que l'ordre. Rien que la rigueur. Rien que le fil tendu entre les notes, tissé dans l'éther, tendu comme un arc entre deux âmes.

Le morceau s'acheva.

Pas un mot.

Ganko inclina à peine la tête.

— Tu cherches l'Éternel. Je cherche l'effacement. Nous sommes frères... qui fuient en sens inverse.

L'homme l'écouta. Puis il sortit une autre feuille, recommença à jouer. Cette fois, plus grave. Plus dense. Les voix se superposèrent, s'entre-déchirèrent, se réconcilièrent.

Ganko se leva, alla jusqu'à son sabre. Il le saisit, le tira lentement. Non pour se battre.

Mais pour qu'il scintillât dans la lumière matinale.

— Toi, tu te dresses vers le ciel. Je m'enfonce dans la terre. Tu veux qu'il y ait un ordre. Moi, je veux qu'il n'y ait plus rien.

Le musicien jouait toujours. Sa tête hochait à peine. Comme s'il entendait. Comme s'il comprenait. Comme s'il acceptait de ne pas répondre.

Ganko rengaina le sabre.

Puis, brusquement, il se pencha, arracha une corde de l'instrument.

— J'ai assez entendu ton Dieu. Il n'habite pas ici.

Un silence brutal.

L'homme referma la boîte. Sans colère. Sans reproche. Il se

leva, s'inclina, et s'en fut, courbé, comme s'il transportait une cathédrale sur les épaules.

Quand la porte se referma, Ganko resta debout.

Il murmura, presque sans voix :

— Sa musique... elle était juste. Peu importe ce à quoi je crois : j'ai ressenti l'illusion quelques instants.



Midi — Confessions d'un miroir

LE SOLEIL était à son zénith. L'astre tombait d'un seul bloc, sans nuance, sur la crête brûlante où Ganko s'exerçait, torse nu, le sabre à la main. La poussière rôtissait. L'air tremblait. Même les pierres semblaient attendre qu'on les brisât. Rien ne bougeait, sinon la lame, droite, sobre, traçant dans le silence l'ombre d'un acte pur.

Le sabre fendit l'espace avec une précision presque cérémonielle. Mais la douleur à l'épaule renaquit. Sourde. Insistante. Fidèle. Comme une vieille amante revenue sans prévenir. Ganko l'ignora. Il recommença. Encore. Encore. Sans but, sans forme. Le monde s'effaça dans la répétition.

Et puis...

Quelque chose dans l'air. Un battement subtil, une présence. Une silhouette approchait, lente, calme, rituelle. Ganko ne se retourna pas. Il savait déjà. Il savait que l'uniforme brun de son visiteur était impeccable. Le col vert, amidonné, sans pli. Qu'une ceinture blanche scindait le torse avec une rigueur lascive.

Mais ce n'était pas l'uniforme qui troublait. C'était l'homme dedans. Il avait le port altier, insolent. Une beauté d'autrefois — sculptée, volontaire, construite. Une beauté terrible, maîtrisée, de celle qui n'était pas venue naturellement, mais que l'on avait patiemment bâtie. La pâleur du visage tranchait sous le ciel. Les lèvres étaient rouges, comme la promesse d'un baiser — ou d'une gifle. Non de sang, mais de soin. De discipline. Les cheveux sombres, plaqués avec une exactitude cruelle.

Il marchait droit, comme si chaque pas devait mériter un regard. Il s'arrêta à trois pas. Et sans un mot, il retira lentement sa veste.

Le tissu glissa. Le torse apparut : musclé, taillé, précis, tendu sous la lumière comme une offrande. Le grain de la peau brillait d'un éclat mat, juste assez pour trahir la sueur retenue. Les veines coulaient sur les bras comme des lignes d'encre noire. Ce n'était pas un corps naturel — c'était une œuvre. Un manifeste. Un appel. Une annonce au monde, une déclaration de guerre contre la laideur.

Ganko ne bougea pas. Mais ses yeux, eux, bougèrent. Ils suivirent la courbe du sternum. L'ombre sous les côtes. La dureté des trapèzes. Le galbe des pectoraux. Les côtes qui saillaient sous le dentelé. Ce corps disait : *Regarde-moi*. Et Ganko regarda.

Le visiteur ferma les yeux, un instant. Puis il leva le menton, tendit la gorge au soleil. Il joignit ses mains au niveau des poignets et les monta au-dessus de la tête, laissant son corps être transpercé des flèches solaires. Son souffle était calme. Il savait ce qu'il faisait : il se montrait. Chaque muscle, chaque ligne semblait ciselée pour être vue. Il s'offrait. Pas par vanité, ni à Ganko, mais à ce qu'il représentait. À l'ultime témoin. Une œuvre vivante, éphémère, consciente de sa fin.

Un temps passa. Ils restèrent longtemps face à face. Ni hostilité. Ni accueil. Une simple verticale tendue entre deux solitudes.

Puis, d'un seul geste, le sabre de Ganko fendit l'air en un souffle sonore et menaçant. Non pour chasser l'homme — pour marquer la tension. Comme un rideau qu'on entrouvre.

Le visiteur rouvrit les yeux. Il parla enfin en souriant. Sa voix était posée. Lente. Comme celle de quelqu'un qui s'est déjà entendu mille fois :

— J'ai tout construit. Ma voix, mon corps, mon nom. Mon pays intérieur, mon drame, ma fin. Je n'ai rien laissé au hasard. Rien abandonné à la fatigue.

Il marcha en cercle autour de Ganko, comme un acteur autour d'une statue.

— J'ai choisi l'uniforme. J'ai taillé mes gestes. J'ai posé ma vie comme un miroir aux autres. Et dans ma mort, j'ai trouvé une perfection. Tu entends ? Une *perfection*. Non pas le salut. Mais la forme pure.

Il s'arrêta. Un souffle. Puis reprit, plus bas :

— Toi, tu t'effaces. Tu t'uses. Tu te laisses tomber dans le monde comme une pierre dans la poussière. Et tu appelles ça fidélité.

Un pas encore. Il tendit la main, comme pour toucher l'épaule de Ganko, mais ne le fit pas.

— Tu vis sans spectateurs. Tu veux disparaître sans vestige. Moi, j'ai voulu que ma chair soit un poème. Que mon sang soit un manifeste. Que ma fin soit une mise en scène sublime. Tu refuses cela. Tu refuses tout ce qui brille. Mais sais-tu que le feu, lui aussi, est une vérité ?

Ganko restait immobile. Une goutte de sueur roula lentement sur sa tempe. Alors le visiteur reprit, plus grave, presque douloureux :

— J'ai voulu qu'on se souvienne — de mes muscles, de mes mots, de la coupure nette, de la beauté offerte à la mort.

Il se rapprocha. Son regard était incandescent :

— Toi, tu veux qu'on t'oublie. Mais l'oubli est lâche quand il est choisi. Ce n'est pas de l'humilité. C'est de la fuite.

Un silence. Puis il ajouta, presque avec tendresse :

— Tu pourrais briller. Mais tu préfères t'éteindre lentement. Tu pourrais faire de ta vie une sculpture. Mais tu la laisses s'éroder comme une pierre.

Il marqua une pause. Son regard se posa, longuement, sur le sabre de Ganko.

— Tu n'as pas besoin d'arme. Tu as besoin d'un cadre. Un dernier acte. Un masque, un rôle, un théâtre. Un adieu qu'on regarde.

Ganko ne répondit pas — pas tout de suite, pas trop vite. Ses lèvres s'ouvrirent, à peine :

— Il n'y a plus personne pour regarder.

Le visiteur sourit. Ce n'était pas une moquerie, plutôt un soupir.

— Alors pourquoi t'obstines-tu ? Tu ne veux ni scène, ni public, ni trace. Mais tu répètes chaque jour ton rôle.

Il s'approcha encore. Et dans sa main, lentement, apparut un objet mince, brillant : un miroir. Il le tenait entre ses doigts comme un prêtre tiendrait une relique, avec une lenteur calculée, une précision voluptueuse. Le miroir n'avait rien de somptueux : un simple cadre noir, mince, sans motif, comme pour laisser à la surface toute la majesté. Mais même dans cette austérité, il y avait de l'élégance, de l'intention. Un miroir n'est jamais innocent...

Il le tendit à Ganko. Pas un mot. Seulement ce geste. Lent. Irréprochable. Irréversible.

Ganko, un instant, sembla hésiter, mais finalement prit l'objet.

Il y eut d'abord un éclat de lumière, puis l'ombre du ciel, et enfin ce qu'il fallait bien appeler son visage. Un visage d'homme. Un homme seul, négligent, vieilli sans drame ni gloire. Pas de ligne héroïque. Pas de ride sculpturale. Rien que l'empreinte du vent, du temps, du froid. Une peau sans épitaphe. Il y avait, dans ce regard qu'il rencontrait, une absence d'attente. Un vide sec. Une fatigue honnête.

Il se contempla. Longuement. Puis, d'un geste lent, il abaissa le miroir. Ses doigts se détachèrent de l'objet comme on referme les paupières d'un mort.

— Je n'ai plus besoin de ça, dit-il. Ce n'est pas moi.

Le visiteur ne répondit pas. Il reprit le miroir, sans hâte. Ses yeux s'y plongèrent avec une avidité mal contenue — sans vanité, celle du sculpteur cherchant la dernière imperfection, du martyr guettant sa propre stigmatisation. Il y vit d'abord ce qu'il avait voulu : la noblesse, la fermeté du trait, le souvenir d'un corps offert au soleil et à l'acier comme un autel.

Mais l'image tremblait. Le temps, subtil, y avait laissé sa buée. La mâchoire semblait plus creuse. La lumière, plus crue. Les muscles, qui retrouvaient leur absence d'antan sous la brillance de l'illusion.

Il y chercha encore. Il y retourna, de regard en regard, tentant de fixer quelque chose qui lui échappait déjà. Ce n'était plus lui. Ou c'était lui, après. Son reflet trembla, se fissura... Et il s'y noya.

Le visiteur s'effaça. Son reflet le précéda dans la disparition. Il disparut dans le silence, comme une étoffe noire qui se déchire lentement dans le vent. Ne resta que le miroir, tombé à plat dans la poussière, face contre terre.

Et Ganko. Seul, à nouveau. Debout, face au soleil qui ne jugeait rien.

Le vent se leva, cette fois. Il passa entre les bras ouverts du ciel, soulevant la poussière, balayant les traces. Il caressa doucement le flanc du sabre encore au sol, comme une main hésitante sur un corps endormi. Ganko se pencha, ramassa l'arme, et son visage ne tremblait pas. Il ne portait ni triomphe, ni deuil.

Il murmura, sans regret, sans ironie :

— Il a eu sa fin. Moi, j'ai la suite. Je ne sais pas lequel des deux est le plus douloureux.

Alors il reprit sa position, le sabre dans les mains, le souffle égal - sans public, mais pas sans feu. Et le *kata* recommença, comme une ligne tracée dans le sable, qui s'efface sans protester.



Apraïme — L'élégance de continuer

L E SOLEIL AVAIT TOURNÉ. La lumière, d'abord dorée, était devenue blanche, tranchante, presque sèche. Une lumière qui ne promettait rien. Pas une bénédiction — une lucidité nue.

Dans la cuisine désordonnée de son cabanon, Ganko pétrissait. Farine, eau, sel. Rien d'autre, au plus simple. « Esprit direct » comme le voulait le sabre. Il ne cuisait pas pour se nourrir, ni pour recevoir. Il pétrissait pour tenir les mains occupées, pour donner un rythme au silence. Ses doigts étaient raides d'avoir manié l'épée toute la matinée. Le fidèle kitsune dormait dans l'ombre, le museau posé sur ses pattes. Il leva un œil à peine comme pour flairer un visiteur, et retourna à sa sieste.

La porte s'ouvrit, sans qu'on l'ait frappée.

Un homme entra. Ni sabre, ni uniforme, ni même de tenue de marche. Un manteau trop grand sur les épaules, une cigarette au coin des lèvres, et ce regard brun — vaste, calme, mais creusé d'une fatigue ancienne. Il ne dit pas son nom. Il n'en avait pas besoin. Il regarda Ganko sans le juger, comme on regarde un témoin, un semblable, quelqu'un qui aurait pu être lui.

— Tu n'as pas fui, dit-il simplement. Tu es resté. Seul, mais droit. C'est déjà beaucoup.

Ganko continua à pétrir. Le pain n'attendait pas la philosophie.
— Et cela suffit-il ?

L'autre tira sur sa cigarette, lentement. Il souffla la fumée vers le sol, par respect.

— Non. Cela ne suffit jamais. On ne se sauve pas, Ganko. On s'offre. On continue. Même sans raison. Il y a une dignité dans le refus — même sans victoire.

Le silence s'installa, dense, mais sans tension.

— Tu ne mens pas. Tu ne crois pas non plus. Tu vis sans recours. Mais prends garde : la lucidité peut devenir un renoncement habillé de rigueur.

Ganko retira ses mains de la pâte. Les gratta et les lava à l'eau froide avant de les essuyer sur un chiffon rêche. Il regarda l'homme, sans animosité.

— Et si c'était la même chose ? Le refus, le retrait, la sécheresse. Si tout revenait au même — au néant.

— Alors il ne nous reste que le style. La manière. Le choix. Ce n'est pas rien, tu sais. Marcher sans espoir, c'est encore marcher. C'est ne pas ramper.

Il s'assit discrètement, comme on s'installe chez quelqu'un dont on respecte le vide.

— Tu te tiens à distance du monde, mais lui, parfois, a besoin qu'on le regarde. Même en silence. Même sans y croire. Vois-tu, moi, j'ai aimé une femme. J'ai aimé la mer. J'ai aimé marcher seul à Alger. Un jour, j'ai regardé le soleil trop longtemps, et j'ai compris — c'est absurde, mais tout cela m'a appris à ne pas me tuer.

Ganko ne répondit pas. Il versa un peu d'eau chaude dans un bol, le tendit à l'autre.

— Tu es seul ? poursuivit l'étranger. Bien. Mais tu n'es pas vide. Tu écoutes encore. Tu crées. Même ton refus est une forme de fidélité — à quelque chose qui n'existe plus.

Ganko murmura, presque pour lui :

— J'ai aimé. Une fois. Elle est partie. Sans explication.

L'homme posa doucement la main sur la table. La lumière du jour y projetait des veines obliques.

— Alors tu es un homme. Reste-le. Tu n'as pas besoin de croire. Seulement de rester vivant. Regarder. Toucher. Écouter. Même brièvement. Même sans y croire.

Le pâton montait doucement dans un coin de la pièce. Le feu s'était un peu éteint, mais la braise tenait. Ganko pencha la tête.

— Tu parles comme un homme qui n'espère plus... mais qui aime encore.

L'autre sourit. Il écrasa sa cigarette contre la pierre nue.

— J'ai appris à aimer ce qui ne répond pas.

Le pain terminait de lever dans leur silence partagé. Ganko versa un peu d'eau dans une théière cabossée. L'autre homme, bras croisés sur la table, fixait la porte ouverte.

— Tu vis ici depuis combien de temps ? demanda-t-il.

Ganko haussa les épaules.

— Assez pour ne plus compter. Trop pour revenir.

— Tu t'es retiré.

— Non. Je suis resté. C'est le monde qui a fui.

L'étranger sourit.

— On dit cela quand on ne veut plus aimer, ou qu'on a aimé trop fort. J'ai vécu parmi les hommes, Ganko. J'ai vu leurs erreurs, leurs faiblesses. Et pourtant, je n'ai jamais pu les quitter.

— Tu avais foi en eux ?

— Non. Mais je croyais qu'ils valaient encore la peine de parler.

Ganko, accroupi devant le feu, souffla doucement sur les braises.

— Parler, oui. Être entendu, c'est autre chose. La montagne, elle, ne te répond pas. Elle est profondément indifférente aux efforts de ceux qui luttent pour la gravir. Mais elle ne ment jamais.

L'homme s'appuya contre le chambranle. Une bourrasque souleva un peu de poussière. Il murmura :

— Tu confonds la clarté et le retrait. Le monde est trouble, oui. Mais c'est là qu'on apprend à aimer son semblable. À douter. À se battre.

— Pour quoi ? Pour qui ? dit Ganko, en relevant la tête.

— Pour ceux qui viennent. Pour ceux qui ne savent pas encore qu'il faudra tenir. Même sans cause. Même sans victoire. J'ai connu des hommes qui ont donné leur vie dans des guerres absurdes, menant les batailles pour le compte d'autres restés confortables. Ils sont morts pour un mot. Pour une fidélité. Peut-être pour rien. Mais ce rien... avait un goût de feu.

— Tu étais du monde. Moi, je l'ai traversé, et je n'ai trouvé que des angles morts. Des rires creux. Des femmes pressées. Des hommes qui vendent leur nom pour un poste. Un théâtre bruyant. J'ai préféré l'acier, la roche, la sueur.

— Tu as préféré l'essentiel, dit l'étranger en acquiesçant.

— J'ai préféré ce qui ne ment pas.

L'autre hocha la tête.

— Moi aussi, dit-il. Mais j'ai appris ceci : même la vérité peut tuer si elle oublie la mesure.

Il s'arrêta, puis reprit.

— La révolte est un pont, pas un gouffre. Si elle devient pure négation, elle se renverse en autorité, en dogme. Et alors, elle détruit ce qu'elle voulait sauver. La fidélité à soi, c'est noble. Mais la fidélité à l'homme, même blessée... c'est cela qui nous empêche de devenir des pierres.

Un temps. Puis l'homme, plus bas :

— Mais ce qui ne ment pas ne console pas.

Ganko hocha la tête.

— Je n'ai jamais cherché la consolation.

Un silence. L'étranger se leva. Il fit quelques pas dehors. Le soleil tapait fort sur la terre dure.

— Tu sais, j'ai aimé une femme que je n'ai pas su garder. J'ai aimé un pays qui m'a été arraché. J'ai aimé un père dont je ne connaissais presque rien. J'ai appris à vivre avec ça.

Il se retourna, le regard grave, lucide, sans chercher qu'on le plaigne.

— On apprend à résister en aimant ce qui ne dure pas. Pas en s'enfuyant.

Ganko le rejoignit à l'entrée. Ils regardèrent ensemble le ciel, vaste et sans nuage.

— Tu croyais encore aux hommes, dit Ganko. Moi, je les ai vus trop tard.

L'étranger ferma les yeux un instant, comme pour recevoir cette phrase sans y répondre.

Puis il murmura :

— Ne laisse pas le silence devenir ton idole.

— Et toi, dit Ganko, ne laisse pas ta tendresse devenir une illusion.

Le pain était prêt. Il avait levé sans hâte. L'homme aux cigarettes en déchira un morceau, le goûta, approuva sans mot. Ils restèrent là un moment, côte à côte, sans débat, sans dogme. Deux hommes seuls, à la croisée de leurs lignes. Puis l'étranger s'épousseta les mains, remit sa veste trop grande. Et il regarda Ganko, comme on regarde un frère d'armes qu'on ne reverra pas.

Il s'approcha, sans bruit, et posa une main sur son épaule. La paume était chaude, ferme, humaine. Il n'y avait rien à ajouter.
— Merci pour le pain.

Ganko ne répondit pas. Il soutint le regard, sans le fuir.
— Et merci pour le silence, ajouta-t-il. Il m'a fait du bien.

Il sortit. La lumière dehors était blanche, tranchée. Mais elle ne faisait plus mal aux yeux. Elle semblait... tolérable.

Ganko resta seul. Le pain tiédissait en chantant doucement, pétillant tel des cordes de luth. Le kitsune remua une oreille dans son sommeil. Rien d'autre ne bougeait.

Ganko souffla sur la braise, ajouta un peu de bois. Puis il s'assit. Les mains sur les genoux. Il ne croyait pas davantage. Il n'avait pas changé d'avis.

Mais la lumière, ce soir-là, lui sembla un peu moins crue.



Crépuscule — La joute des absents

LE JOUR DÉCLINAIT. L'horizon saignait d'un feu doux, un feu qui ne brûlait plus, mais rongeaient. La Lune commençait à naître, bas dans le ciel. Les ombres des pins s'allongeaient sur la terre gelée. Ganko, debout devant son cabanon, observait la nuit arriver. Il se réchauffait les doigts en tenant un bol de *sencha*, aux feuilles aussi brisées que son cœur. Il ne pensait à rien. Ou plutôt : il pensait à ce rien comme à une présence familière.

Un souffle traversa la clairière. Pas un vent : le soupir d'un monde trop plein d'avoir tout perdu.

Et là, au bord du champ, une silhouette tomba du ciel. *Vraiment* du ciel. Pas du sommet d'un arbre, pas d'une crête. De la Lune elle-même.

Il tomba, se releva, s'épousseta, comme si la chute était son moyen naturel d'arriver. Plume au chapeau, cape en loques nobles, une épée aussi fine qu'un reproche et... un nez, long comme la honte du monde.

Il claudiquait un peu. Il sourit beaucoup.

Il parla avant même d'être visible, accent chantant et rugueux, roulant les 'r' et rocaillant les autres lettres.

— Quelle étrange planète, où l'on boit du chagrin !

Nous voilà deux, ami bretteur, dans le pétrin.

Tu es donc l'ermite boulanger au sabre ?

Celui dont le silence fend mieux que ses palabres !

Ganko ne s'étonna pas. Pas cette fois. Il tendit un bol au soldat :

— Tu viens aussi, toi ? Pour corriger ? Me sauver ? Me défier ?

L'homme avança, le pas large, dédaignant la tisane.

— Je viens, Monsieur, fuir les hommes et les courtisanes.

Il s'arrêta à quelques pas. Ne s'inclina pas. Ne s'imposa aucunement. Il sortit une petite gourde cabossée de sa ceinture.

Ganko n'hésita pas : d'un geste, il vida son bol par terre, et le tendit. Un geste. Un aveu. Une reddition sans drame.

L'homme sourit. Remplit. Trinqua.

— À quoi buvons-nous ? À L'amour ?

— Non.

— À la gloire ?

— Encore moins.

— Alors... à notre purgatoire,

À la fracture, frère. Et au refus d'en guérir.

À l'impossibilité de la conquérir,

À la noblesse de l'échec, jusqu'à en périr.

Ils burent. Lentement.

Le silence s'installa — et ce silence-là fut habité.

Ganko regarda l'homme, enfin.

— On ne t'a jamais aimé, toi non plus.

— Je fus aimé peut-être — mais jamais comme j'étais,

On m'aimait quand je jouais. On me fuyait en vrai.

Et toi, sabreur muet ? As-tu crié en vain ?

Deux ombres partagèrent quelques verres de vin. Le crépuscule tomba en rideau.

— J'ai aimé. Elle est partie. Sans explication.

— Elle t'aimait trop sans doute, ou pas assez du tout.

Nous sommes entiers, aimons sans négociation ;

Les femmes aiment mal, surtout les cœurs trop fous.

On donne tout trop vite, avec des mots trop grands,

Et l'on effraie parfois ce qu'on voulait ravir.

Un cœur qui bat trop fort, c'est un cœur imprudent :

Il fait fuir l'amour même, au lieu de le tenir.

Mais que veux-tu, Ganko ? Nous n'aimons qu'en offrant

Tout ce qu'on est, d'un geste, sans calcul, sans défense.

C'est beau... et c'est fatal. Ce feu trop éclatant

Éclaire notre chute plus que notre espérance.

Alors qu'elle parte ! Qu'elle oublie, qu'elle s'efface —

Ce que j'ai dit, je l'ai dit. Ce que j'ai tendu, demeure.

On ne perd pas vraiment quand on donne avec grâce.

On est vaincu, peut-être... mais jamais à demi.

Ils se turent. Deux âmes. Deux formes impossibles. Ganko but à nouveau.

— Tu ne veux rien de moi ? Aucun conseil ? Aucune leçon ?

L'autre rit. Un rire triste, mais vaillant.

— Je suis venu trinquer. Pas faire le professeur,

Je laisse la morale à tous ces confesseurs.

Je n'ai pas de leçon, pas de prêchi-prêcha.

Je n'ai qu'un vieux manteau râpé sur mes faux pas.

J'ai traversé le monde en tenant haut mon blason,

Même quand il pendait au bout d'un bâton.

J'ai refusé cent fois la main qu'on tend au lâche,
Et préféré le froid à la soupe trop tiède.
J'ai dormi sous les ponts plutôt qu'à l'ambassade,
Et ri sous les huées et non dans les parades.

On m'a dit : « Fais profil bas. » J'ai redressé l'échine.
On m'a dit : « Sois prudent. » J'ai pointé ma rapine.
J'ai toujours préféré perdre avec insolence,
Que gagner au prix d'une révérence.

Je n'ai jamais signé ce pacte des vivants
Où l'on vend son honneur pour deux compliments.
J'ai marché seul parfois, mais jamais courbé.
Et même vieux, je rue, quand il faut me doubler.

Je suis peut-être un fou, un chien qui mord la main,
Mais mieux vaut ce destin qu'un trône en parchemin.
Je n'ai jamais eu peur d'être mal entouré :
Le vrai combat, Ganko, c'est d'être entier.

Alors je lève mon verre à ceux qu'on ne suit pas.
À ceux qui ne rentrent jamais dans les pas.
À ceux qui sont trop rudes pour être des modèles,
Mais trop fiers pour saluer les querelles.

Pas de leçon, tu vois. Pas de morale écrite.
Juste un cri dans la gorge — un refus. Une fuite.
Et si je tombe, eh bien... que l'on me voie choir
Debout, face au soleil, effacé... mais sans départ.

Il s'assit, tira un vieux manuscrit de sa manche, gratta le papier
d'une plume, puis le jeta dans les flammes, sans chaleur.

— Voilà. Encore un vers qui ne sauvera personne.

Ces mots — ciselés, fins, superbes, sans valeur,
Que nul ne lira, sinon la nuit qui frissonne.

Ganko sourit. Un sourire bref. Non par joie, mais par reconnaissance.

— Je te comprends. C'est déjà ça.

— Tu ne dis rien, et pourtant, tu résonnes fort.

Tu portes le silence comme on brandit un sort.

Moi, je m'y suis noyé. J'ai crié, ferrailé,

Pour mieux couvrir en moi ce que je n'avouais.

Je l'ai aimée, c'est vrai, sans jamais lui avouer ;

Mon panache mentait pour mieux me désarmer.

J'ai fui son doux regard, j'ai fui sa main offerte,

Par peur d'être petit, j'ai refermé la porte ouverte.

J'ai vécu dans les mots comme on vit sous un masque,

Offrant des feintes fières à la place d'un geste.

Même la perdre, vois-tu, je n'ai pas su l'oser —

Je préférerais l'orgueil au droit de supposer.

Tu es la cicatrice ; moi, je suis la saignée.

Toi, tu as renoncé ; moi, j'ai voulu gagner.

Mais à force de feindre, à force de grimacer,

Je n'ai vaincu que moi — ce qui est bien trop passé.

J'ai combattu des vents, des ombres, des moulins,

J'ai dressé des drapeaux sur des terrains sans fin.

On m'a vu chevalier, hâbleur, libre et superbe —

Mais c'est au pied du lit que j'ai mordu la gerbe.

Je voulais être fier, je suis seul — et c'est tout.
J'ai voulu mériter — mais sans trouver l'atout.
Je suis resté debout, le cœur sous des armures,
À refuser l'amour, comme on refuse une injure.

Alors trinquons, Ganko. Trinquons sans plus parler.
Permetts que mes échecs, ce soir, t'aillent enseigner :
À ceux qui n'ont pas su, à ceux qui ont su trop tard,
À ceux qui meurent fiers — mais l'âme pleine de fard.

Ils restèrent là. Longtemps. Puis l'homme se leva, droit, pleine
de l'orgueil du vantard blessé. Il inclina juste un peu la tête.
— Je ne reviendrai pas. On ne revient pas d'ici -
On ne revient pas de l'endroit qui t'initie.
Tu es resté debout, Ganko, sans une tache.
Moi je suis tombé... malgré moi, avec panache.

— Buvez, Monsieur de la Lune. Et taisez-vous avec moi un
instant.

Alors, trop pleins pour parler, trop douloureux pour se taire,
les deux hommes trinquèrent à l'absence en partageant une
solitude.

Et le bretteur repartit, propulsé par des fioles de rosée à la
ceinture. Là où l'ombre attendait, complice.



Nuit — La morsure du vivant

MINUIT. Pas un silence — une tension. Le ciel était devenu une caverne d'encre. Pas de lune. Pas d'étoiles. Le feu, dans l'âtre, agonisait.

Ganko ne dormait pas. Il veillait. Il attendait. Il était assis, jambes croisées, les mains posées sur les genoux, immobile. Il écoutait. Non pas dehors. Mais en dedans.

Et soudain, la tempête. Pas de vent. Pas de pluie. Un choc. Une présence qui fendait la nuit comme une hache fend l'écorce.

La porte s'ouvrit violemment, sans annoncée.

Un homme dans l'embrasure. Une peau de loup sur les épaules. Un casque des provinces du sud, des chausses des provinces du nord. Nu jusqu'à la ceinture, torse large, gigantesque, balaféré, suant sous la neige. Des yeux de bête. Une bouche de guerre.

Il parla sans attendre :

— J'ai faim et j'ai froid.

Il resta à l'extérieur, jugeant celui qu'il a dérangé : sera-t-il l'hôte qui connaît les affres du dehors et qui propose au nomade errant de partager son feu, ou sera-t-il le civilisé peureux qui, sous couvert de morale, refuse de se mêler à l'étranger ?

Ganko inclina la tête. Se leva. Sans un mot, il alluma la flamme, sortit le reste du pain, quelques bouts de viande séchée. Posa un bol d'eau fumant, et y jeta des racines à infuser. Du sel. Quelques fruits sucrés.

L'homme mangea. Comme on pille. Comme on revendique.

— Je veux boire.

Ganko sortit une bouteille, celle offerte par le rimeur au long nez. Il la tendit.

— Je veux baiser.

Ganko ne répondit pas. Mais son silence n'était pas un refus, plutôt un rejet. L'autre comprit. Ricana. But à nouveau.

— Tu vis comme un prêtre. Mais tu n'es pas saint. Tu sens la guerre, pas la paix. Tu sens le fer. Pas l'encens.

Il jeta la bouteille contre le mur. Elle éclata. Puis, il s'approcha de son hôte, tout près.

Son regard était une lame de silex.

— On te dit vivant, mais t'as le regard des morts. Tu t'es emmuré dans tes silences et tes postures. Tu refuses. Tu refuses. Tu refuses. Tu crois que c'est de la force ? Ce n'est que de l'absence. Tu veux vivre ? Alors bats-toi. Allez, sors ton sabre, poète.

Ganko ne bougea pas. Il buvait son thé, quand le barbare se dressa, massif, brutal, animal. Il posa sa main sur son épée, immense, colossale, lourde comme un jugement.

Alors Ganko lui opposa :

— Tu veux tester ma force ? Ta rage t'aveugle, barbare. Tu ne comprends rien des ravins infinis de l'existence, à force de vouloir vivre.

Le sauvage grogna, puis frappa. Sans prévenir, un coup sec dans la poitrine, non avec la lame mais avec le pommeau, comme un marteau.

Ganko recula. Mais ne tomba pas. Il observait. L'autre chargea en hurlant, bondissant en tigre sur sa proie. Ganko interposa

simplement son sabre, encore au fourreau, pour encaisser la brutalité de la frappe du barbare.

Garde contre garde, les yeux dans les yeux, chacun respirant dans le souffle de l'autre, ils s'affrontèrent, ici et maintenant. Pas comme deux sabreurs. Pas comme deux duellistes. Pas comme deux hommes. Mais comme deux forces.

Le sauvage attaquait avec la puissance d'un fauve affamé. Ses gestes étaient amples, violents, naturels. Primaires. Il bondissait, esquivait, rugissait. Il était la jungle. Il était l'élan. Il était le cri.

Ganko rendait coup pour coup. Il ne cherchait pas la domination, mais la tenue. Il ne gagnait pas du terrain — il l'étudiait. Il ne frappait pas pour vaincre — il frappait pour comprendre. Chaque mouvement était pesé, placé, amorti. Alors, il sentit la vague. Il sentit le rythme. Il comprit qu'ils parlaient le même langage : pas celui des mots, mais celui du regard, des muscles, de la chair, du corps, du souffle, du refus de fléchir.

Et, face au colosse à l'épée immense, plutôt que d'ouvrir l'espace, Ganko fit le contraire. Il le ferma. Il se rapprocha. Un pas. Puis un autre. Il resta, buté, dans la zone de choc, là où aucun sabre ne peut fendre l'air.

Le barbare ne comprenait pas. Qu'importe : il n'avait jamais combattu en cherchant à comprendre. Il se laissait guider au rythme de la lutte, attaquant sans relâche en étant attiré par les failles dans la garde ennemie comme l'eau qui s'infiltrait dans chaque anfractuosité d'une digue, vague après vague. Il aurait pu penser à la fuite. Il aurait pu penser au bond. S'il pensait.

Mais Ganko ne le laissa pas respirer. Il collait. Il insistait. Et un simple pivot, incompréhensible, à l'encontre de la tactique, qui le plaça soudainement dos contre torse, pris dans l'étreinte du géant.

Le sauvage sourit, certain de sa victoire. Il serra son partenaire contre lui dans une étreinte mortelle. Ses bras étaient des troncs. Il l'étouffa comme un python.

— Tu es fini, grogna-t-il.

— Non, murmura Ganko. Je suis là.

Et alors, d'un geste fluide, inversé, cruel, il retourna son sabre dans sa main — la lame dirigée vers lui, vers l'arrière.

Et il s'enfonça l'acier dans le ventre. Jusqu'à la garde, perçant *kimono*, son abdomen, et de nouveau son tissu, pour atteindre enfin la chair du voyageur.

Un souffle rauque. Une surprise. Une fureur.

Le colosse vacilla. La prise sur son épée se fit plus faible. Ganko relâcha, et sortit en grimaçant sa lame du fourreau de chairs.

Les deux hommes se regardèrent.

L'un saignait de la bouche.

L'autre du ventre.

Le barbare ne tomba pas tout de suite. Il recula. Essuya le sang de ses doigts. Le goûta. Puis, il éclata de rire. Un rire de bête.

— T'as gagné, vieux chien. T'as pas fui. T'as pas tué par orgueil ou par peur. T'as tué pour vivre.

— Je n'ai tué personne, pour l'instant, répond-il d'un souffle. Tu es encore debout. Moi aussi. Pour l'instant.

Le colosse chancela. S'appuya contre la porte. Il ne demanda pas à être soigné. Il sourit, sans dents.

— T'as la force du pin tordu. Celle qui casse pas même sous la tempête. Tu tiens debout. Alors tu vis. C'est suffisant.

Et cette fois, il ne brisa pas la porte. Il l'ouvrit, et la referma, doucement. Et il sortit. Comme il était venu. Dans la nuit. Dans le froid. Avec une blessure au ventre, et un respect au cœur.



Aube — L'abîme

L'AUBE N'ÉCLAIRAIT RIEN. Elle n'apportait ni pardon, ni renouveau. Seulement une pâleur grisâtre, sans élan, sans promesse. Une lumière sans tendresse, qui révélait plus qu'elle ne dissipait. Le feu, à demi éteint, craquait encore faiblement, ses braises luttant comme des souvenirs dans une mémoire trop lasse. Il ne réchauffait pas, n'effaçait pas le sang séché, ni le sel sur les lèvres, ni les acouphènes de la nuit.

Ganko était accroupi près du foyer. Torse nu. Le flanc entaillé. Une bande de tissu entre les dents. Il bandait sa plaie avec lenteur, méthode et silence. Le sang avait séché. Mais la chair saignait encore, sous la pression. Le tissu collait à la plaie. Il ne grimaçait pas. Pas par bravade — mais par économie. Il savait que chaque geste de douleur trahissait de l'énergie gaspillée. Et il ne gaspillait plus rien.

Ses mains tremblaient. À peine, mais il le voyait. Il les regardait comme on observe un outil usé, avec lucidité, sans plainte.

Puis il releva la tête. Il n'avait rien entendu. Pas de pas. Pas de souffle. Et pourtant, il était là.

Pas entré, pas arrivé — juste présent. Comme une fièvre ancienne, une vision longtemps attendue, une ombre phantastique, un mage aux arts oubliés. Un homme en manteau noir, capuchon rejeté sur les épaules. Le visage tiré, pâle, presque spectral, mais les yeux... vastes, insondables, comme l'intérieur infini d'une crevasse attirant dans les tréfonds d'un glacier millénaire. En dans son souffle était portée l'odeur des cimes, des tombeaux, et des serments jamais rachetés.

Ganko ne bougea pas.

— Tu m'attendais ? demanda l'homme.

Sa voix était calme, grave, sans chaleur. Elle tombait dans l'air comme une pierre dans un puits.

— Non, répondit Ganko. Mais tu viens toujours, toi, quand on est seul.

L'homme sourit à peine. Ce n'était pas un rictus, ni un défi, encore moins du respect. C'était une constatation. Une reconnaissance. Le voyageur ne s'approcha pas encore. Il le contempla de loin, comme on regarde un lieu qui nous ressemble trop.

Le vent n'était pas encore levé. La montagne retenait son souffle. Même les pierres semblaient écouter. Ils restèrent ainsi, séparés par quelques pas — et des siècles de solitude.

Le feu s'éteignit. La plaie fut nouée. Et les ombres de la nuit s'éloignèrent, non vaincues, mais reléguées, jusqu'au lendemain.

L'homme fit un pas. Puis un autre. Ses bottes ne faisaient aucun bruit sur le sol rocailleux. Il semblait glisser dans l'air, porté par une gravité plus ancienne que celle des hommes.

— Le feu est mort — mais les voix brillent encore, dit-il. Je t'ai vu, tous ces jours, au bord du monde.

Ses mots s'ouvraient comme des livres : pleins d'échos, de mépris et de beauté.

— Je t'ai vu refuser la chute, chaque jour. Te lever sans espoir. T'exercer sans but. Te taire sans gloire. Et je t'ai vu ne pas mourir. C'est cela, ton drame.

Il s'approcha, lentement, jusqu'à ne plus être qu'à un souffle.
— Moi, j'ai chuté, délibérément, avec panache. J'ai regardé l'abîme, et je l'ai nommé *frère*. J'ai regardé le ciel, et j'ai dit *non*. Toi, tu fais le même geste... mais sans cri. Tu crois être fort, tu n'es qu'économe. Tu vis comme on expie sans faute.

Ganko le regardait. Droit, sans colère ni défense.
— Et toi ? dit-il. Tu parles comme si le gouffre t'avait choisi. Mais n'es-tu pas allé le chercher ? Ne l'as-tu pas invoqué ? Ta damnation, tu l'as sculptée comme tu l'entendais. Moi, je n'ai pas demandé qu'on me juge. Je ne fais que marcher, et tant pis, ou tant mieux, si cela m'éloigne de tout.

Le mage recula d'un pas, non par faiblesse, mais par recul de contemplation. Il leva une main fine, pâle, marquée d'anneaux noirs.

— Tu refuses même l'accusation ? Alors tu n'es ni maudit, ni sauvé. Tu es... *suspendu*.

Il tourna lentement sur lui-même, montrant le vide, le vent qui montait, le grésil qui dansait, les cimes nues, les pierres sans nom, indifférentes aux efforts des hommes pour les graver.

— Les esprits murmurent ton nom dans la montagne, continuait-il. Le vent connaît ton absence. Tu n'as pas fui : tu t'es retiré. Et tu crois que c'est noble ? Non. C'est pire. Tu es le spectre d'un choix que tu refuses de faire.

— J'ai choisi, répondit Ganko. Je suis resté.

Un silence s'installa. Il n'était pas hostile. Il était grave, liturgique. Le voyageur abaissa les épaules, le visage empreint d'une mélancolie sans fond.

— Nous nous ressemblons... Mais tu n'as ni pacte, ni damnation, ni nom d'ombre. Moi, j'ai embrassé la nuit, *ma* nuit, avec orgueil. Toi, tu la portes comme une ombre familière. Tu es plus seul que moi, et pourtant, tu tiens encore.

Un souffle, comme un frisson entre deux falaises. Ganko regarda l'horizon pâle d'un soleil naissant.

— Et toi, dit-il. Tu crois être un martyr, mais peut-être n'es-tu qu'un esthète du malheur. Tu parles comme un tombeau scellé à la main d'un poète — moi, j'ai cessé d'écrire.

L'homme eut un sourire. Sans moquerie, seulement de la fatigue.

— Alors tu es des nôtres, à tous les sept. Les porteurs du feu sacré qui s'éteint. Les veilleurs sans prière. Tu les as portés dignement, mais le poids ne t'a pas tué. C'est cela que je ne comprends pas.

Ganko baissa la tête.

— Peut-être parce que je ne cherche plus à comprendre.

Le voyageur leva la main. Elle était nue, solennelle, droite ; ni violente, ni pressante. C'était une main fraternelle, presque douce, mais tendue comme une offrande rituelle — ou un dernier commandement.

— Viens, dit-il.

Sa voix était calme. Elle ne résonnait plus comme une malédiction, mais comme une invitation. Pas à la rédemption — à la fin. À l'oubli.

— J'ai une dernière falaise pour toi. Elle ne promet rien, sûrement pas la paix. Mais elle a la pureté du dernier geste, de celui

qui ne cherche plus à convaincre. N'aie crainte, vieil homme
— c'n'est pas si difficile de mourir.

Le vent s'était levé avec le soleil de l'aube. Il caressait les
pierres, les cicatrices et les mots.

Ganko fit un pas. Un seul.

Juste ce qu'il fallait pour voir dans les yeux du poète maudit
ce feu ancien — celui qui consume et qui purifie, qui éclaire
en détruisant.

Il fixa longuement la main tendue. Il n'y avait aucune peur
dans ses yeux, rien qu'une fatigue lente, une lucidité qui pesait
plus lourd que tout le reste.

Il referma les yeux un instant — puis les rouvrit. Et, doucement,
très doucement, il recula d'un pas.

— Pas aujourd'hui, dit-il tendrement.

Le voyageur inclina la tête. Il ne dit rien. Il comprenait.

Il recula à son tour. Son corps sembla perdre de sa densité.
Comme un souffle. Une vapeur. Un souvenir.



Et bientôt, il n'y eut plus rien.

Rien que le vent.

Et l'aube qui, enfin, osait éclairer les pierres.

Ganko se retourna. Il reprit son sabre, d'un geste lent, presque tendre.

Il se remit en garde.

Le même *kata*.

Le même souffle.

Encore une fois.

Pas pour vaincre.

Pas pour briller.

Mais parce qu'il était vivant.

Et que c'était déjà trop.